L'ASSOMMOIR

DRAME EN CINQ ACTES ET NEUF TABLEAUX

Représenté pour la première fois à Paris, sur le théâtre de l'Ambigu.
le 18 janvier 1879.

WILLIAM BUSNACH ET OCTAVE GASTINEAU

L'ASSOMMOIR

DRAME EN CINQ ACTES ET NEUF TABLEAUX

AVEC UNE PRÉFACE

d'Émile ZOLA

PARIS

G. CHARPENTIER, ÉDITEUR

13, RUE DE GRENELLE-SAINT-GERMAIN, 13

1881

PRÉFACE

I

Je suis bien à l'aise pour parler de l'*Assommoir*, le drame que MM. Busnach et Gastineau ont tiré de mon roman; car je ne les ai autorisés à faire cette adaptation qu'à la condition absolue de n'avoir à m'occuper en rien de la pièce. Elle m'est donc étrangère ; je puis la juger avec une entière liberté d'appréciation.

Personnellement, je regardais la mise à la scène du roman comme une tentative grave et dangereuse. Jamais je n'aurais risqué cette tentative moi-même. Fatalement, lorsqu'on transporte un roman au théâtre, on ne peut obtenir qu'une œuvre moins complète, inférieure en intensité; en un mot, on gâte le livre, et c'est toujours là une besogne mauvaise, quand elle est faite par l'auteur lui-même.

En outre, mon cas particulier se compliquait de trois échecs successifs, ce qui méritait réflexion. Le jour où il me plaira de tenter la fortune des planches une quatrième fois, je commencerai par

choisir mon terrain avec le plus grand soin, afin de livrer bataille dans les meilleures conditions possibles. Et, je l'avoue, le terrain de l'*Assommoir* me paraissait détestable. Je me demandais pourquoi tripler les difficultés en prenant des personnages, un milieu, une langue, qui m'obligeraient à des audaces trop brutales, si je voulais rester dans la note strictement réelle. Il n'est point lâche de refuser le combat, quand la position n'est pas bonne.

Donc, il ne me plaisait pas de lutter avec mon roman et de courir les risques de ce casse-cou. Mais je ne voyais aucun mal à ce qu'un autre tentât l'aventure. Un autre ne serait pas tenu à respecter scrupuleusement le livre, un autre aurait toute liberté d'atténuer, de modifier, de travailler en dehors des idées théoriques que je professe; on ne lui demanderait que de l'intérêt, du rire et des larmes. C'est ainsi que j'ai été amené à autoriser MM. Busnach et Gastineau, et je les ai choisis entre beaucoup d'autres, parce qu'ils voulaient bien me désintéresser complètement et accepter toute la responsabilité, sans réclamer en rien ma collaboration.

Ainsi faite, l'expérience devenait très intéressante pour moi. J'étais curieux de savoir ce que deux hommes de théâtre de beaucoup d'esprit et de beaucoup d'habileté, allaient tirer de mon roman au point de vue scénique. Surtout je me demandais quelle part ils pourraient faire à la vérité, au naturalisme, puisqu'on m'a condamné à l'emploi de ce mot. Cette part serait-elle très large? La convention, au contraire, l'emporterait-elle? La question me passionnait, car j'avais beau n'être pas de la pièce, je n'en étais pas moins désireux

de voir triompher quelques-unes de mes idées entre les mains des auteurs, quitte à passer condamnation sur les sacrifices qu'ils croiraient devoir faire au métier.

Il faut dire que l'annonce d'un drame tiré de l'*Assommoir* avait paru une plaisanterie prodigieuse. On en faisait des gorges chaudes dans tout Paris. Les hommes de théâtre surtout s'en tenaient les côtes. Vraiment, on allait mettre le lavoir à la scène, avec la bataille des deux femmes et la fessée! Et les bons mots pleuvaient, et l'on accommodait Cambronne à toutes les sauces; pas un directeur ne jouerait ça, on baisserait le rideau à la seconde scène; enfin, c'était un défi général. Je tiens à citer ce mot d'un auteur dramatique célèbre, qui disait : « Je donnerais cent mille francs pour ne pas être de la pièce. » Les plus doux, les amis des auteurs, les plaignaient et les suppliaient de renoncer à une partie perdue d'avance. Voilà encore un bon exemple de l'expérience de certaines gens en matière de théâtre. Les pièces qu'ils condamnent se portent généralement fort bien. Ne vaudrait-il pas mieux avouer que tout est possible sur les planches, à la condition qu'on n'ennuie pas le public?

Il y avait deux façons de mettre l'*Assommoir* en drame. On pouvait en tirer une forte pièce en cinq actes, en étudiant la déchéance d'une famille ouvrière, le père et la mère tournant mal, la fille se gâtant par le mauvais exemple; mais c'était là une œuvre bien grosse, bien difficile à mener et qui aurait exigé, pour être acceptable, des modifications profondes. L'autre façon était de tailler simplement dans le roman une dizaine de tableaux,

avec la seule prétention de faire défiler devant les yeux des spectateurs les pages les plus connues du livre. C'est à ce dernier plan que MM. Busnach et Gastineau se sont arrêtés. Ils ont voulu donner la vie de la rampe aux personnages et aux descriptions du roman, en allant ainsi du premier chapitre au dernier.

Toutefois, il fallait un lien, et j'arrive ici à la partie de métier. Les auteurs, afin d'obtenir une pièce, ont imaginé que la femme pour laquelle Lantier quitte Gervaise n'est pas la sœur de Virginie, mais bien Virginie elle-même. Dès lors, la fessée du lavoir devient le point de départ du drame. Virginie jure une haine mortelle à Gervaise; c'est elle qui fait tomber Coupeau d'un échafaudage ; c'est elle qui, au dénouement, le tue, en lui envoyant une bouteille d'eau-de-vie. Il faut en convenir, Virginie n'est plus qu'une traîtresse de mélodrame. Lantier lui aussi est modifié. Le ménage à trois n'existe plus. Gervaise repousse violemment Lantier, lorsqu'il veut la reprendre; et voilà Lantier tourné à la haine, devenu le complice de Virginie. Toute la pièce est dans ce double ressort dramatique.

Je n'aime guère cela, ai-je besoin de le dire ? Les deux rôles de Virginie et de Lantier sont mauvais, parce qu'ils rentrent dans la convention; ils n'ont plus rien de vivant, sauf dans quelques scènes, dont je parlerai tout à l'heure. Le pis est que la rancune de Virginie est vraiment trop criminelle pour l'affront qu'elle a reçu ; on ne prémédite pas deux fois la mort d'un homme, dans l'unique désir de se venger d'avoir été fouettée en public par la femme de cet homme. D'autre part, du moment

que Gervaise reste honnête, on ne s'explique pas ses malheurs; elle n'a réellement rien fait pour tomber si bas et mourir de honte et de faim; c'est l'ange du martyre.

Les modifications apportées au roman, l'atténuation des chutes de Gervaise et les figures poncives de Lantier et de Virginie poussés au noir, ont donc mis dans le drame des éléments inférieurs, cela n'est pas niable. Seulement, il ne faut pas oublier que le drame a été écrit spécialement pour un théâtre du boulevard. Nous sommes à l'Ambigu, et non à l'Odéon; je veux dire que les auteurs ont cru devoir compter avec le public de l'Ambigu. Le jour de la première représentation, les spectateurs ont pu sourire des machinations de Virginie; mais, à la troisième ou quatrième représentation, les effets se sont déplacés, la salle s'est laissée prendre et s'est passionnée pour cette longue vengeance d'une femme outragée. Encore un coup, l'*Assommoir* n'a pas la prétention d'être le manifeste d'une nouvelle école dramatique; l'*Assommoir* est simplement une adaptation tentée par deux hommes de talent, très expérimentés en matière théâtrale, et qui ont fait, à tort ou à raison, ce qu'ils ont cru devoir faire pour assurer le succès devant un public particulier.

Maintenant, prenons-le tel qu'il est, ce drame, avec ses non-sens, ses concessions, ses faiblesses, et examinons-le au point de vue de l'originalité et de la vérité. Ici, la part de MM. Busnach et Gastineau devient superbe. Je ne crois pas que personne se serait tiré avec plus d'éclat ni plus d'adresse d'une besogne aussi difficile. Un dramaturge m'avait offert de faire perdre Nana au premier tableau;

puis, après une série d'aventures extraordinaires, c'était Mes-Bottes qui rapportait Nana, arrachée aux griffes de Lantier. Comparez, et jugez de la discrétion de MM. Busnach et Gastineau. En somme, ils n'ont que transformé deux caractères et esquivé des situations dangereuses; aucun fait nouveau n'a été introduit par eux, aucune complication bête, aucune histoire à dormir debout. Le drame, malgré tout, reste d'une simplicité parfaite. On sent bien qu'on l'a accommodé pour la foule; mais on sent en même temps que les auteurs ont gardé du roman tout ce qu'ils ont pu et que leur continuel désir a été de le suivre page à page.

Je dirai mieux mon sentiment, en examinant les tableaux un par un.

Premier tableau : *l'Hôtel Boncœur*. — Gervaise, après une nuit d'insomnie, attend Lantier qui n'est pas rentré. Quand il rentre, c'est pour faire sa malle et pour abandonner la malheureuse fille. Je signerais volontiers ce tableau-là. Je le trouve d'une vérité poignante, d'une vie intense et hardie. Et quelle simplicité! Pas une convention. Le drame de l'existence lui-même. Aussi la salle, le premier soir, a-t-elle été prise par ce début si carré et si humain. Cela est du très bon naturalisme. Je n'en demande pas davantage, et je serais bien glorieux, si j'écrivais un jour cinq actes dans cette formule-là.

Deuxième tableau : *le Lavoir*. — On a eu raison de dire que la littérature n'avait rien à voir ici. Il ne s'agit que d'un décor splendide et d'une merveille de mise en scène. On avait défié les auteurs de mettre le lavoir à la scène. Eh bien! ils l'y ont mis, et les deux femmes s'empoignent, et elles se

jettent des seaux d'eau à la tête, et Gervaise donne à Virginie la fameuse fessée à coups de battoir. Ce tableau n'est qu'une réponse très crâne à un défi, une réponse d'autant meilleure qu'il a été un véritable triomphe, le jour de la première, et que tous les soirs il a produit un effet énorme. Dira-t-on encore qu'il est impossible de mettre certaines choses sur les planches?

Troisième tableau : *la Barrière Poissonnière.* — Encore une mise en scène très curieuse. L'aube qui se lève, le passage des ouvriers pendant que le jour grandit, tout cela est réglé avec une vérité qui fait illusion. La scène de Gervaise et de Coupeau prenant une prune à la porte de l'Assommoir, est traitée d'une façon charmante. Quant à la tirade de Goujet défendant le vrai peuple, le peuple honnête, et jetant son mépris aux mauvais ouvriers qui désertent le chantier pour le cabaret, elle était nécessaire, dans la pensée des auteurs, pour mettre les spectateurs en garde contre les calomnies répandues sur le roman. On a prétendu que j'attaquais le peuple, que je le salissais à plaisir. MM. Busnach et Gastineau ont jugé qu'il était bon de résumer dans une tirade et de placer dans la bouche de Goujet la morale qui se dégage de mon livre. Je constate, je n'apprécie pas,

Quatrième tableau : *le Moulin d'Argent.* — Beaucoup de mouvement et de gaieté. Les comiques, Mes-Bottes en tête, y ont soulevé chaque soir le fou rire. Je réserve la question du croque-mort, dont je parlerai tout à l'heure.

Cinquième tableau : *la Maison en construction.* — Une adorable scène, le repas de Coupeau au chantier, Gervaise apportant la soupe à son homme et

Nana dansant sur les genoux de son père. Je puis d'autant plus louer cette scène qu'elle ne se trouve pas dans le roman. C'est toute une idylle ouvrière, d'un accent vrai et ému, que la salle entière a applaudie. Le rôle mélodramatique de Virginie commence dans ce tableau. Mais la chute de Coupeau produit un grand effet.

Sixième tableau : *la Fête de Gervaise*. — Encore un tableau très gai. Le dîner de l'oie est un triomphe pour les comiques. J'indique la courte scène d'amour entre Goujet et Gervaise, interrompue par l'arrivée de Nana; c'est un bijou, et la scène muette de la rose, qui suit, a une délicatesse charmante : cette rose cueillie et lentement sentie par Gervaise, après le départ de Goujet, est un aveu discret, d'une tendresse infinie. Mais la trouvaille, dans ce tableau, a été l'épisode qui le termine. Coupeau se grise. Lorsque Lantier paraît la première fois à la porte, Coupeau n'a pas encore assez bu, et il chasse Lantier. Puis, lorsque ce dernier revient à la fin, lorsqu'il poursuit Gervaise autour de la table et qu'il veut l'emmener, Coupeau, assommé par l'ivresse, ne sort une seconde de son abrutissement, aux appels affolés de Gervaise, que pour tendre la main à Lantier. C'est là une adaptation très adroite et très forte de l'épisode du roman, Coupeau vautré dans son vomissement, pendant que Lantier reprend Gervaise éperdue, chassée de son lit. Je ne croyais pas qu'on pût mettre cette scène au théâtre. La leçon qui s'en dégage est formidable. Toute la déchéance de l'ivrogne est là, hardiment, dans cet homme qui, après avoir voulu tuer l'ancien amant de sa femme quand il a sa raison, l'accueille et plaisante quand il est ivre.

Septième tableau : *la Forge.* — Un tableau d'honnêteté. Les auteurs l'avaient imaginé par précaution, pour reposer le public et pour obtenir une péripétie rentrant dans les règles du code dramatique. Je dirai plus loin ce qu'on a dû faire de ce tableau.

Huitième tableau : *l'Assommoir.* – C'est le tableau que je préfère. Toutes mes idées sont là, dans cette reproduction exacte de la vie. Les acteurs ne jouent plus, ils vivent leur rôle. La mise en scène est une merveille de vérité ; ces hommes qui entrent, qui sortent, qui consomment assis à des tables ou debout devant le comptoir, nous transportent chez un véritable liquoriste. Puis, quel terrible drame, si simple et si vrai : le bon ouvrier, entraîné par les camarades, buvant sa paye, se soûlant jusqu'à ce que sa misérable femme, qui crève de faim, se décide à venir le chercher et à s'attabler avec lui. Allez dans nos faubourgs, vous assisterez à ce drame-là chez tous les marchands de vin. On a dit qu'on avait déjà vu cela au théâtre. Certes, les idées sont vieilles comme le monde. Mais il est radicalement faux qu'on ait jamais mis à la scène le drame de l'ivresse avec cette nudité affreuse, cette vérité intense. Où est donc la pièce, qui offre un pareille tableau, une eau-forte si creusée, une de ces effroyables gravures d'Hogarth, traversées d'un frisson d'horreur ?

Neuvième tableau : *la Dernière Bouteille.* — Nous y retrouvons le mélodrame avec Virginie. Mais quelle peinture vraie de la misère ! La scène où Gervaise cherche à emprunter vingt sous aux Lorilleux, est encore d'une vérité terrible. J'arrive enfin

à la fameuse scène de la bouteille, scène qui n'est pas dans le roman et que je puis admirer à mon aise. Je la déclare absolument superbe. Ne cherchons pas comment la bouteille est là : une ficelle l'y apporte ; mais elle y est. Coupeau croit avoir une bouteille de bordeaux, et c'est une bouteille d'eau-de-vie qu'il tient entre ses mains. Voilà la situation : s'il boit un petit verre, il est mort. Alors, commence dans cet homme une lutte affreuse. Il tremble comme un enfant ; pourquoi l'a-t-on laissé seul avec cette bouteille? Et il recule, et il se cache, et il claque des dents. Sur la table, la bouteille grandit, grandit; elle devient démesurée, elle emplit la scène dans son immobilité, tandis que le misérable éperdu tourne autour d'elle. Il boira, il sera pris d'un dernier accès de *delirium tremens*, une crise suprême qui le jettera mort sur la paillasse.

Dixième tableau : *le Boulevard Rochechouart*. — Très beau décor, dénouement mélodramatique. Seule, la mort de Gervaise dans les bras de Goujet a du caractère. Puis, arrive Bazouge, le croquemort, qui termine le drame par le mot du livre : « Fais dodo, ma belle. »

J'ai passé rapidement en revue les tableaux. Après la première représentation, on a dû apporter à la pièce certaines modifications qu'il me paraît intéressant de signaler. Malgré quelques coupures faites ici et là, le spectacle était encore beaucoup trop long ; il finissait à une heure, et l'on sait qu'il n'y a pas de succès qui résiste à une veille trop prolongée. Il devenait absolument nécessaire de supprimer un tableau et de gagner ainsi un entr'acte. Or, savez-vous quel tableau on

a retranché? le septième, celui de *la Forge*, le tableau honnête. C'était celui qui faisait le moins d'effet. Le public ne voulait pas de l'honnêteté et bâillait. N'est-ce pas caractéristique? Voilà des auteurs qui croient devoir faire des concessions, enfiler quelques tirades, chercher à équilibrer la pièce selon les règles; et les spectateurs, plus avancés qu'eux dans la voie du naturalisme, les forcent à plus de vérité. Que la critique médite ce fait.

Reste la question du croque-mort, car il y a eu une question du croque-mort. Bazouge ne tient pas à la pièce, on pourrait le supprimer. On fut très perplexe au théâtre. Si, certains soirs, on sifflait Bazouge, d'autres soirs on l'acclamait. Le jour de la troisième représentation, on tenta un essai, sans rien dire : le croque-mort ne parut pas à la fin. Et l'effet fut déplorable, toute la salle eut un murmure de désappointement; on lui avait pris son croque-mort, elle voulait son croque-mort. On le lui rendit, et je crois qu'on fit bien, car Bazouge est resté une des curiosités du drame.

Le succès a été très grand, comme on sait. J'ai lu avec soin la quantité effroyable de prose qui a été écrite pour et contre la pièce. Mais il n'y a pas grand'chose de net à tirer de toutes ces critiques. Il m'a semblé que la note qui dominait était la surprise : on s'étonnait du succès. En dehors de ce sentiment de stupéfaction, les opinions sont si diverses, si peu mesurées, appuyées sur de si pauvres arguments, qu'il est assez difficile de se faire une idée exacte de l'opinion de la presse. Ce qui m'a fâché un peu, en dehors de toute question littéraire, ç'a été de voir que la presse n'était pas

unanime à reconnaître la puissance de la leçon morale qui se dégage de l'*Assommoir*.

Je ne sais plus quel critique s'est montré très dédaigneux, en disant que le drame était banal, parce que tout se résumait en somme à cette alternative : Coupeau boira-t-il? Coupeau ne boira-t-il pas? Mais, en vérité, tout le théâtre est là. La même question est toujours posée: Aimera-t-il? n'aimera-t-il pas? Jouera-t-il? ne jouera-t-il pas? Tuera-t-il? ne tuera-t-il pas? En dehors de ce combat, il n'y a pas de pièce possible. On dit que l'ivrognerie est sale; est-ce que tous les vices, toutes les passions ne sont pas sales? L'amour n'est guère propre, au fond, pas plus que le jeu, pas plus que le meurtre. Tout mouvement passionné qui remue la bête humaine, arrive à l'ordure.

Il faut, en vérité, être bien aveugle pour trouver banal ce drame de l'ivresse. Atroce, si vous voulez ; mais banal , jamais ! Comment ! voilà un homme qui boit jusqu'à se tuer, et vous trouvez cela banal ! Il y a là une fureur de passion, que je déclare superbe, pour mon compte. Et ce n'est pas tout: l'ivrognerie de cet homme perd une femme, gâte une enfant, aboutit aux catastrophes les plus lamentables. Qu'est-ce qui ne sera pas banal, alors? Le jeu ne va pas plus loin ; l'adultère, sur lequel vit notre théâtre contemporain, n'a pas de dénouement plus terrible, de leçon plus haute.

Cela m'amène à la moralité de l'œuvre. Elle est formidable. On devrait donner un prix Monthyon aux auteurs. Si le théâtre est fait pour corriger, ouvrez les portes de l'Ambigu aux passants, qu'ils viennent voir où conduit l'ivrognerie. Jamais un tableau plus effroyable n'a été mis sous les yeux

du public. Et ne soyons pas hypocrites surtout ; confessons que l'ivrognerie fait des ravages terrifiants parmi nous. Est-ce que tous les jours les journaux n'enregistrent pas des crimes commis dans des accès de délire alcoolique ? Hier encore, dans cette rue de la Goutte-d'Or, un malheureux, fou d'eau-de-vie, assassinait sa femme. Consultez les statistiques, questionnez les commissaires de police et les médecins. Vous ne viendrez plus accuser de banalité des auteurs qui mettent à la scène un pareil tableau de l'ivrognerie. Banal ! vraiment, je n'en reviens pas. Il faut qu'il y ait des critiques singulièrement enfoncés dans leur parti pris.

Quant à moi, j'ai beaucoup réfléchi depuis le succès de l'*Assommoir*. J'en suis arrivé à conclure que le public était plus mûr pour le naturalisme que je ne le croyais moi-même. Peut-être aurait-on pu risquer la pièce dans sa vérité entière, sans l'accommoder selon la recette mélodramatique des théâtres du boulevard. En effet, ce qui a déplu, le premier soir, ce sont précisément les concessions que les auteurs ont cru devoir faire à la convention ; c'est Virginie, c'est Lantier, devenus des traîtres de mélodrame ; c'est la mère de Goujet, faisant des tirades sur l'honneur et le devoir. La salle s'attendait à plus d'audace encore et se montrait déçue des adoucissements apportés au livre. Pour résumer nettement la situation, on peut dire que, dans cette soirée mémorable, le naturalisme a triomphé partout, avec le premier tableau et le huitième, avec le lavoir, avec toutes les hardiesses de la pièce et de la mise en scène, tandis que la convention était battue chaque fois qu'elle se mon-

trait, avec Virginie, Lantier et madame Goujet.

Cela m'a confirmé dans une de mes pensées : c'est que, lorsqu'on tire une pièce d'un roman, il doit suffire de faire défiler une suite de tableaux détachés, sans s'inquiéter d'inventer une intrigue. L'affranchissement du théâtre est là, je veux dire l'abandon des histoires à dormir debout, des complications ridicules, des poncifs qui sont las de traîner. Dans un théâtre littéraire surtout, je suis certain qu'une tentative en ce sens aurait un grand succès.

En somme, je considère donc l'*Assommoir* comme un triomphe des idées que je défends. On a accusé MM. Busnach et Gastineau d'avoir imité Paul de Kock et les frères Cogniard. Cela fait sourire. Sans doute, ils ont égayé l'*Assommoir* par une forte dose de gaieté bonne enfant, et ils ont habilement agi, surtout à l'Ambigu. Mais qu'on me cite un drame du boulevard où il y ait des tableaux comme l'*Hôtel Boncœur*, l'*Assommoir* et la *Dernière Bouteille ?* Qu'on m'indique surtout un drame où l'on ne trouve absolument que des ouvriers, sans un seul duc ni même une simple comtesse ? Si le drame n'avait que cette originalité de se passer dans un milieu vrai, cette originalité ne serait pas à dédaigner. Et il a, en outre, l'originalité d'une grande simplicité, d'une émotion profonde et humaine.

Certes, ce n'est pas une victoire décisive pour le naturalisme, mais c'est un grand pas vers la vérité des personnages et du milieu. Laissez le succès s'établir, attendez l'effet produit, et la première représentation de l'*Assommoir* deviendra peut-être une date dans l'histoire de notre théâtre.

Je n'ai pas qu'à louer les auteurs, MM. Busnach

et Gastineau ; il faut aussi faire la part de M. Chabrillat, le directeur de l'Ambigu. Il a cru au drame, lorsque tout le monde haussait les épaules autour de lui. Il s'y est dévoué, n'épargnant rien, travaillant au succès avec une intelligence rare, secondé d'ailleurs par son régisseur, M. Haymé, auquel on doit la mise en scène si remarquable de certains tableaux. Les décors sont merveilleux d'exactitude, le lavoir particulièrement pousse la réalité aussi loin qu'il est possible. Chaque détail, les costumes, les accessoires ont été copiés dans le roman, avec une fidélité qui m'a vivement touché ; et je tiens à remercier publiquement ici M. Chabrillat et tout son personnel.

Quant à l'interprétation, elle est tout à fait hors ligne. Voici longtemps qu'une pièce n'avait pas été jouée avec un pareil succès d'artistes.

M. Gil-Naza est passé grand comédien avec sa création de Coupeau. Il s'est incarné dans le personnage, il vit le rôle depuis les premières scènes de gaieté et de tendresse jusqu'aux épouvantables convulsions du *delirium tremens*. C'est une gradation d'une science rare dans l'ivresse, dans cette déchéance de l'ouvrier qui tourne mal. Adorable de bonté paternelle et de rondeur dans sa scène avec Nana, il s'assombrit et s'effare à mesure que l'eau-de-vie le prend. Je l'ai surtout beaucoup admiré à son retour de l'hôpital, lorsque ses mains tremblent, lorsque, laissé seul avec la bouteille d'eau-de-vie, il se débat dans ce monologue qui mériterait de devenir classique ; puis, c'est la crise de *delirium tremens*, pleine d'une horreur qui a terrifié la salle. L'action d'un artiste sur le public ne

saurait aller plus loin. M. Gil-Naza atteint le comble de l'art et de la vérité.

J'en dirai autant pour madame Hélène Petit, qui a fait de Gervaise une création inoubliable. On répétait, le premier soir, en l'acclamant : « C'est une révélation. » Oui, si l'on veut ; mais il faut ajouter que madame Hélène Petit n'avait pas encore eu de rôle à sa taille. Dès la première scène, lorsqu'elle attend Lantier, en pleurant, elle a conquis le public. Le rôle n'a été ensuite qu'une longue ovation. Superbe d'énergie et d'audace dans *le Lavoir*, elle s'est montrée d'une simplicité et d'une gaieté charmantes dans les tableaux suivants ; puis, elle a été magnifique de douleur et de résignation, à mesure que le drame s'assombrissait. Il n'y a que les très grandes artistes qui peuvent ainsi parcourir toute la gamme des sentiments humains. Quand elle meurt dans les bras de Goujet, elle touche au sublime, à la vérité. Madame Hélène Petit est aujourd'hui au premier rang.

Madame Lina Munte et M. Delessart avaient bien voulu se charger des deux rôles difficiles de Virginie et de Lantier. Ils les ont sauvés à force de talent. Dans *le Lavoir*, madame Lina Munte est très belle de crânerie. M. Delessart, de son côté, a composé, au premier tableau, un Lantier saisissant de réalité. Si le rôle était resté dans cette note, nul doute que M. Delessart n'en eût fait une création supérieure.

Quant à M. Dailly, il a prêté à Mes-Bottes sa rondeur comique. Le rôle était dangereux, car il pouvait glisser aisément à la caricature ; et c'est un grand honneur pour M. Dailly de s'y être maintenu dans une note si gaie et si franche. Il est

d'ailleurs merveilleusement servi par ses compères, MM. Mousseau et Courtès, qui sont si amusants dans les personnages de Bibi et de Bec-Salé.

M. Angelo a composé un Goujet magnifique d'allures, et son apostrophe aux mauvais ouvriers a été acclamée chaque soir. Madame Schmidt s'est montrée pleine d'autorité et de dignité dans le rôle de madame Goujet. Enfin, je nommerai M. Charly, qui a montré une raideur si originale dans le personnage de Poisson ; M. Vollet, superbe de vérité et de finesse dans le rôle périlleux du croque-mort Bazouge ; madame Clémentine, une madame Boche très amusante ; madame Derouet et M. Leriche, qui ont donné au ménage Lorilleux un profil typique ; et pour finir les deux Nana, la tante et la nièce : Nana à seize ans, dont mademoiselle Louise Magnier a fait une curieuse silhouette de petite ouvrière parisienne, et Nana à six ans, une gamine que la petite Magnier a jouée avec beaucoup de gentillesse et une entente déjà grande de la scène.

II

On me répète une appréciation singulière. Les femmes élégantes, les simples bourgeoises elles-mêmes diraient : « Oh ! impossible d'aller voir l'*Assommoir*, les personnages sont trop mal habillés ! »

Voilà un joli jugement, et qui soulève une bien grosse question, celle du costume au théâtre. On me permettra de la traiter. L'auteur du roman et les auteurs du drame ne sont d'ailleurs pas en jeu. Il s'agit de faire rendre justice aux artistes de

l'Ambigu, ces artistes « trop mal habillés, » qui ont fait preuve, dans la composition graduée de leurs costumes, du plus grand art.

Mais, dès le début, la question s'élargit, et il me faut dire ce que le costume tend à devenir sur nos scènes de genre, le Vaudeville, le Gymnase, la Comédie-Française elle-même. Je parle des pièces modernes. Dès qu'une comédienne a un rôle dans une pièce moderne, elle va trouver son couturier, lui indique le milieu, le personnage et lui donne carte blanche. Alors, le couturier s'enferme, médite, puis, la veille de la première représentation, apporte les toilettes dans une boite. La comédienne passe les robes, entre en scène, et, si l'on applaudit les toilettes, ce qui arrive parfois, c'est le couturier qu'on applaudit. Je veux établir que l'artiste dramatique n'a fait aucun effort de composition, n'a mis aucun art personnel dans la façon dont elle est costumée. Il n'y a là qu'une réclame pour un faiseur, bon ou mauvais.

Et cela est si vrai que le faiseur, le lendemain de la première représentation, fait passer des notes dans les journaux. La scène devient une vitrine de magasin, les comédiennes ne sont plus que des mannequins sur lesquels les spectatrices viennent voir des robes. Une mode est parfois lancée de cette manière. La comtesse veut une robe comme celle de mademoiselle Pierson ; la marquise préfère la tunique de mademoiselle Bartet ; quant à la baronne, elle trouve adorables les garnitures du costume de mademoiselle Croizette, et elle exige des garnitures pareilles. C'est un concours entre les actrices, c'est la gravure de mode portée au théâtre. Les reporters se mettent de la

partie, décrivent minutieusement les moindres nœuds de ruban. Et, dans la salle, le couturier qui a habillé ces dames, est plus ému que l'auteur qui a écrit la pièce.

Remarquez que je trouve adorables les toilettes d'aujourd'hui. La modernité m'attendrit. Une Parisienne avec ses petites bottines, ses jupes si compliquées, ses gants, son chapeau, est pour moi le plus merveilleux sujet qui puisse tenter un peintre et un romancier. Je ne vois donc aucun mal à porter nos modes au théâtre, et à confier la composition des toilettes aux faiseurs qui habillent nos femmes et nos filles; c'est là du naturalisme excellent, c'est la réalité de nos salons mise sur les planches. Je trouve même une preuve du goût croissant du public pour la vérité, dans ce besoin que les spectateurs éprouvent des belles toilettes, taillées sur les patrons à la mode. Seulement, il faut bien constater que le talent de la comédienne n'est là pour rien, et que, si la collaboration du couturier s'imposait à l'avenir comme une nécessité du succès, ce serait tout un côté de l'art dramatique retranché.

Il y a, d'ailleurs, des symptômes inquiétants. Les toilettes deviennent trop uniformément riches. Elles perdent tout caractère. La pente était fatale. Il ne s'agit plus de s'habiller de façon que le costume complète le personnage, soit l'indice d'une situation ou d'un tempérament; il s'agit de s'habiller magnifiquement, de manière à obtenir un murmure d'admiration dans la salle. En un mot, la comédienne disparaît, la femme reste. Et, du côté des hommes, un mouvement parallèle se produit; les comédiens suivent les modes, visent

uniquement à l'élégance ; il n'y a plus que les comiques qui veulent bien composer des costumes. Voilà où nous en sommes. Les belles dames, je le répète, vont au théâtre comme elles iraient dans les salons des grandes couturières, consulter des images et examiner des modèles.

Certes, il est certain que, si ces mêmes belles dames consentent à s'encanailler en allant voir l'*Assommoir*, elles n'y trouveront pas des coupes nouvelles de tuniques ni des idées de garnitures pour les prochains bals de la présidence. Elles ne pourront ni se pâmer, ni chuchoter, ni discuter sur la traîne de celle-ci ou sur le tablier de celle-là. Seulement elles feront preuve, — comment dirai-je ? — elles feront preuve de naïveté et de légèreté, si elles jugent mal habillés les artistes de l'Ambigu. Ils sont mal mis, mais ils sont superbement habillés. Tout l'art du costume au théâtre est dans cette différence.

Cela me fâche que personne n'ait encore rendu une haute justice à ces artistes si consciencieux. Ce qu'il faut dire, c'est que, depuis des années, une troupe dramatique n'avait montré une telle intelligence, un tel souci de la vérité du costume. Savez-vous bien qu'il ne s'agit plus ici de donner un ordre à un couturier ; il faut soi-même se mettre en quête, chercher l'étoffe, inventer, créer, réfléchir aux moindres détails. On a vu le type dans un faubourg, on le suit, on l'étudie. On tâche de donner au misérable vêtement une allure vraie, une grâce ou une horreur. Les éléments sont pauvres, étriqués, et on doit en tirer de l'art. Voilà où est le véritable effort de l'artiste, voilà où il montre qu'il a le don de création.

Prenons d'abord madame Hélène Petit. On ne saurait lui adresser trop d'éloges. Il n'y a peut-être pas deux comédiennes dans Paris qui consentiraient à une telle vérité de costumes. La femme en elle a fait abnégation de toute coquetterie ; et sachez que c'est là la marque d'une très grande artiste. Aussi quelle récompense ! Elle est adorable dans ses pauvres robes ; je ne parle pas des dames qui la trouvent « trop mal habillée, » je parle des peintres et des écrivains qui l'ont applaudie, et qui la regardent aujourd'hui comme une des actrices les plus intelligentes que nous ayons. Je connais des actrices qui auraient joué le rôle avec des porte-bonheur aux bras.

La gamme des costumes de Gervaise est ménagée avec un art infini, depuis les simples robes des premiers tableaux, jusqu'aux haillons des derniers. C'est d'abord la petite jupe grise et la camisole blanche de l'hôtel Boncœur ; l'argent manque, Gervaise a des savates aux pieds et un mouchoir au cou. Puis, elle travaille, et, lorsque Coupeau veut l'épouser, elle est en ouvrière propre, avec une jupe d'oxford, un caraco et un tablier de mérinos noir ; même un brin de coquetterie lui a fait nouer un ruban violet dans ses cheveux. Nous voilà au mariage ; la toilette de Gervaise est d'une vérité qui attendrit et qui fait sourire : la robe de mérinos gros bleu, le petit mantelet de soie étriqué, le bonnet de mousseline orné d'une touffe de roses, et les gants de coton blanc, une trouvaille. Les souliers eux-mêmes, des souliers à gros talons, ont été achetés dans un faubourg. Je sais bien que pour comprendre, pour jouir et être touché à la vue de cette mariée du peuple, il faut

avoir le goût des tableaux vrais, il faut s'être promené aux barrières et avoir été remué jusqu'au cœur en voyant passer des noces d'ouvriers. Pour nous tous, peintres et romanciers, amants de la vie, ce costume de Gervaise est le bijou de la pièce, un bijou exquis.

Et la gamme continue. Gervaise, mariée et heureuse, porte une robe à petit damier, un tablier de soie noire, des mitaines noires. Le jour de sa fête, elle est toute pimpante, toute fraîche, dans sa toilette de percale, à pois bleus sur fond blanc; un ruban bleu tient ses cheveux blonds, une ceinture bleue lui serre la taille; c'est le printemps de l'ouvrière à son aise. Mais la misère entre dans le ménage, les costumes vont descendre de la gêne à l'ordure. Quand Gervaise vient chercher son homme au cabaret, elle a une vieille robe de laine marron, dont elle cache le corsage déchiré sous un mince châle noir noué à la taille; comme elle ne peut plus se payer le luxe d'un col, elle porte au cou un mouchoir en guise de linge. Et je saute au dernier costume, à cette robe en popeline noire qui n'a plus de nom, tachée, déchirée, laissant voir les jupons déguenillés; sur la tête, un vieux foulard mauve déteint; aux épaules, un ancien châle de barège, une loque; plus de linge; et, détail navrant, détail vrai, de vieux souliers à Coupeau aux pieds.

Ce ne sont pas encore ces haillons qui me touchent le plus dans la création de madame Hélène Petit. Toutes les actrices acceptent les haillons qui sont romantiques. Ce qui me touche, je le répète, ce sont les pauvres et laides robes des premiers tableaux, auxquelles l'artiste a donné tant

de vérité et tant de grâce. Elle les a travaillées avec amour, mettant une intention dans chacune d'elles, vivant le personnage pour obtenir le costume exact, ne séparant pas le costume du rôle, et arrivant ainsi à une vie intense, en étant Gervaise, pendant vingt années d'existence, non seulement par la voix, par le geste, mais encore par le vêtement. L'art ne saurait aller plus loin.

Je passe à M. Gil-Naza. Ici, naturellement, je trouve encore plus de virilité et de vérité. M. Gil-Naza, dans l'*Assommoir*, a été la nature même ; il ne joue plus, il vit le rôle, et croyez que le costume contribue pour beaucoup à cette illusion absolue. Il paraît dans sept tableaux, et les sept costumes qu'il porte ont été raisonnés par lui, déduits avec une profondeur d'observation étonnante. C'est justement cette succession de sept changements, s'espaçant dans toute une vie d'homme, qui lui a permis de faire en quelque sorte un cours pratique du costume au théâtre.

Voyez-le, à vingt ans, ouvrier gai et travailleur. Il a une cotte et un veston de toile bleue, très propres ; son gilet de velours marron rayé, sans une tache, laisse voir à sa taille une large ceinture de laine rouge et l'étroite sangle de cuir si caractéristique des zingueurs. Les bottines lacées sont également typiques. La casquette seule est usée, fripée, lasse d'avoir servi ; une casquette de travail en petite soie noire, qui prouve que Coupeau n'est pas un fainéant. Au troisième tableau, il attend Gervaise, et il est devenu coquet ; le veston de toile bleue reste le même, mais la cotte est en velours, comme le gilet ; en outre, la veille, un dimanche, il a acheté une superbe casquette de velours. Cou-

peau se marie, il est tout en noir, et sa redingote est un poème, avec sa taille carrée, ses épaules rondes; c'est le peuple endimanché, qui retrousse son pantalon pour éviter la boue et qui rabat ses manches neuves trop longues, parce qu'elles le gênent. Je recommande aussi le chapeau, les gants, la cravate blanche au nœud tout fait, les souliers vernis à la mode de 1852.

Cependant, les années passent, les soucis du ménage et de la vie sont venus. Coupeau se soigne moins. Sa cotte bleue est déteinte, à force d'avoir été lavée; elle a des pièces aux genoux; et, comme il s'est épaissi, la taille a été élargie à l'aide d'un soufflet. Il tape son zinc en manches de chemise, une chemise d'oxford, sous laquelle on voit un tricot; pour se protéger contre les grands vents, sur les toitures, il a noué un mouchoir rouge à son cou; puis, quand il cesse de travailler, il jette sa veste sur ses épaules. Mais l'existence se gâte de plus en plus, Coupeau se met à boire. Le jour de la fête de Gervaise, il arrive en blouse. C'est la seule blouse qu'on trouve dans la pièce. Et elle est superbe, cette blouse d'ouvrier qui flâne, avec ses plis dans le dos, ses manches grasses d'avoir traîné sur les comptoirs. Le foulard de cachemire imprimé et les pantoufles de tapisserie indiquent les mollesses commençantes de l'homme que sa femme nourrit. Dès lors, il est perdu; lorsqu'il tente de se remettre au travail, sa veste, son pantalon, le foulard sale qu'il a au cou, disent sa déchéance irrémédiable. Enfin, il arrive à cet effroyable costume du huitième tableau, ce costume qui sent le bureau de bienfaisance et l'hôpital : chemise de grosse toile fermée au col par des cordons, pantalon de

velours jaunâtre à côtes, veston de bure, bonnet de laine, chaussons de lisière; le tout suant la misère et la maladie, poignant d'abandon et de souffrance.

Étudiez cette gradation dans le vêtement, et vous serez surpris du talent magistral de composition que M. Gil-Naza y a montré. MM. Nadar et Carjat viennent justement de photographier Coupeau dans les sept costumes qu'il porte, et j'ai été étonné de l'intensité d'effet qu'on éprouve, en regardant à la file les sept photographies. La pièce n'a pas besoin d'être jouée, le personnage peut se dispenser de parler, car les costumes parlent pour lui, et avec une puissance, une émotion extraordinaires. Tout le drame de l'ivrognerie est là.

J'ai étudié en détail les costumes des deux principaux interprètes de l'*Assommoir*; mais je devrais m'arrêter à ceux de tous les artistes, car tous ont fait preuve d'une égale intelligence. Je citerai rapidement : le costume de madame Lina Munte au lavoir, cette robe d'alpaga, ce ruban rouge au cou et ce filet en chenille bleue, d'un goût si singulier et si caractéristique ; le costume de M. Delessart au premier tableau, le vieux pantalon grisaille, la redingote de joli homme, tachée, déchirée, le foulard au cou, le linge douteux passant sous des manchettes rouges, toute une trouvaille superbe et louche où le personnage entier s'indique; puis, les costumes de M. Dailly, et ceux de MM. Courtès et Mousseau, si exacts, si amusants, particulièrement celui de M. Dailly au troisième tableau, le veston de toile montrant la chemise et la vieille casquette de velours posée en arrière. Je voudrais encore dire un mot du

costume de forgeron porté par M. Angelo, de l'étonnante robe écossaise que madame Clémentine étale au tableau de la noce, des toilettes prétentieuses et étriquées de madame Derouet, des paletots de M. Leriche, de la redingote de M. Charly, des robes de mesdemoiselles Magnier, la petite et la grande Nana. L'ensemble est complet.

Certes, comme conclusion à cette rapide étude, je ne prétends pas que le costume ouvrier doive régner à la scène. L'*Assommoir* reste à part. Seulement, je prends les costumes de l'*Assommoir* comme un exemple excellent de la composition de personnages modernes, dans un milieu exact, et je voudrais voir une conscience et une intelligence pareilles, chaque fois qu'on monte une pièce dont l'action se passe de nos jours. Les toilettes y perdraient sans doute en richesse, mais elles y gagneraient en vérité et en art. Elles n'intéresseraient peut-être plus les personnes qui ne s'amusent pas au théâtre, quand les acteurs sont « trop mal habillés ; » seulement, elles feraient la joie de celles qui voient autre chose, dans la littérature dramatique, qu'une question de couturier et de modiste.

III

L'*Assommoir* a été joué près de trois cents fois.

Il faut aujourd'hui se reporter au lendemain de la première représentation. Se souvient-on des rages et des indignations de la critique? A part quelques rares articles écrits par des plumes amies,

tous « éreintaient » la pièce dans un même élan de fureur. Ces mots ne sont pas trop forts, j'ai le dossier sous les yeux ; et, relus à dix-huit mois de distance, ces comptes rendus, d'une violence exagérée, produisent une singulière sensation de surprise. Le sentiment qui dominait était l'espoir que la pièce ne ferait pas d'argent. Comme on ne pouvait nier le grand et bruyant succès de la première représentation, on se rejetait sur les représentations suivantes ; on déclarait que la curiosité malsaine du public cesserait vite, que la pièce était d'un ennui mortel, qui viderait le théâtre au bout du premier mois. Mais ce que je retrouve surtout, dans plusieurs articles, c'est l'idée que ce drame, écrit pour le peuple, ne causerait aucun plaisir au peuple, qu'il le répugnerait même ; et des critiques allaient jusqu'à accuser les auteurs d'insulter le peuple, ce qui semblait inviter la population ouvrière de Paris à venir siffler l'œuvre.

Voilà qui était très grave. Des attaques si rudes ont dû certainement émotionner les auteurs. Ils avaient bien triomphé le premier soir, mais on leur disputait si furieusement le succès, on employait contre eux des armes si déloyales, qu'ils pouvaient douter de l'avenir. En effet, si la critique avait la moindre influence sur le public, une pièce attaquée avec un tel emportement, diffamée, salie à plaisir, à laquelle on refusait intérêt, esprit et moralité, allait voir le vide se faire tout de suite autour d'elle. Eh bien ! c'est justement le contraire qui est arrivé, le succès a grandi tous les jours. Serait-ce donc que la critique n'a aucune influence? Non certes, la critique a une influence, et indé-

niable. Seulement, il faut poser en principe que toute critique injuste est par là même frappée d'impuissance. Dites la vérité, et vous êtes fort, lors même que vous auriez la terre contre vous; mentez, et fussiez-vous cent mille, vous êtes plus faible qu'un enfant.

Donc, le public est venu pendant près de trois cents représentations, malgré la critique. Pourtant, il serait faux de dire que la critique n'a aucune influence. Elle a certainement opéré sur une partie de la bourgeoisie, sur les gens qui lisent les journaux et qui y prennent le ton, la mode du moment, leurs façons de penser et d'agir. J'ai toujours beaucoup aimé à étudier les grands courants qui se déclarent dans les foules. Le problème posé m'intéressait vivement, et je me suis fait communiquer, jour par jour, les feuilles de recettes. Or, voici ce qu'on peut y voir. Les recettes des belles places, des loges et des fauteuils, ont baissé relativement assez vite. Dès la cinquantième, des trous se sont produits, on a eu du mal à louer les loges. Évidemment, les gens riches, ceux qui peuvent payer cher le plaisir du théâtre, s'abstenaient. Après le premier flot des amis inconnus, des curieux quand même, le troupeau ne suivait pas. Et il y avait à coup sûr parti pris, abstention systématique, car des mots typiques circulaient dans les salons : « On n'allait pas voir une ordure comme l'*Assommoir*, une femme ne pouvait se montrer à l'Ambigu. » Le plus comique, c'est que des maris venaient tâter le terrain, voyaient la pièce seuls, puis déclaraient gravement qu'il était, en effet, radicalement impossible d'y conduire leurs épouses. Remarquez que ces messieurs conduisent leurs

épouses aux opérettes. Je n'invente rien, j'ai une foule de renseignements plus drôles les uns que les autres. Or, tout ceci ne peut s'expliquer que par l'influence de la critique, agissant sur un public mondain qui accepte les opinions toutes faites, les sottises courantes dont il fait sa règle.

Quel est donc le public qui a fait le grand succès de l'*Assommoir?* C'est le peuple. Les petites places n'ont pas désempli, et le mouvement, loin de se calmer, est allé en s'accentuant jusqu'à la fermeture d'été. Souvent, même dans les derniers jours, le second bureau refusait du monde. N'est-ce pas curieux que ce soit justement le peuple, les petites bourses, qui aient produit les grosses recettes, lorsque toute la critique déclarait que l'*Assommoir* était une insulte au peuple, et que jamais les ouvriers ne prendraient intérêt à se voir sur la scène, avec leurs joies et leurs douleurs? Voilà, je crois, tranchée d'une façon définitive, la question de savoir si le peuple s'intéresse uniquement aux mascarades historiques, aux seigneurs empanachés, et s'il n'est pas touché plus profondément par ses propres drames. Qu'en pensent les critiques qui ont tenté de faire siffler la pièce, en diffamant les auteurs, en les désignant comme des insulteurs à la population ouvrière de Paris? Cette population, dans son bon sens, a compris que la prétendue insulte n'était qu'une leçon; de là, la haute moralité et le grand succès.

Oui, le succès de l'*Assommoir* vient de la haute moralité de l'œuvre. Tâchez d'analyser ce succès. On a dit que la vogue du roman avait lancé la pièce, qu'on s'était rué à l'Ambigu par une curiosité malsaine. Alors, qu'on m'explique le succès en pro-

vince; car, les faits sont là, ce drame qui ne devait pas être compris en dehors des fortifications, ce drame essentiellement parisien a été acclamé jusque dans les villes les plus reculées des départements. Deux troupes, pendant trois mois, ont couru la France, et partout le triomphe a été identique, partout le public, même lorsqu'il est venu avec des intentions hostiles, a pleuré et applaudi. Or, la province ne cède pas d'ordinaire avec un tel ensemble à nos engouements parisiens; elle n'a pas nos curiosités; en tous cas, elle a moins lu le roman que Paris. Je regarde donc l'épreuve heureuse que le drame a subie dans les départements comme décisive. Une pièce acclamée d'un bout de la France à l'autre, par les publics les plus différents, est une pièce qui a nécessairement de grandes qualités d'émotion et de moralité.

Mais ce n'est pas tout. Voilà l'étranger qui s'en mêle. On traduit le drame dans les quatre coins de l'Europe. Je m'en tiendrai à l'Angleterre. Voyez ce qui s'y est passé : l'adaptation de M. Charles Reade, *Drink*, y a obtenu un tel succès, que le drame a eu plus de cinq cents représentations, et que neuf ou dix autres adaptations se sont produites coup sur coup. C'est qu'ici l'idée morale de l'*Assommoir* tombait dans un terrain excellent. Elle se dégageait et s'affirmait au milieu de l'ivrognerie anglaise. Niez donc la puissance de l'œuvre, dites donc qu'elle n'a ni moralité ni intérêt, lorsqu'elle finit par passionner l'Europe, lorsqu'elle combat un vice qui est le grand désorganisateur de nos sociétés modernes !

Il faut tout le parti pris ou tout l'aveuglement d'une certaine critique pour contester encore à

l'*Assommoir* d'être une pièce morale et d'intéresser par une émotion profondément humaine. La théorie que l'ivrognerie est un vice bas et que, par exemple, l'amour est un vice plus propre, qui convient mieux à la scène, est un de ces points de vue critique d'une haute drôlerie dont les journalistes abusent vraiment. Chez l'homme, il n'y a ni bas ni haut; il y a des passions qui, dans leurs manifestations, sont toutes aussi sales les unes que les autres. Allez donc jusqu'au bout de l'amour; voyez Othello, voyez le chevalier Desgrieux, voyez le baron Hulot ; il y a partout du sang et de la boue. Si nous démontons le mécanisme des phénomènes humains pour nous en rendre maîtres, autant démonter les vices dont notre société souffre le plus, parce que ce sont surtout ceux-là qui nous touchent, ceux-là qu'il serait bon de connaître, afin de les réduire un jour. On me dit : « Hamlet est plus intéressant que Coupeau. » Je mets de côté la question de réalisation littéraire, et je demande pourquoi. Est-ce parce que personne ne rencontre Hamlet dans la rue et que nous coudoyons Coupeau tous les jours? Mais je me moque parfaitement d'Hamlet, qui ne tombe plus sous mes sens, qui reste un rébus, une matière à dissertations, tandis que je me passionne à la vue de Coupeau, que je tiens et sur lequel je puis faire toutes sortes d'expériences intéressantes. Je sais bien que c'est là un point de vue nouveau qui effarouche : détruire le surnaturel et l'irrationnel, proscrire sévèrement toute métaphysique, n'accepter la rhétorique que comme un instrument nécessaire, travailler uniquement sur l'homme physiologique, en ramenant même les phénomènes

sensuels et intellectuels au déterminisme expérimental, dans le but hautement moral de se rendre maître de ces phénomènes pour les diriger. Voilà pourquoi la critique courante et moi nous ne nous entendons pas. Nous parlons deux langues différentes. Seulement, si elle a le droit de ne pas me comprendre, elle devrait au moins ne plus m'injurier. Les injures sont de détestables arguments.

Maintenant, je serais très embarrassé, si l'on me demandait quel sera le sort futur de l'*Assommoir*. Je n'ai point caché, le lendemain du succès, qu'il manquait pour moi de cette cohésion et de cette solidité qui font vivre les œuvres. Il n'y a là que quelques morceaux remarquables, d'un accent nouveau, quoi que la critique courante puisse dire, morceaux perdus au milieu de parties mélodramatiques, qui condamnent l'œuvre d'une façon irrémédiable. Pour moi, ce n'est donc qu'un essai, heureux dans ses résultats, mais très incomplet et dont le succès ne prouve encore rien de bien net. Seulement, qu'on recommence la tentative, qu'on réussisse, et l'on verra si le mélodrame de ces cinquante dernières années est encore possible. La vérité a ceci de décisif, au théâtre comme ailleurs, que chacun de ses pas est un pas gagné sur le mensonge; on ne saurait revenir en arrière, dans la grande lumière qu'elle laisse. L'*Assommoir* peut donc disparaître comme toutes les œuvres incomplètes, il n'en aura pas moins accompli sa tâche. Et il vivra, je crois, longtemps encore, par cette raison, donnée plus haut, qu'il contient au moins deux beaux rôles et que ces rôles tenteront à coup sûr les artistes de demain.

Une de mes curiosités était de lire la critique, après la reprise qu'on a faite du drame, à la cent soixante-quatrième représentation. Ceux qui avaient nié le succès allaient peut-être éprouver un léger embarras. Pas le moins du monde. On met le succès sur le goût malsain du public, ce goût qui devient une pierre de touche infaillible, lorsqu'il semble faire la réussite d'une pièce qu'on a exaltée; et le tour est joué. Ainsi, le critique d'un journal très lu traitait encore l'*Assommoir* de « pièce nauséabonde, dénuée d'art et d'intérêt, » et il parlait un peu plus loin de « turpitudes » et de « platitudes. » Eh bien! vraiment, ce critique-là forçait un peu trop la note; ce n'est pas adroit. Je comprends très bien qu'après avoir traîné la pièce dans la boue et avoir douté qu'elle pût aller à la trentième représentation, cela agace de la voir marcher vers la deux centième et de savoir qu'elle passionne la province et l'étranger. Seulement, il faut rester dans une note raisonnable et possible. Autrement, on est ridicule.

Veut-on connaître ce qui soutient les hommes sur lesquels la critique s'acharne? C'est justement cette rage qui les poursuit, en dehors de tout bon sens et de toute vérité. Je répète que la critique n'est puissante que lorsqu'elle est juste. Bien souvent, lorsque j'ai eu à juger un homme ou une œuvre, j'ai senti cela, je me suis dit que plus j'apporterais de vérité, plus je serais écouté; et tout mon effort a été de comprendre et d'être équitable. Mais comment voulez-vous qu'on s'inquiète de l'injure, de la calomnie, de l'imbécillité? Il est permis au premier venu de ramasser de la boue et d'en salir les plus grands. C'est

une besogne commode qui ne demande ni talent, ni honnêteté. Heureusement, cela n'a pas d'importance. L'erreur croule d'elle-même. Et cela explique le tranquille dédain des hommes qu'on insulte.

ÉMILE ZOLA.

PERSONNAGES

COUPEAU, zingueur	MM. GIL-NAZA.
LANTIER, ouvrier chapelier	DELESSART.
MES-BOTTES, forgeron..................	DAILLY.
GOUJET, forgeron..................	ANGELO.
POISSON, ancien soldat..............	CHARLY.
BIBI LA GRILLADE, maçon	MOUSSEAU.
BEC-SALÉ, maçon......................	COURTÈS.
LORILLEUX, batteur d'or..............	LERICHE.
BAZOUGE, croque-mort	VOLLET.
MADINIER, propriétaire..............	C. THÉRY.
LE PÈRE COLOMBE....................	PLOTON.
ADOLPHE, garçon de restaurant........	ALDOFF.
CHARLES, garçon de lavoir............	LAMARQUE.
ZIDORE, apprenti....................	HENRIOT.
UGÈNE, gamin.......................	La petite COURBOIS.
GERVAISE, blanchisseuse..............	Mmes HÉLÈNE PETIT.
VIRGINIE, couturière................	LINA MUNTE.
MADAME GOUJET......................	SCHMIDT.
MADAME LORILLEUX..................	DEROUET.
MADAME BOCHE, portière............	CLÉMENTINE VILLA.
NANA. (16 ans)......................	LOUISE MAGNIER.
AUGUSTINE, } blanchisseuses.......	CÉLINE BÉVALET.
CLÉMENCE, } blanchisseuses.......	FLEURY.
MADAME PUTOIS, } blanchisseuses.......	MAES.
CATHERINE, } laveuses............	SUZANNE PIC.
JULIETTE, } laveuses............	STELLA.
LOUISE, } laveuses............	DARCY.
LA PETITE NANA (6 ans)............	La petite MAGNIER.
UNE PETITE FILLE....................	PAULINE.

DISTRIBUTION DES TABLEAUX

ACTE PREMIER (1851)

PREMIER TABLEAU..... L'hôtel Boncœur.
DEUXIÈME TABLEAU.... Le Lavoir.

ACTE DEUXIÈME (1851)

TROISIÈME TABLEAU.... La barrière Poissonnière.
QUATRIÈME TABLEAU... Le Moulin d'argent.

ACTE TROISIÈME (1858)

CINQUIÈME TABLEAU.... La Maison en reparation.
SIXIEME TABLEAU...... La Fête de Gervaise.

ACTE QUATRIÈME (1860)

SEPTIÈME TABLEAU.. .. L'Assommoir.

ACTE CINQUIÈME (1868)

HUITIÈME TABLEAU..... La dernière bouteille.
NEUVIÈME TABLEAU .... Le boulevard Rochechouart.

L'ASSOMMOIR

ACTE PREMIER

PREMIER TABLEAU. — L'hôtel Boncœur.

Une chambre d'hôtel garni. A gauche, une fenêtre. Au fond, un lit, puis une porte. A droite : premier plan, une cheminée; deuxième plan, une commode. Mobilier en noyer.

SCÈNE PREMIÈRE

GERVAISE, seule.

(Au lever du rideau, elle regarde par la fenêtre, puis elle se retourne).

GERVAISE.

Non! ce n'est pas encore lui. Où peut-il être? Toute la nuit, je l'ai attendu, sans bouger de cette place... Oh! j'ai la fièvre!... Hier soir, il est parti en me disant qu'il allait chercher du travail. Et il m'a semblé le voir entrer à côté, au bal du *Grand-Balcon*. Derrière lui, j'ai cru apercevoir Virginie, la couturière, marchant à cinq ou six pas, les mains ballantes, comme si elle venait de lui lâcher le bras, pour ne pas passer ensemble devant ma porte... Peut-être aurai-je mal vu. (Elle regarde de nouveau par la fenêtre.) Toujours rien!

SCÈNE II

GERVAISE, MADAME BOCHE.

MADAME BOCHE, entrant.

Bonjour, madame Lantier!

GERVAISE, se retournant.

Ah! c'est vous, madame Boche!

MADAME BOCHE.

Vous prenez l'air de bien bonne heure; il fait pourtant un peu frisquet, ce matin... Et monsieur Lantier, est-ce qu'il est déjà sorti?

GERVAISE, embarrassée.

Oui. Il avait un rendez-vous avec un maître chapelier, pour une affaire.

MADAME BOCHE, à part.

C'est bien ce que je croyais! Il n'est pas rentré. (Haut.) Ah! dame! quand on est dans les affaires, on n'est pas maître de son temps. C'est ce que je répète à Boche, qui voulait se lancer dans l'industrie. Je lui dis : « Restons concierges! Nous avons une bonne loge, et les raccommodages nous rapportent assez pour nous offrir des douceurs. » Le seul désagrément, c'est que nous ne pouvons aller ensemble dans le monde : il faut toujours que l'un de nous deux soit en faction... Et c'est moi qui sors. (Voyant Gervaise qui regarde toujours par la fenêtre.) Mais que regardez-vous donc comme ça, dans la rue? Est-ce qu'il s'y passe un événement?

GERVAISE.

Non, madame Boche.

MADAME BOCHE, à part.

Elle guette son mari, bien sûr. (Haut.) C'est ce matin que vous allez au lavoir, n'est-ce pas?

GERVAISE.

Oui, en effet.

MADAME BOCHE.

Moi aussi. Je vous garderai une place à côté de moi, et nous jaboterons un peu.

GERVAISE.

Certainement, avec plaisir, madame Boche.

MADAME BOCHE, voyant Gervaise se remettre à la fenêtre.

Dites donc, ma petite, vous feriez mieux de ne pas rester-là, vous prendrez du mal.

SCÈNE III

LES MÊMES, COUPEAU.

COUPEAU, passant la tête à travers la porte.

Peut-on entrer?

MADAME BOCHE.

Tiens! c'est monsieur Coupeau, le zingueur.

GERVAISE.

Entrez donc, monsieur Coupeau.

COUPEAU.

Je ne vous dérange pas, ma voisine... En descendant l'escalier, pour me rendre au travail, j'ai vu votre clé sur la porte. Alors, je me suis dit : J'vas souhaiter le bonjour aux voisins, en ami... Hein! ça pique, ce matin!

MADAME BOCHE.

N'est-ce pas? C'est ce que je disais à madame Lantier. Fermez donc votre fenêtre. (A Coupeau.) Et qu'y a-t-il de nouveau dans le quartier?

COUPEAU.

Ma foi, vous vous adressez bien mal! Je vas dès le matin chez mon patron, j'en reviens le soir, une fois ma journée terminée. Puis, après avoir soupé, je me couche, et en voilà jusqu'au lendemain.

GERVAISE.

C'est vrai, monsieur Coupeau. Vous êtes un bon ouvrier, vous! Vous travaillez.

COUPEAU.

Dame! on a des bras, c'est pour s'en servir! L'ouvrage ne me fait pas peur, je n'engendre pas la mélancolie et je n'ai pas le temps de m'ennuyer.

MADAME BOCHE.

C'est comme moi! Mais je m'attarde... A tout à l'heure, madame Lantier... Votre servante, monsieur Coupeau. (Elle sort.)

SCÈNE IV

COUPEAU, GERVAISE.

COUPEAU, voyant que Gervaise est triste.

Qu'est-ce que vous avez ce matin, madame Gervaise? Le bourgeois n'est donc pas là?

GERVAISE, sombre.

Non.

COUPEAU.

Il est sorti avant le jour?

GERVAISE.

Oui. (Elle éclate en sanglots.) Ah! je suis bien malheureuse!

COUPEAU.

Voyons, voyons, qu'est-ce qu'il y a?

GERVAISE.

Il y a... que Lantier n'est pas rentré hier soir... J'ai passé la nuit à cette fenêtre, à l'attendre et à pleurer.

COUPEAU.

Mon Dieu! faut pas vous désoler!... Vous savez, Lantier s'occupe beaucoup de politique. Peut-être bien qu'il est resté avec des amis, à dire du mal du gouvernement. Ça le distrait!... Une femme doit être indulgente pour son mari.

GERVAISE, avec explosion.

Mon mari! Est-ce qu'il oserait se conduire de la sorte, si j'étais sa femme!

COUPEAU.

Comment! vous n'êtes pas... ?

GERVAISE.

Écoutez, monsieur Coupeau, je vais tout vous dire. Vous me donnerez peut-être un bon conseil... Non, je ne suis pas sa femme. Mon Dieu ! c'est arrivé comme ça arrive toujours... Nous sommes tous deux de Plassans, une ville du Midi. Ah! je n'étais pas bien heureuse, allez ! Pour un oui, pour un non, mon père, le vieux Macquart, comme on l'appelait, me flanquait des coups de pied, fallait voir!... Alors, n'est-ce pas ? on songe à prendre un peu de bon temps dehors... Je connaissais Lantier depuis mon enfance. C'était le fils d'une voisine. J'avais seize ans, il en avait vingt... Et voilà, et voilà... (Elle pleure.)

COUPEAU.

Lantier ne se conduit pas bien avec vous ?

GERVAISE.

Ne m'en parlez pas. Il était gentil pour moi, à Plassans ; mais, depuis que nous avons quitté le pays, je ne peux plus en venir à bout... Il faut vous dire que sa mère est morte, l'année dernière, en lui laissant dix-sept cents francs à peu près. Il voulait partir pour Paris. Alors, comme le père Macquart m'envoyait toujours des gifles sans crier gare, j'ai consenti à m'en aller avec lui. Il devait m'établir blanchisseuse et travailler de son état de chapelier... Nous aurions été très heureux... Mais, voyez-vous, Lantier est un ambitieux, un dépensier, un homme qui ne songe qu'à son amusement. Enfin, il ne vaut pas grand'chose !

COUPEAU.

Pauvre madame Gervaise!

GERVAISE.

En arrivant à Paris, nous sommes descendus à l'hôtel Montmartre, et ç'a été des voitures, le théâtre, une montre pour lui, une robe pour moi, car il n'a pas mau-

vais cœur, quand il a de l'argent; si bien qu'au bout de deux mois, nous étions nettoyés... C'est alors que nous sommes venus habiter ici, boulevard de la Chapelle, à l'hôtel Boncœur, et que mon malheur a commencé.

COUPEAU.

Allons, vous exagérez peut-être.

GERVAISE.

Oh! non! Je vois bien ce qu'il en retourne... Lantier ne m'aime plus!

COUPEAU.

Ne plus vous aimer? vous! une petite femme si gentille, si dévouée!

GERVAISE.

Je suis sûre qu'il en aime une autre. La grande Virginie, peut-être!

COUPEAU.

En voilà des idées! Où pourrait-il trouver une femme qui vous valût!... Voyons, calmez-vous! Je vais à sa recherche et je vous le ramène, quand je devrais faire les quatre coins de Paris.

GERVAISE.

Et votre journée?

COUPEAU.

On peut bien sacrifier quelques heures pour les amis! Ne vous désolez pas, je vous en prie; vous me faites trop de peine. Ah! si vous saviez... (Il lui prend la main, la regarde, très ému.) A bientôt, madame Gervaise. (Il sort vivement.)

SCÈNE V

GERVAISE, seule.

Quel brave garçon! Si Lantier lui ressemblait... Tâchons d'être calme... Attendons-le, en faisant mon ménage. (Elle essaie de ranger.) Mais où a-t-il passé la nuit? Et cette Virginie qui le suivait, car c'est lui que

j'ai vu entrer au *Grand-Balcon!* La tête me tourne... Impossible de travailler. (Pleurant.) Mon Dieu! qu'est-ce que j'ai donc fait pour avoir du chagrin comme ça? (Allant à la fenêtre.) Je crois toujours l'entendre.

SCÈNE VI

GERVAISE, LANTIER.

(*Gervaise est à la fenêtre. Lantier entre sans qu'elle s'en aperçoive; il lance son chapeau sur la commode, d'un geste de mauvaise humeur. Gervaise se retourne, le voit et se précipite dans ses bras.*)

GERVAISE.

Toi! c'est toi!

LANTIER, la repoussant brutalement.

Eh bien! oui, c'est moi! Qu'est-ce que tu as?

GERVAISE.

Ce que j'ai...?

LANTIER.

Tu ne vas pas commencer tes bêtises, peut-être?

GERVAISE.

Est-ce raisonnable? Dans quelle inquiétude tu m'as mise! Je n'ai pas fermé l'œil. Je croyais qu'il t'était arrivé quelque malheur... Où es-tu allé? Où as-tu passé la nuit?... Mon Dieu, ne recommence pas, j'en deviendrais folle... Voyons, dis, où es-tu allé?

LANTIER, haussant les épaules.

Où j'avais affaire, parbleu! J'étais à huit heures à la Glacière, chez cet ami qui doit monter une fabrique de chapeaux. Je me suis attardé; alors, j'ai préféré coucher. Puis, tu sais, je n'aime pas qu'on me moucharde. Fiche-moi la paix.

GERVAISE, pleurant.

Mon Dieu! mon Dieu!

LANTIER, furieux.

Ah! voilà la musique, je m'y attendais! Écoute, si ça continue, je file... Et pour tout de bon, cette fois... Tu ne veux pas te taire? C'est bien, je retourne d'où je viens.

GERVAISE.

Non, non... C'est fini, je ne pleure plus... (Changeant de ton.) J'ai vu, hier soir, madame Fauconnier, la blanchisseuse de la rue Neuve. Elle me prendra demain... Et toi, vas-tu bientôt travailler?

LANTIER, étalé sur le lit.

Travailler... travailler... Je ne demande pas mieux, mais on dirait qu'il ne tient pas à moi, l'ouvrage... Je ne trouve rien.

GERVAISE, s'emportant.

Oui, on sait que ça ne t'étouffe pas, l'amour du travail. Tu crèves d'ambition. Tu voudrais être habillé comme un monsieur et promener des femmes en jupes de soie.

LANTIER, furieux.

Gervaise!

GERVAISE.

Tu ne me trouves plus assez bien nippée, depuis que j'ai mis toutes mes robes au Mont de Piété!... Tiens, Lantier, je ne voulais pas t'en parler. J'aurais attendu encore. Mais je sais où tu as passé la nuit. Je t'ai vu entrer au *Grand-Balcon* avec Virginie. Ah! tu les choisis bien! Elle a raison de prendre des airs de princesse, celle-là! (Lantier se lève et, résistant au désir de la battre, il lui saisit les poignets et la secoue violemment. Elle tombe sur une chaise.)

LANTIER.

Gervaise, tu ne sais pas ce que tu viens de faire. Tu verras!

GERVAISE.

Ah! tu m'as fait mal! (Elle pleure silencieusement; puis, après un moment de silence, elle se lève, fait un paquet de linge sans rien dire.)

LANTIER.

Qu'est-ce que tu fais? Où vas-tu? (Gervaise ne réponds pas.) Je te demande où tu vas?

GERVAISE.

Tu le vois bien, peut-être... Je vais laver tout ça.

LANTIER.

C'est bon... Dis donc, Gervaise, est-ce que tu as de l'argent?

GERVAISE.

Où veux-tu que j'en aie volé, de l'argent! Tu sais bien qu'on m'a prêté trois francs avant-hier sur ma jupe noire. Nous avons déjeuné deux fois là-dessus. Non, sans doute, je n'ai pas d'argent... Il me reste quatre sous pour le lavoir... Je n'en gagne pas comme certaines femmes, moi!

LANTIER, après avoir regardé partout, décrochant un pantalon et un châle.

Tiens, porte ça au clou.

GERVAISE.

C'est tout ce qu'il nous reste.

LANTIER.

Ne t'inquiète pas. (Voyant que Gervaise reste immobile.) On dirait que tu ne sais pas où il est, le clou!

GERVAISE.

Oh! si! J'en ai fait assez souvent le chemin, depuis un mois... C'est à deux pas, dans la maison d'à côté. Je reviens tout de suite... Tu ne m'as pas embrassée.

LANTIER.

Des bêtises! (Il l'embrasse.) Ne flâne pas.

GERVAISE, à part.

Peut-être me suis-je trompée, après tout. (Elle sort.)

SCÈNE VII

LANTIER, puis COUPEAU.

LANTIER, seul.

Allons, allons, il n'y a plus à hésiter, il faut que ça finisse, cette existence là!... On se met ensemble parce qu'on se convient. Quand on ne se convient plus, on se quitte, et voilà tout. (Il se dirige vers la malle qu'il commence à remplir.)

COUPEAU, entrant vivement.

Madame Gervaise... On m'a dit avoir rencontré... (Apercevant Lantier.) Ah tu es là!... C'est du gentil! Depuis une heure, je cours après toi.

LANTIER, se retournant.

Après moi. Pourquoi ça ?

COUPEAU, voyant Lantier emplir la malle.

Qu'est-ce que tu fais donc?

LANTIER.

Rien... Je range mon linge.

COUPEAU.

Alors, tu as vu ta femme ?

LANTIER.

Sans doute, je l'ai vue

COUPEAU.

Elle était bien triste, bien inquiète.

LANTIER.

Ah! elle t'a conté...

COUPEAU.

Veux-tu que je te dise, Lantier? c'est pas bien à toi de faire de la peine à Gervaise qui t'aime tant!

LANTIER.

Dis donc, toi! est-ce que tu vas m'ennuyer, avec ta morale? Mêle-toi de ce qui te regarde.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, GERVAISE.

GERVAISE, entrant sans voir Coupeau.

Voilà tout ce qu'on m'a donné. Quatre francs. Je voulais en avoir cinq. Il n'y pas eu moyen.

LANTIER, brusquement.

C'est bon ! Mets ça sur la cheminée.

COUPEAU, à part.

Ils en sont là !

GERVAISE, apercevant Coupeau.

Ah ! monsieur Coupeau, je ne vous avais pas vu. (A Lantier.) Pendant que je serai au lavoir, tu iras chercher quelque chose pour déjeuner.

LANTIER.

Oui ! oui !

GERVAISE, se dirigeant vers la malle.

Je vais prendre ton linge.

LANTIER.

Non. C'est inutile.

GERVAISE.

Mais il faut pourtant bien...

LANTIER, lui arrachant le linge et le jetant dans la malle.

Tonnerre ! Obéis-moi donc une fois ! Quand je te dis de laisser ça !

COUPEAU, voulant le calmer.

Lantier !

LANTIER.

Il n'y a pas de Lantier ! Il faut qu'elle obéisse !

GERVAISE, inquiète.

Pourquoi ne veux-tu pas que je prenne ton linge comme d'habitude ?

LANTIER, embarrassé.

Pourquoi ? Pourquoi ? Tu vas dire partout que tu ne

t'occupes que de moi. Eh bien ! ça m'ennuie... Fais tes affaires, je ferai les miennes ! Va-t'en au lavoir.

GERVAISE.

C'est bon. (A part.) Il a de mauvaises idées, bien sûr. (Elle sort en faisant un signe d'adieu à Coupeau.)

SCÈNE IX

LANTIER, COUPEAU.

(A peine Gervaise est-elle partie que Lantier finit de remplir la malle.)

LANTIER.

Enfin ! ce n'est pas malheureux !

COUPEAU, surpris.

Qu'est-ce que tu fais donc ?

LANTIER.

Ce que je fais ? Je déménage !

COUPEAU.

Hein ?

LANTIER.

J'en ai assez, de cet enfer. Je reprends ma vie de garçon.

COUPEAU.

Tu abandonnes Gervaise ?

LANTIER.

Un peu, mon neveu ! Voyons, je n'oublie rien. (Il prend les reconnaissances.) Ça, c'est à moi. (Il s'arrête devant l'argent.) Bah ! puisqu'elle doit entrer demain chez sa blanchisseuse... (Il met l'argent dans sa poche, puis regarde par la fenêtre.) Il y a des voitures sur la place... En route ! (Il sort la malle sur le carré. A Coupeau.) Tu peux lui remettre sa clef... Tiens ! avec bien le bonsoir de ma part !

COUPEAU, le suivant.

Lantier !... Lantier !... Ce n'est pas possible ce que tu fais là !

LANTIER, gaiement.

Adieu, mon vieux... A un de ces jours ! (Il sort.)

COUPEAU, seul.

Ah! le mauvais cœur!... Amener du bout de la France une femme qui vous aime, et la lâcher sans un liard sur le pavé de Paris! Des hommes comme ça, la police devrait les ramasser !... Cette pauvre Gervaise, je n'ai pas le cœur de lui annoncer ça moi-même, je pleurerais avec elle! Je vais lui faire porter sa clef... Elle comprendra. (Il sort et ferme la porte.)

(Rideau.)

DEUXIÈME TABLEAU. — Le Lavoir.

Un grand lavoir, à La Chapelle Vaste hangar, avec de larges baies vitrées. Rangées de baquets, à droite et à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME BOCHE, MARIA, CATHERINE, LOUISE, JULIETTE, LAVEUSES, puis CHARLES.

(Au lever du rideau, grand brouhaha, chants et bruit de battoirs.)

CATHERINE.

Où a passé mon savon?... On m'a encore fait mon savon!

LOUISE.

Donne-moi les cristaux.

MADAME BOCHE, au premier plan à droite.

Mais où donc est Charles, le garçon du lavoir? (Appelant.) Charles! Charles! (Le voyant arriver.) Enfin. c'est heureux!

CHARLES.

Qu'est-ce que vous voulez, madame Boche?

MADAME BOCHE.

Un seau d'eau chaude, et vivement.

JULIETTE, riant.

Surtout, ne t'avises pas de le boire en route.

CATHERINE.

Oh! ça n'est pas avec de l'eau chaude qu'il se rougit le piton!

MADAME BOCHE.

Quelle barraque, que ce lavoir! Quand on n'a besoin de rien, on est servi tout de suite!

JULIETTE ET CATHERINE, chantant au premier plan, à gauche.

Pan, pan, pan, Margot au lavoir,
Pan, pan, pan, à coups de battoir,
Pan, pan, pan, va laver son cœur,
Pan, pan, pan, tout noir de douleur!

CHARLES, apportant un seau d'eau chaude à madame Boche.

V'là votre eau... C'est un sou.

MADAME BOCHE, lui donnant un sou.

Tiens, mon garçon... A propos, tu sais que j'ai retenu une place pour une voisine qui va venir... Eh! la voilà!

SCÈNE II

LES MÊMES, GERVAISE.

MADAME BOCHE, appelant Gervaise.

Par ici, ma petite!

GERVAISE.

Merci, madame Boche.

MADAME BOCHE.

Mettez-vous là... (Gervaise défait son paquet.) Il est tout petit,

votre paquet! Avant midi, nous aurons expédié ça et nous pourrons aller déjeuner... Vous ne prenez pas un seau d'eau de lessive?

GERVAISE, qui pendant ce temps a trié son linge.

Oh! l'eau chaude suffira! Ça me connaît.

MADAME BOCHE.

Ça vous connaît, hein? Vous étiez blanchisseuse dans votre pays?

GERVAISE, retroussant ses manches et battant son linge.

Oui, oui, blanchisseuse, à dix ans. Il y a huit ans de cela. Nous allions à la rivière... Ah! c'était plus joli qu'ici... Il y avait un coin sous les arbres, avec de l'eau claire qui coulait... (Elle cesse de battre.) L'eau est dure à Paris.

MADAME BOCHE.

C'est pas étonnant; par rapport aux tuyaux de plomb. (A part.) Il faut pourtant que je sache... (Haut.) En vous quittant tout à l'heure, j'ai rencontré M. Lantier sur le boulevard.

GERVAISE.

Oui, il est rentré... Tiens! j'ai oublié mon bleu.

MADAME BOCHE.

Ne vous dérangez pas. J'en ai à votre service.

GERVAISE.

Merci.

MADAME BOCHE.

Entre nous, je le crois un peu coureur.

GERVAISE, avec émoi.

Lantier! Que voulez-vous dire?

MADAME BOCHE.

Mais je ne sais rien, ou du moins pas grand'chose... Virginie... vous savez bien la grande Virginie, ma locataire...

GERVAISE, de plus en plus inquiète.

Oui! Eh bien?

MADAME BOCHE.

Eh bien! toutes les fois qu'il la rencontre, il plaisante avec elle.

GERVAISE, avec éclat.

Je ne me suis pas trompée; c'est avec Virginie qu'il est allé hier soir au *Grand-Balcon*.

MADAME BOCHE, très allumée.

Au *Grand-Balcon*, vous les avez vus. (A part.) C'est donc ça! (Haut.) Oh! ma petite, vous vous êtes trompée. Il plaisante avec elle, mais ça ne va pas plus loin, ma parole d'honneur!

GERVAISE.

Ah! cette fille!... Si j'étais sûre! si j'étais sûre!

SCÈNE III

LES MÊMES, VIRGINIE.

MADAME BOCHE.

Tiens! quand on parle du loup... La voilà, Virginie!... Qu'est-ce qu'elle vient laver ici, avec ses quatre guenilles dans son mouchoir?

GERVAISE, la regardant.

Elle! c'est elle!

VIRGINIE, à Charles.

Avez-vous une place?

CHARLES.

Là-bas, à droite.

JULIETTE.

Par ici, Virginie!

VIRGINIE, allant se placer à gauche, premier plan.

Oui! là, je serai très bien.

MADAME BOCHE, à Gervaise.

En voilà un caprice! Jamais elle ne savonne une paire

de manches! Une fameuse fainéante, je vous en réponds! Une couturière qui ne recoud pas seulement ses bottines!

VIRGINIE, apercevant madame Boche.

C'est vous, madame Boche! Ca va bien, ce matin?

MADAME BOCHE.

Comme vous voyez. (Bas à Gervaise qui regarde Virginie fixement.) Voyons, ne la regardez pas comme ça, vous allez faire un scandale... Quand vous vous dévorerez des yeux toutes les deux! Puisque je vous dis qu'il n'y a rien!

GERVAISE.

Je ne veux pas qu'elle me regarde.

MADAME BOCHE.

Soyez raisonnable... Je vais vous aider à tordre votre linge, et nous partons. (Toutes deux tordent le linge.)

GERVAISE.

Oui, oui, partons vite, ou je ne réponds pas de moi.

SCÈNE IV

LES MÊMES, CHARLES, puis UGÈNE.

CHARLES, entrant.

Madame Lantier!

GERVAISE.

Qu'est-ce qu'il y a?

CHARLES.

C'est un gosse qui vous demande.

GERVAISE.

Que me veut-il?

MADAME BOCHE, voyant entrer Ugène.

Tiens! C'est Ugène, le petit de votre propriétaire, M. Marsoulier.

UGÈNE.

Bonjour, madame Lantier. Voilà ce que M. Coupeau m'a chargé de vous remettre. (Il lui remet une clé.)

GERVAISE, inquiète.

Ma clef?... Pourquoi m'apportes-tu ma clef?

UGÈNE, d'un air fûté.

Dame! je ne sais pas... C'est à vous de savoir.

GERVAISE.

Mon Dieu! qu'est-ce que ça veut dire?

VIRGINIE, riant.

C'est pourtant pas difficile à comprendre!

UGÈNE, avec un clignement d'yeux.

Monsieur Lantier est parti.

GERVAISE.

Parti!... Mais il va revenir?

UGÈNE.

Oh! je ne crois pas... J'l'ai vu monter dans un sapin avec sa malle.

GERVAISE.

Parti! C'était donc ça! Ah! mon Dieu! ah! mon Dieu! (Elle sanglote.)

UGÈNE.

V'là ma commission faite... Je m'sauve. (Il sort en courant.)

SCÈNE V

LES MÊMES, moins UGÈNE.

MADAME BOCHE, à Gervaise.

Allons, allons, ma petite, du courage!

GERVAISE.

Si vous saviez... Ce matin, il m'a envoyé porter mon châle... C'était pour payer cette voiture!

VIRGINIE, riant.

Ha! ha! (Elle étouffe son rire.)

MADAME BOCHE.

Soyez raisonnable! On vous regarde. Est-il possible de se faire tant de mal pour un homme!... Que nous sommes bêtes, nous autre femmes!

GERVAISE.

Non! Jamais on n'a vu une pareille abomination!

MADAME BOCHE.

Le fait est que c'est une rude canaille!... Une jolie petite femme comme vous! Car on peut tout vous conter, à présent?

GERVAISE.

Oui, parlez, parlez!

MADAME BOCHE.

Eh bien! avec cette Virginie, il y a longtemps que je le sais... Cette nuit, ils sont rentrés ensemble.

GERVAISE, ne pleurant plus, regardant Virginie.

Cette nuit... Et moi j'attendais à la fenêtre!

VIRGINIE, aux laveuses.

Dame! après tout... Quand on a assez d'une femme, n'est-ce pas? (Elle rit.)

MADAME BOCHE.

Elle rit, la sans cœur... Je parierais que son savonnage n'est qu'une frime! Elle est venue ici pour lui raconter la tête que vous feriez.

GERVAISE.

C'est bon, merci!... Vous allez voir... (Elle prend un seau d'eau de savon, s'avance vers Virginie et le vide à toute volée.) Tiens! voilà pour toi!

VIRGINIE, qui s'est reculée et qui n'a pas reçu l'eau.

Eh bien! qu'est-ce qu'il lui prend, à cette enragée-là!... Avance un peu pour voir. Tu sais, il ne faut pas venir nous esbrouffer ici! Est-ce que je la connais, moi!... Si elle m'avait attrapée, vous auriez vu ça... Qu'elle dise ce que je lui ai fait... Dis? qu'est-ce qu'on t'a fait?

GERVAISE, les dents serrées.

Ne causez pas tant. Vous savez bien. On a vu mon mari, hier soir. Et taisez-vous, parce que vous passeriez un mauvais quart d'heure, je vous le jure!

VIRGINIE.

Son mari! Ah! elle est forte, celle-là! Le mari à madame!... Comme si on avait des maris, avec cette dégaine! Ce n'est pas ma faute, s'il t'a lâchée. Tu peux me fouiller, je ne l'ai pas volé. (Rires des blanchisseuses.)

GERVAISE.

Malheureuse!

VIRGINIE.

Alors, t'as perdu ton homme! Avait-il son collier au moins? Qui est-ce qui a trouvé le mari à madame? Il y aura une récompense honnête. (Les rires redoublent.)

GERVAISE.

Vous savez bien! vous savez bien! je vous étranglerai...

VIRGINIE, carrément.

Eh bien, oui! je te l'ai pris! Es-tu contente?... Nous nous adorons tous les deux... Et il t'a lâchée. Il en avait assez de toi!

GERVAISE, s'emparant d'un petit baquet et lui en jetant le contenu.

Saleté!

VIRGINIE.

Elle m'a perdu ma robe! Attends, attends.... (Elle lui jette l'eau de son baquet.) Tu l'as reçu celui-là... Rince-toi les dents avec! (Les laveuses les séparent et les retiennent.)

JULIETTE.

Elles sont rien drôles!

LOUISE.

Elle a raison, la blonde, si on lui a pris son homme.

MADAME BOCHE, qui s'est retirée prudemment.

J'ai les sangs tournés... Charles! Charles!

CHARLES, qui regarde.

Oh! c'est-il farce! c'est-il farce!

MADAME BOCHE.

Comment, vous êtes là! Allez chercher les sergents de ville!

CHARLES.

Non! non! Ça compromettrait la maison!

GERVAISE, aux laveuses qui la retiennent.

Laissez-moi, laissez-moi lui faire son affaire !

VIRGINIE, prenant son battoir.

Ah ! madame veut la grande lessive.

GERVAISE.

Ne ris pas, il faut que l'une de nous deux y reste. (Prenant son battoir.) Ah ! gueuse, je te marquerai pour le restant de tes jours... Tiens ! (Les laveuses forment un groupe autour des deux combattantes. Charles, monté sur une chaise, rit aux éclats.)

LES LAVEUSES.

Elles vont se tuer, séparez-les.

VIRGINIE, poussant un cri.

Ah !

GERVAISE, sortant du groupe.

Elle a son compte. (Le groupe s'ouvre. Virginie se retire à droite, toute honteuse.)

MADAME BOCHE, à Gervaise.

Mon Dieu ! quelle tuerie ! Partez vite, maintenant... Voulez-vous que je vous aide. (Elle lui jette son linge mouillé sur l'épaule.)

GERVAISE.

Merci.

LOUISE.

Une rude femme, tout de même, la blonde !

LES LAVEUSES, applaudissant.

Bravo ! Bravo !

GERVAISE, revenant sur Virginie.

Et ne crâne pas ou je recommence. (Elle se retire.)

LES LAVEUSES.

Bravo ! Bravo !

VIRGINIE, seule, à l'avant-scène.

Qu'elle se souvienne d'aujourd'hui. Jamais je n'oublierai, moi... Et je me vengerai, quand je devrais y mettre toute ma vie ! (Montrant le poing.) Tu viens de faire ton malheur !

TOUTES LES FEMMES.

Bravo! Bravo!

(Gervaise est sur les marches de l'escalier, au fond. Elle se retourne une dernière fois pour lancer un regard de défi à Virginie.)

(Rideau.)

ACTE DEUXIÈME

TROISIÈME TABLEAU. — La barrière Poissonnière.

La rue des Poissonniers, au coin du boulevard Rochechouart. A gauche, l'Assommoir du père Colombe. A droite, la barrière. Douaniers à la grille.

SCÈNE PREMIÈRE

BIBI ET BEC-SALÉ, OUVRIERS.

(Au lever du rideau, la scène est vide. Il fait petit jour. Des boutiques viennent d'ouvrir, éclairées par les reflets rougeâtres du gaz. Un garçon pose devant l'Assommoir deux tables et quatre chaises en fer. Un maçon paraît à gauche et traverse le théâtre, en soufflant dans ses doigts. Il a un demi-pain sous le bras. Puis, on en voit passer plusieurs. Peu à peu, des ouvriers descendent à leur travail, des serruriers ayant des bourgerons bleus, des peintres avec des paletots sous lesquels passent des blouses blanches. Un ouvrier s'arrête, allume sa pipe et s'en va. Le jour a augmenté, les lumières des boutiques se sont éteintes. Bibi la Grillade et Bec-Salé entrent au milieu du flot des ouvriers, qui devient plus rare.)

BIBI.

Voyons Bec-Salé !... Marche donc un peu, nous arriverons en retard au chantier.

BEC-SALÉ.

T'es bon, toi, Bibi. T'es pas esquinté... Moi, j'en peux plus.

BIBI.

Quoi qu't'as?

BEC-SALÉ.

J'sais pas. J'crois que c'est nerveux!

BIBI.

Nerveux! On t'en fichera des nerfs! Avoue donc que t'as la flemme.

BEC-SALÉ.

Peut-être bien... Et toi?

BIBI.

J'suis pas en train non plus.

BEC-SALÉ.

Faut que je déniche Mes-Bottes... Nous le verrons sans doute arriver tout à l'heure à l'Assommoir.

BIBI.

Probable... Ah! c'est un rude lapin, Mes-Bottes! Le roi des Loupeurs, on peut dire. Et bon zig!

BEC-SALÉ.

Entrons-nous l'attendre?

BIBI.

Quoi que tu payes?

BEC-SALÉ.

Ah! pour ça... flûte! Les toiles se touchent, mon vieux. (Il montre ses poches.)

SCENE II

LES MÈMES, COUPEAU, qui guette au fond de la scène.

BIBI.

Tiens! v'là Coupeau! si nous l'invitions?

BEC-SALÉ.

Et de la braise?

BIBI.

T'es bête... Si nous l'invitions... à nous offrir qué'que chose!

BEC-SALÉ.

Farceur, va! Il n'y a pas de danger qu'il offre une tournée, ce fainéant là... Et c'est électeur!

BIBI.

Mais qu'est-ce qu'il fait donc, à poser comme ça ?

BEC-SALÉ.

T'as donc pas remarqué, depuis quinze jours?... Il vient guetter sa particulière.

BIBI.

Allons donc !

BEC-SALÉ.

Tiens... à preuve!

SCÈNE III

LES MÊMES, GERVAISE.

GERVAISE, entrant et marchant vivement.

Sept heures... Madame Fauconnier va me gronder, bien sûr.

COUPEAU, l'appelant.

Madame Gervaise ! madame Gervaise !

GERVAISE, se retournant.

Ah! c'est vous, monsieur Coupeau.

COUPEAU.

J'ai à vous parler.

GERVAISE.

Nón, non, je suis en retard. Tout à l'heure, si vous voulez... Je reviendrai par ici, en allant porter le linge aux pratiques.

COUPEAU, la suivant.

Madame Gervaise, je vous en prie... (Il disparaît derrière elle.)

SCÈNE IV

BIBI, BEC-SALÉ.

BIBI

C'est l'ancienne à Lantier, cette blonde-là ?

BEC-SALÉ.

Parfaitement... Dis donc, tu sais, à propos de Lantier? il a rompu avec Virginie. Oh! une histoire d'un farce!... Il lui a conseillé d'épouser un cadet du nom de Poisson qui lui faisait la cour.

BIBI.

Je l'connais, Poisson. Un ancien soldat qui veut entrer dans les sergents de ville?

BEC-SALÉ.

Juste !

BIBI.

Drôle de goût.

BEC-SALÉ.

Ah ! ça ne traîne pas, les femmes, avec ce joli cœur de Lantier. V'là Coupeau qui va hériter de la blonde, et v'là Poisson qui prend la brune. Lui, reste garçon pour se goberger dans les ménages.

BIBI.

En attendant, nous crevons de soif.

BEC-SALÉ.

Et pas un rond.

BIBI.

Entrons tout de même chez le père Colombe.

BEC-SALÉ.

Faut tâcher de l'attendrir... Si je lui demandais de nous ouvrir un crédit ?

BIBI.

T'as seulement pas de quoi payer l'ardoise.

BEC-SALÉ.

Et ma signature ?

BIBI.

Tiens, c'est un plan ! Nous lui proposerons de faire un billet. (Ils entrent à l'Assommoir.)

SCÈNE V

OUVRIERS ET OUVRIÈRES, COUPEAU, puis MES-BOTTES.

(*Un nouveau flot de foule traverse le théâtre. Ce sont surtout des ouvrières. Elles vont par bandes de deux et de trois. Puis, on voit passer des employés mangeant un petit pain, marchant vite.*)

COUPEAU, entrant.

Elle m'a promis de revenir... Il faut absolument que je lui parle. Ça ne peut plus durer comme ça... Je l'aime trop.

MES-BOTTES, entrant en chantant, un peu allumé.

Le soleil d'automne
Dore nos coteaux.
Allons, ma mignonne,
Ouvre tes rideaux.

COUPEAU, à part, ennuyé.

Bon, voilà Mes-Bottes !

MES-BOTTES.

Tiens ! cet aristo de Cadet-Cassis ! Un monsieur qui fume du papier et qui a du linge !... Tu veux donc épater la connaissance !

COUPEAU.

Ah ! tu sais !... Laisse-moi tranquille !

MES-BOTTES.

Ne nous fâchons pas... Viens, je paye une tournée.

COUPEAU.

Non, je vais au chantier.

MES-BOTTES.

Merci !... Excusez ! plus que ça de genre !... Ah ! bien,

moi, s'ils me veulent à la barraque aujourd'hui, le contre-maître peut bien venir me chercher. Entre donc, je paye une tournée.

COUPEAU.

Non!

MES-BOTTES.

En v'là un serin!... Malheur! ça se croit bon ouvrier et ça tremble devant un verre de cric! (Gervaise paraît.)

COUPEAU, à part.

Gervaise!

MES-BOTTES.

Au revoir, Cadet-Cassis... C'est égal, c'est pas chouette de refuser à un ami. (Il aperçoit Gervaise.) Ah! bon!... Ah! bien! (Il se dirige vers l'Assommoir.)

Ce nid. ce doux mystère,
Que vous guettez d'en bas,
C'est l'espoir du printemps
C'est l'amour d'une mère...

(A Gervaise.) Bonjour, Madame. (Reprenant le chant.)

Enfants, n'y touchez pas!

(Il entre à l'Assommoir.)

SCÈNE VI

GERVAISE, COUPEAU.

(*Gervaise a un grand panier de blanchisseuse au bras*).

COUPEAU, à part.

Enfin!... (Haut.) C'est Mes-Bottes, un camarade. Faut l'excuser, il lève un peu le coude.

GERVAISE, souriant.

Vous vous appelez donc Cadet-Cassis, monsieur Coupeau?

COUPEAU.

Oh! un surnom qu'on m'a donné, parce que je prends

généralement du cassis, quand les amis m'emmènent de force chez le marchand de vin... Autant s'appeler Cadet-Cassis que Mes-Bottes, n'est-ce pas?

GERVAISE.

Bien sûr. Ce n'est pas vilain, Cadet-Cassis... (A ce moment, on entend chanter bruyamment dans l'Assommoir. Elle se retourne.) Ça me fait peur, ces endroits-là! J'ai un petit frisson, quand je passe devant. Un homme qui boit est capable de tout.

COUPEAU.

Je ne bois jamais, madame Gervaise, vous le savez bien.

GERVAISE.

Si vous buviez, je ne vous parlerais pas!

COUPEAU.

Oh! il n'y a pas de danger. Les camarades ont beau me plaisanter... Voyez-vous, le père Coupeau, qui faisait le même métier que moi, s'est cassé la tête en tombant d'une gouttière, un jour de ribote; et ce souvenir-là, dans notre famille, nous rend tous sages... Je ne comprends pas comment on peut avaler de pleins verres d'eau-de-vie.

GERVAISE.

L'eau-de-vie, c'est le malheur du pauvre monde. J'en ai connu des femmes qui pleuraient!

COUPEAU, très galant.

Moi, je ne vous ferais pas pleurer!

GERVAISE, souriant.

Sans doute, vous êtes gai comme un pinson.

COUPEAU.

Oh! vous m'entendez bien, madame Gervaise...

GERVAISE.

Quoi donc?

COUPEAU.

Si vous vouliez? (Il cherche à lui prendre la taille.)

GERVAISE.

Comment? vous en êtes encore à cette chanson-là?

COUPEAU.

Mais toujours, madame Gervaise.

GERVAISE, gaiement.

Voyons, vous n'allez pas recommencer vos bêtises. Je vous ai dit non.

COUPEAU.

Quand les femmes disent non, ça veut quelquefois dire oui.

GERVAISE.

Soyez raisonnable ou je me fâche... Je suis toute seule, moi, dans la vie. Il faut que je pense aux choses sérieuses. Mon malheur a été une fière leçon. Je ne veux pas recommencer.

COUPEAU, toujours entreprenant.

On peut bien rire... Nous serions si gentils tous les deux ensemble... On rirait...

GERVAISE.

Justement, je ne veux plus rire comme ça. J'ai du travail, je n'ai besoin de personne.... Oh! je ne dis pas, ça aurait pu arriver! Vous êtes un bon garçon, vous n'engendrez pas la tristesse... Seulement, ça ne me plaît pas. J'aime mieux rester comme je suis, gagner mon pain et le manger tranquillement.

COUPEAU, anxieux.

Alors, non?

GERVAISE.

Non, bien sûr.

COUPEAU.

Jamais?

GERVAISE, riant et voulant s'en aller.

La semaine des quatre jeudis.

COUPEAU, l'arrêtant

Madame Gervaise, je vous en supplie... Attendez un petit moment, vous me faites de la peine, beaucoup de peine... Vous voyez, ça m'étouffe, ça me retourne.

GERVAISE, touchée.

C'est ce que je vois. Mais, que voulez-vous? ce n'est pas possible.

COUPEAU.

Je vous aime, je vous aime à ne plus pouvoir travailler. Les outils me tombent des mains. Je reste là, sur les toits, à regarder au loin les cheminées qui fument. Ça ne peut pas continuer, je tomberais malade.

GERVAISE.

Calmez-vous, monsieur Coupeau... Si l'on vous voyait gesticuler...

COUPEAU.

Ne vous en allez pas... J'ai quelque chose à vous dire... Tenez, asseyons-nous là un instant. (Il montre le devant de l'Assommoir.) Nous prendrons quelque chose, ce que vous voudrez... Une prune?

GERVAISE.

Allons, je veux bien, c'est pour ne pas vous fâcher. (Ils s'assoient devant l'Assommoir.)

COUPEAU.

Garçon! (Le garçon apparaît.) Deux prunes! (Le garçon rentre — Coupeau pousse un grand soupir.)

GERVAISE.

Ah, mon Dieu! qu'est-ce que vous avez?

COUPEAU.

Madame Gervaise, j'ai quelque chose là. Et ça me pèse trop lourd.

GERVAISE.

C'est donc sérieux? (Le garçon revient avec les deux prunes. Coupeau le paie.)

COUPEAU, d'une voix basse, profonde.

Madame Gervaise, nous allons nous marier ensemble.

GERVAISE, stupéfaite.

Nous marier!

COUPEAU.

Oui, je le veux.

GERVAISE.

Oh! monsieur Coupeau, qu'est-ce que vous allez chercher là? Jamais je ne vous ai demandé de m'épouser, vous le savez bien... Ça ne me convenait pas, voilà tout.

COUPEAU.

Je le veux.

GERVAISE.

Non, ça devient grave. Réfléchissez maintenant, je vous en prie.

COUPEAU.

C'est tout réfléchi... Dites : oui, et je ne vous tourmenterai plus.

GERVAISE.

Bien sûr, je ne dirai pas : oui, comme ça ! Je ne tiens pas à ce que plus tard vous m'accusiez de vous avoir poussé à faire une sottise. (Baissant les yeux.) Vous savez bien que...

COUPEAU, vivement, avec passion.

Je sais que, nulle part, je ne trouverai une femme meilleure, remplie de plus de qualités, et plus jolie... D'un mot, vous pouvez faire mon bonheur ou mon malheur... Dites : oui.

GERVAISE, ébranlée.

Je vous assure que nous nous repentirions peut-être... Vous avez une famille...

COUPEAU.

Je n'ai pas de compte à rendre à ma sœur ni à mon beau-frère, les Lorilleux. Ils seront vexés parce que je les quitterai, mais il faut bien que je me marie un jour... Vous alliez dire : oui... Oh ! ne vous en défendez pas!

GERVAISE.

Si j'étais sûre... (A ce moment arrive Goujet qui voit Coupeau et lui tape sur l'épaule.)

SCÈNE VII

LES MÊMES, GOUJET.

COUPEAU, se retournant.

Tiens! Gueule d'Or!

GOUJET, après avoir salué Gervaise.

Dis donc, tu n'as pas vu mes hommes par ici. Le travail presse à la forge et tous font le lundi.

COUPEAU, montrant l'Assommoir.

J'ai vu Mes-Bottes, il est entré là.

GOUGET.

C'est donc toujours là qu'il faut venir les chercher! (Il entre à l'Assommoir.)

SCÈNE VIII

COUPEAU, GERVAISE.

GERVAISE.

Gueule d'Or, c'est encore un surnom, n'est-ce pas?

COUPEAU.

Oui, à cause de sa belle barbe jaune. Il s'appelle Goujet. Un garçon solide! et honnête, et rangé! qui vit avec sa mère, une vraie femme aussi, celle-là!.. Vous vous en allez?

GERVAISE, qui s'est levée.

Sans doute, je m'en vais, j'ai mangé ma prune... (Voyant Coupeau qui boit le jus qu'elle a laissé.) Comment! vous finissez mon verre?

COUPEAU.

Maintenant, c'est fait, je sais ce que vous pensez.

GERVAISE.

Oh! ce que je pense, je veux bien vous le dire... Mon idéal, voyez-vous, ce serait de travailler tranquille, d'être sûre d'avoir toujours du pain, une chambre un

peu propre, un lit, une table et deux chaises... pas davantage !

COUPEAU.

Mais nous aurons tout ça.

GERVAISE.

Il y a encore un idéal... Ce serait de ne pas être battue.

COUPEAU.

Madame Gervaise, jamais je ne vous battrai, moi!

GERVAISE.

Voilà tout ce que je voudrais. Alors, la vie serait heureuse.

COUPEAU.

Eh bien! dites : oui, et la vie sera heureuse.

SCÈNE IX

LES MÊMES, GOUGET, MES-BOTTES, BIBI, BEC-SALÉ, OUVRIERS, FEMMES DU PEUPLE.

(*Pendant la scène suivante, des ouvrières, des ouvriers, des employés passent de nouveau. A mesure que Gouget parle, ils s'amassent autour de lui, ils finissent par former une foule.*)

GOUGET, sortant de l'Assommoir et poussant Mes-Bottes devant lui.

Allons, file à la forge... L'ouvrage presse !

MES-BOTTES, se révoltant.

Eh! dis donc, ne pousse pas... J'irai si je veux. (Geste de Gouget.) Doucement... On y va.

BEC-SALÉ, à Mes-Bottes.

Comment! tu nous lâches?

BIBI.

Tu n'as pas plus de cœur que ça?

GOUGET, à Bibi et à Bec-Salé.

Taisez-vous, vous autres!... Vous n'avez pas honte, tas de propres à rien!

BIBI.

Des gros mots! Qu'est-ce qu'il dit, celui-là?

GOUGET.

Je dis... Je dis que vous êtes des fainéants et des pas grand'choses, de passer vos journées chez le marchand de vin, lorsque l'ouvrage vous attend au chantier. (A Mes-Bottes.) Toi, je ne te quitte pas!

BEC-SALÉ, ironique.

Ah! monsieur prend les intérêts des patrons... Monsieur est avec les exploiteurs?

BIBI.

Des patrons, n'en faut plus! (Des ouvriers se sont approchés et forment le cercle autour de Gouget.)

VOIX DIVERSES.

Non, non, n'en faut plus... Très bien!

UNE FEMME DU PEUPLE, à un ouvrier.

Qu'y a-t-il?

L'OUVRIER.

C'est celui-là qui attaque les ouvriers.

BEC-SALÉ, se dandinant devant Gouget.

Il y en a qui s'engraissent de la sueur du peuple.

BIBI.

Et le peuple, c'est nous!

PLUSIEURS VOIX.

Oui, oui, c'est nous!

GOUGET, avec éclat.

Vous, le peuple?... Vous qui vous levez le matin encore étourdis de l'ivresse de la veille, qui vous traînez de comptoir en comptoir, laissant un peu de votre raison au fond de tous les verres, qui n'avez plus la force de tenir un outil dans vos mains tremblantes, qui le soir tombez au coin des bornes pour recommencer la même vie honteuse le lendemain... Vous le peuple? Allons donc!

BEC-SALÉ.

A-t-il fini d'insulter le monde?

UN OUVRIER.

Non, non, qu'il parle!

GOUGET.

Entendez-moi, c'est le vrai peuple que je défends... Est-ce qu'ils sont du peuple, les misérables qui laissent crever de faim dans une mansarde toute la nichée, la mères et les petits?... Est-ce qu'ils sont du peuple, les ivrognes qui roulent peu à peu au ruisseau, sales, déguenillés, fous de boisson et de misère? (Montrant l'Assommoir.) Tenez, votre malheur vient de là. Un jour vous entrez. Un petit verre, c'est sans conséquence. Puis, l'eau-de-vie vous prend aux entrailles; les petits verres se suivent et vous finissez par boire le vitriol dans les grands. Alors, vous êtes perdus. Il n'y a plus de bon Dieu, il n'y a plus de femme, plus d'enfants, plus de travail, plus rien! Vous devenez des brutes, pire que des chiens enragés! (Mouvements des ouvriers.) Allons donc, ne dites pas que vous êtes le peuple, voyez-vous, parce c'est un mensonge et un blasphème! Vous êtes la honte du peuple. C'est vous qui le salissez, c'est à cause de vous qu'on le méconnaît et qu'on le soupçonne... Fermez ces fabriques de poison! Cessez de boire, malheureux, et travaillez... Le peuple sera grand!

TOUS.

Bravo! bravo!

GERVAISE.

Ah! le brave garçon! Vous l'avez entendu, monsieur Coupeau... Ne buvez jamais!

COUPEAU.

Il n'y a pas de danger, je vous aime trop!

GERVAISE.

Eh bien! alors...

COUPEAU.

Eh bien?

GERVAISE.

Je dis : oui!

COUPEAU, l'embrassant.

Ah! Gervaise... ma femme!

GERVAISE.

Et que le bon Dieu nous pardonne, si nous faisons une folie!

GOUGET, à Mes-Bottes.

Allons! à l'atelier!... Laissez-nous passer, vous autres!

MES-BOTTES.

Laissez-nous passer, vous autres!

LA FOULE.

Bravo, le forgeron! Bravo, Gueule-d'or! (Acclamations de la foule.)

(*Rideau*).

QUATRIÈME TABLEAU. — Le Moulin d'Argent.

Un grand jardin de restaurant. Bosquets à gauche et au fond. A droite le restaurant vu de biais.

SCÈNE PREMIÈRE

LANTIER, ADOLPHE, GARÇONS DE RESTAURANT.

Au lever du rideau, Adolphe donne des ordres à des garçons qui placent des tables dans les bosquets. Lantier, assis devant une table, à droite, lit un journal en buvant un verre d'absinthe).

ADOLPHE, aux garçons.

Allons, allons, mes enfants! Dépêchez-vous un peu! Voici l'heure où les clients vont arriver. (A Lantier.) Faut-il mettre votre couvert dans un bosquet, monsieur?

LANTIER.

Oui, dans un bosquet.

ADOLPHE.

Désirez-vous dîner tout de suite?

LANTIER.

Tout de suite.

ADOLPHE, criant.

Un couvert, bosquet 8. (A Lantier.) Au fond, monsieur.

LANTIER.

Merci! (Il se lève et sort. On entend sonner.)

VOIX, dans le restaurant.

Garçon! Garçon!

ADOLPHE.

Voilà! Voilà! (Aux garçons.) Allons, mes enfants, un peu d'activité! (Les garçons sortent.)

SCÈNE II

ADOLPHE, GOUGET, MADAME GOUGET.

MADAME GOUGET, parlant à son fils.

Où me conduis-tu donc, mon enfant?

GOUGET.

Au *Moulin d'Argent*... Le meilleur restaurant de La Chapelle.

ADOLPHE, désignant un bosquet, à gauche.

Vous faites bien d'arriver de bonne heure... Le numéro 4 est libre.

MADAME GOUGET, à Adolphe.

Vous attendez beaucoup de monde?

ADOLPHE.

Oui... C'est aujourd'hui samedi. Nous avons deux noces. L'une est déjà installée dans un salon en haut, et l'autre ne peut tarder. C'est à en perdre la tête. (A un garçon.) Deux couverts au bosquet 4, et vivement! (Il sort.)

SCÈNE III

GOUGET, MADAME GOUGET.

MADAME GOUGET.

Nous aurions mieux fait de dîner à la maison.

GOUGET.

Pour que tu aies tout le mal, n'est-ce pas?... Je veux que tu te reposes aujourd'hui. La semaine a été rude; nous avons travaillé ferme tous les jours. Que diable! il faut bien prendre un peu de plaisir.

MADAME GOUGET.

Nous sommes si tranquilles, chez nous, dans notre petit ménage.

GOUGET.

Non, non... Je me suis dit : Il fait beau aujourd'hui, je vais conduire maman Gouget au restaurant, et après dîner nous irons au théâtre.

MADAME GOUGET.

Comme tu me gâtes!

GOUGET.

Jamais autant que tu ne m'as gâté, chère mère.

MADAME GOUGET.

Que tu es bon!... Ah! le ciel m'a bien récompensée en toi de tout ce que j'ai souffert dans le temps!

GOUGET, vivement.

Ne parlons jamais de ça. J'ai des bras solides, je gagne assez pour faire des économies qui me permettront peut-être de devenir patron à mon tour... Qu'est-ce que nous pouvons désirer de plus?

MADAME GOUGET.

Moi, je désire quelque chose : te trouver une femme digne de toi.

GOUGET, souriant.

Toujours ton idée.

MADAME GOUGET.

Je serais si contente!

GOUGET.

Ça arrivera un jour ou l'autre... Rien ne presse... Voyons, que veux-tu manger? Un pigeon aux petits pois, avec beaucoup de lard?

MADAME GOUGET, riant.

Oh ! si tu me prends par mon faible ! (Ils se dirigent vers le fond et disparaissent dans les bosquets.)

SCÈNE IV

MES-BOTTES, BIBI LA GRILLADE, suivis d'ADOLPHE.

MES-BOTTES, entrant avec Bibi, endimanchés tous deux.

Quelle gueuse de chaleur !

ADOLPHE.

Que demandent ces messieurs ?

MES-BOTTES.

Nous sommes des invités de la noce à M. Coupeau.

ADOLPHE.

Ah ! très bien ! (Il va pour sortir.)

MES-BOTTES.

A quelle heure qu'on mange ?

ADOLPHE.

A six heures, monsieur.

MES-BOTTES.

Encore une demi-heure. Jamais je n'attendrai jusque-là... Servez-moi un pain et un brie pour m'amuser.

BIBI.

Avec deux litres, chacun le nôtre.

ADOLPHE.

A l'instant, messieurs. (Il sort.)

MES-BOTTES.

Cristi ! qu'il fait soif !

BIBI.

La pépie, quoi !

MES-BOTTES.

C'est-à-dire que tout à l'heure, en venant, j'ai manqué m'arrêter devant une fontaine.

BIBI.

Heureusement que j'étais là ! Si l'on t'avait vu ! (Adolphe apporte deux litres, du fromage et une portion de pain.)

MES-BOTTES, regardant le pain.

Garçon!... Qu'est-ce que c'est que ça, garçon?

ADOLPHE.

C'est un pain.

MES-BOTTES.

Ça, un pain... Ah, ça! garçon, est-ce que tu me prends pour un Anglais? Va me chercher un pain, un pain tout entier, tu entends!

ADOLPHE.

Bien, monsieur! (Il sort.)

MES-BOTTES, s'asseyant.

Ça la lui coupe, à ce paroissien!

BIBI, même jeu.

A ta santé, ma vieille.

MES-BOTTES, trinquant.

A la tienne... Il n'est pas mauvais, ce petit bleu.

BIBI.

Tu ne la détestes pas, cette couleur-là, hein?

MES-BOTTES.

C'est-à-dire que je finis par croire qu'à ma naissance, maman m'a voué au bleu! (Le garçon apporte un pain énorme.)

BIBI.

Avec une baguette comme celle-là, il y a de quoi bourrer son fusil!

SCÈNE V

LES MÊMES, BEC-SALÉ.

BEC-SALÉ, sortant du restaurant.

Garçon! Vous nous oubliez là-haut?

ADOLPHE.

Tout à l'heure, monsieur, tout à l'heure.

MES-BOTTES.

Tiens! Bec-Salé!

BEC-SALÉ, avec étonnement.

Mes-Bottes! Bibi la Grillade!... En voilà une rencontre!

BIBI.

Qu'est-ce que tu fais donc ici?

BEC-SALÉ.

Je suis de la noce à Poisson.

MES-BOTTES.

Ah! elle est bien bonne! C'est donc pour ça que tu m'as emprunté mon pantalon... Nous sommes de la noce à Coupeau, nous autres.

BEC-SALÉ, riant.

Alors, c'est complet, les deux noces, le même jour, au même endroit! Chut! voilà ma mariée. Elle ne sait rien, c'est trop farce!

SCÈNE VI

LES MÊMES, VIRGINIE.

VIRGINIE, du fond, en mariée, avec un bouquet blanc.

Eh bien! on ne sert pas?

BIBI, stupéfait.

Ah! mince! (à Mes-Bottes.) Pige-moi la fleur d'oranger.

MES-BOTTES regardant Virginie.

Faut croire qu'elle n'est pas chère c't'année!

BEC-SALÉ.

Dites donc, madame Poisson, vous allez voir une amie, madame Gervaise.

VIRGINIE, tressaillant.

Ah!

BEC-SALÉ.

Elle épouse Coupeau. Ils font la noce ici.

VIRGINIE, toute saisie.

Ici!

MES-BOTTES à Bec-Salé.

C'est drôle comme ça lui fait plaisir.

BEC-SALÉ, bas.

Elles vont se prendre au chignon. (A Virginie, montrant ses

deux camarades.) Voilà deux invités à Coupeau que je vous présente.

VIRGINIE, saluant.

Messieurs...

BIBI.

Nous autres, nous avons rudement rigolé.

BEC-SALÉ.

Nous, nous sommes enfermés là-haut depuis midi... Nous jouons aux cartes.

VIRGINIE.

C'est la faute à la pluie.

MES-BOTTES.

Nous, nous sommes allés au Musée...

VIRGINIE.

Au Musée? Où est-ce?

MES-BOTTES.

Aux Tuileries, ou du moins dans la maison d'à côté!... Ça se touche.

VIRGINIE.

Vous plaisantez.

MES-BOTTES.

Pas du tout... Nous étions douze, et des gens très comme il faut : M. Madinier le propriétaire, M. Lorilleux qui fait des chaînes en or, madame Lorilleux, madame Boche, mademoiselle Rémanjou...

BIBI.

Tout le tremblement, quoi!

MES-BOTTES.

Et nous en avons vu, au Louvre, des curiosités, oh! des curiosités!... Il y a d'abord un parquet! on ferait sa raie dedans! Puis, des tableaux et encore des tableaux... Si l'on avait seulement l'argent des cadres!.. Faut voir ça!

BEC-SALÉ.

Cristi!... Si vous m'aviez prévenu!

VIRGINIE, dédaigneusement.

Laissez donc... des histoires !

BEC-SALÉ, aux deux autres, à demi-voix.

Elle rage, parce qu'elle n'a pas quatre chats à sa noce, et qu'on s'embête là-haut à avaler sa langue.

VIRGINIE, raillant.

Et ils sont restés à dîner aux Tuileries, vos camarades ?

MES-BOTTES.

Non, ils sont dans la Colonne. Une idée qu'ils ont eue comme ça, de monter voir Paris .. Nous les avons lâchés, parce que la Colonne, ça n'est pas dans nos opinions !

BIBI.

Dis donc, tout de même, si nous allions à leur rencontre.

MES-BOTTES.

Je veux bien.

BEC-SALÉ.

Je vais avec vous... Je reviens tout de suite, madame Poisson.

SCÈNE VII

VIRGINIE, puis LANTIER.

VIRGINIE, seule.

Je rencontrerai donc toujours cette femme. (Lantier qui est sorti d'un bosquet, s'est lentement approché d'elle et lui pose la main sur l'épaule.) Vous ! Qu'est-ce que vous venez faire ici?

LANTIER.

Je viens de dîner là.

VIRGINIE.

Mais vous ne savez donc pas...?

LANTIER, raillant.

Je sais qu'il y a deux noces au *Moulin d'Argent*, ce soir. Je suis curieux, moi... Il est bien permis de dîner au restaurant.

VIRGINIE.

C'est pour Gervaise que vous venez?

LANTIER.

Voilà une idée, par exemple! Puisque je n'ai plus voulu d'elle.

VIRGINIE.

Il y a des femmes dont on ne veut plus et que l'on aime ensuite, quand on les voit avec un autre.

LANTIER.

Vous la détestez donc bien?

VIRGINIE.

Oh! oui je la déteste!... Écoutez, Lantier, dites-moi que vous ne l'aimez pas.

LANTIER.

Parce que...?

VIRGINIE, avec rage.

Parce que je ne veux pas qu'on l'aime.

LANTIER, souriant.

Ça, c'est gentil!... Soyez tranquille! si Gervaise n'est pas raisonnable, nous travaillerons à son bonheur tous les deux.

VIRGINIE.

Vous ne l'aimez pas?

LANTIER raillant.

Curieuse... Au revoir, ma belle.

VIRGINIE.

Vous partez?

LANTIER.

Non, je me promène... Il est bien permis de se promener... Au revoir, et tous mes souhaits de prospérité, ma chère. (Il disparaît.)

VIRGINIE, seule.

Il l'aime toujours, je le vois bien... Oh! cette Gervaise!.. Si nous allions nous rencontrer! Que faire? (Elle rentre dans le restaurant.)

SCÈNE VIII

MES-BOTTES, BIBI, BEC-SALÉ, puis BAZOUGE et ADOLPHE.

BIBI, revenant avec ses camarades.

Ils n'arrivent toujours pas!

BEC-SALÉ.

C'est à n'y rien comprendre.

MES-BOTTES.

Est-ce qu'on les aurait enfermés dans la Colonne? (Brouhaha au dehors.)

BEC-SALÉ.

Les voilà sans doute. (Bazouge entre, légèrement gris, et se retourne vers les gens qui le huent.)

BAZOUGE.

Tas d'imbéciles!

MES-BOTTES.

Fichtre, non!.. Ce n'est pas la noce.

BAZOUGE, à Adolphe qui entre.

Garçon! Une gibelotte et un litre. (Il disparaît.)

MES-BOTTES, à Adolphe.

Dites donc, vous avez là un drôle de client.

ADOLPHE.

Ah! oui, le père Bazouge... Il n'est pas méchant. C'est même un bon vivant, malgré son état. (Il sort.)

BEC-SALÉ, avec philosophie.

Après ça, faut que tout le monde vive! (Brouhaha.)

BIBI.

Cette fois, voilà la noce!

SCÈNE IX

LES MÊMES, COUPEAU, GERVAISE, LORILLEUX, MADINIER, MADAME LORILLEUX, MADAME BOCHE, INVITÉS.

COUPEAU, entrant avec Gervaise.

Ce n'est pas malheureux! enfin, nous sommes arrivés!

LORILLEUX.

On peut dire qu'en voilà une journée fatigante, n'est-ce-pas? madame Lorilleux.

MADAME LORILLEUX.

Dites éreintante, monsieur Lorilleux... J'ai abîmé ma robe de soie.

MADAME BOCHE.

Jour de Dieu! en aurai-je à conter à Boche, ce soir, sur l'oreiller!

MADAME LORILLEUX.

Cette madame Boche, toujours inconvenante!

GERVAISE, à Coupeau, qui l'embrasse.

Finissez... On nous regarde.

MADAME BOCHE.

Vous vous croyez encore dans la Colonne, où il faisait si noir... Même qu'on m'y a pincé la taille.

MES-BOTTES, très gracieux.

C'est probablement quelqu'un qui se trompait.

MADAME BOCHE.

Gros malhonnête!

COUPEAU.

Voyons! il faut se rafraîchir. (Appelant.) Garçon!

ADOLPHE, paraissant.

Voilà!

COUPEAU.

Apportez-nous de la bière.

MADAME BOCHE.

Et du cassis pour les dames. (Adolphe sort.)

MADAME LORILLEUX, continuant une conversation avec Madinier.

Sans doute, monsieur Madinier, la famille aurait peut-être désiré... On fait toujours des projets... Mais les choses tournent si drôlement... Moi, d'abord, je ne veux pas me disputer.

LORILLEUX.

Aussi ton frère nous aurait amené la dernière des dernières, que je lui aurais encore dit : Épouse-la et fiche-nous la paix!

MADINIER.

Et vous avez cent fois raison... Dans les familles, il faut que chacun y mette du sien. (Adolphe a apporté la bière et le cassis.)

COUPEAU.

Allons, rafraîchissons-nous! (A Gervaise.) Vous prendrez bien un verre de cassis avec de l'eau?

GERVAISE.

Oui... Avec beaucoup d'eau.

MADAME BOCHE, après avoir bu.

Ah! ça fait du bien par où ça passe.

MES-BOTTES.

J'avais besoin de ça.

MADAME LORILLEUX, à Gervaise.

Eh bien! comment vous trouvez-vous?

GERVAISE.

Parfaitement, je vous remercie.

MADAME LORILLEUX.

Parce qu'on a l'air fort comme ça... Dis donc, monsieur Lorilleux?

LORILLEUX.

Quoi donc, madame Lorilleux?

MADAME LORILLEUX.

Tu ne trouves pas que notre belle-sœur ressemble à Thérèse, tu sais, cette femme qui demeurait en face de

chez nous et qui est morte subitement d'une maladie de cœur?

LORILLEUX.

En effet... Il y a un faux air.

GERVAISE, à part.

Ils sont aimables, mes nouveaux parents?

SCÈNE X

LES MÊMES, ADOLPHE.

ADOLPHE, entrant, à Coupeau.

Pardon, monsieur... Faudra-t-il mettre la consommation sur la carte?

COUPEAU.

Non... Ça fait?

ADOLPHE.

Avec les deux litres et le pain de monsieur, six francs huit sous.

COUPEAU, payant.

Voilà!... Le dîner est commandé. Un pique-nique à cinq francs par tête.

ADOLPHE.

Oui, monsieur... Potage au vermicelle. Fricandeau à l'oseille. Gibelotte de lapin. Gigot. Salade. Dessert.

MES-BOTTES.

Parfait! Très chouette!

MADINIER.

Très bien, en effet... Sauf le potage. Je l'espérais à la tortue!

BEC-SALÉ, ébahi.

Qu'est-ce que c'est que ça, un potage à la tortue?

ADOLPHE.

Ça se fait avec du veau.

COUPEAU, à Adolphe.

Alors, nous voulons de la soupe comme ça... C'est

entendu. (A Madinier.) Vous êtes satisfait, monsieur Madinier?

MADINIER.

Je suis loin de désapprouver le menu, mais je signalerai cependant encore une lacune.

ADOLPHE.

Une lacune...

BEC-SALÉ.

Qu'est-ce que c'est que ça?

BIBI.

Ça se fait avec du veau.

MADINIER.

Je n'y vois pas figurer un entremets sucré pour les dames.

GERVAISE.

C'est vrai... Que pourrait-on prendre?..

MES-BOTTES.

Une salade d'œufs durs.

MADAME BOCHE.

Ce n'est pas un entremets sucré.

MADINIER.

Je propose des œufs à la neige.

BEC-SALÉ.

Des œufs à la neige, c'est un plat chic, ça!

COUPEAU, à Adolphe.

Alors, des œufs à la neige, c'est convenu. On ne se marie pas tous les jours.

MADAME LORILLEUX, bas à son mari.

Il y en a!

LORILLEUX, regardant Gervaise.

Oui, il y en a qui se marient tous les jours.

BEC-SALÉ, à Mes-Bottes.

Oh! des œufs à la neige. J'ai toujours eu envie de manger de ce plat-là. Bien sûr, il n'y en aura pas au dîner des Poisson.

MES-BOTTES.

Lâche la noce à Poisson!

BEC-SALÉ.

Je ne peux pas. Et les convenances?

MES-BOTTES.

Lâche les convenances!

SCÈNE XI

LES MÊMES, VIRGINIE, puis POISSON.

VIRGINIE, sortant du restaurant.

Eh bien! garçon, on ne songe donc pas à nous?

GERVAISE, à part.

Virginie!

COUPEAU.

Qu'avez-vous donc, Gervaise?

GERVAISE.

Moi? rien!

MES-BOTTES, bas.

Attention! v'là le grabuge!

LORILLEUX.

Ça va être drôle. (Virginie est descendue lentement vers Gervaise qui la regarde venir, effarée.)

VIRGINIE, tranquillement.

Bonjour, madame Coupeau.

GERVAISE, tremblante.

Madame...

VIRGINIE.

Hein? comme on se rencontre! Nous ne nous attendions guère à nous retrouver ici, le jour de notre mariage.

GERVAISE, très émue.

Ah! vous aussi... vous...

POISSON, entrant, à Virginie.

Qu'est-ce donc?

VIRGINIE, à Poisson.

Une ancienne amie, avec qui nous étions un peu en

froid. Mais nous ne nous en voulons plus n'est-ce pas? (Elle tend la main à Gervaise.)

GERVAISE, hésitant.

Comment! vous désirez...

VIRGINIE.

Je ne suis pas rancunière. Et, si ça vous va, oublions le passé.

GERVAISE, serrant la main de Virginie.

Avec plaisir.

VIRGINIE.

Et devenons amies... bonnes amies!

GERVAISE.

Je ne demande pas mieux.

MES-BOTTES, à part.

Il y a là-dessous quelque coup de mistoufle.

VIRGINIE, à Gervaise.

Je vous présente mon mari, M. Poisson.

GERVAISE.

Et moi, le mien, M. Coupeau.

POISSON, à Coupeau.

Enchanté de faire votre connaissance.

COUPEAU, à Poisson.

Enchanté également! (Ils se serrent la main. Mes-Bottes, Bibi et Bec-Salé viennent le saluer. Poisson s'incline, très raide.)

BIBI, à Mes-Bottes.

Il n'est pas bavard, celui-là!

MES-BOTTES.

C'est un poisson en bois.

BEC-SALÉ.

Oh! une idée, je propose de réunir les deux noces ensemble.

TOUS.

Oui... oui... Accepté!

BEC-SALÉ, à Mes-Bottes.

Comme ça, je mangerai des œufs à la neige!

COUPEAU, à Adolphe qui paraît.

Pouvez-vous servir les deux dîners ensemble?

ADOLPHE.

Rien de plus facile. Je demande un quart d'heure pour mettre le couvert là-haut.

COUPEAU.

Très bien!... Dépêchez-vous... Qu'est-ce que nous allons faire en attendant?... (On entend un orchestre de bal.) Tiens, on danse?

ADOLPHE.

Oui, monsieur, au fond du jardin.

COUPEAU.

A merveille! Nous allons pincer un quadrille pour vous donner le temps de mettre le couvert.

TOUS.

Oui, oui, un quadrille! (Ils sortent à la file en dansant déjà.)

COUPEAU, à Gervaise.

Vous ne venez pas?

GERVAISE, assise.

Je vous rejoins, mon ami, je suis un peu fatiguée et la tête me tourne... Oh! ne vous inquiétez pas.

COUPEAU.

C'est bon! je vous attends. (Il sort.)

SCÈNE XII

GERVAISE, LANTIER.

GERVAISE.

Je suis toute triste. Cette Virginie m'a rappelé le passé. Mais je veux être heureuse, je veux chasser ces mauvais pressentiments. (A ce moment, Lantier qui est sorti d'un bosquet, paraît devant elle.)

LANTIER.

Bonjour, madame Coupeau.

GERVAISE, reculant très effrayée.

Lantier!

LANTIER.

Eh bien! oui, moi... Ça te surprend?

GERVAISE.

Que voulez-vous?... Ce n'est pas ici votre place.

LANTIER.

Ah! tu n'es pas aimable. Moi qui venais t'apporter mes félicitations au sujet de ton mariage!

GERVAISE.

J'espérais bien ne jamais vous revoir, après la façon honteuse dont vous vous êtes conduit avec moi.

LANTIER.

Mon Dieu! je l'avoue, j'ai eu des torts... Mais pourquoi as-tu conclu ce mariage si brusquement?

GERVAISE.

Je n'ai pas à vous répondre. Nous n'existons plus l'un pour l'autre.

LANTIER.

Ne dis donc pas ça... Je peux bien encore être... ton ami.

GERVAISE.

Jamais!

LANTIER, avec câlinerie.

Nous nous reverrons. Tout ne saurait être fini entre nous. Entends-tu! Gervaise, je veux te revoir.

GERVAISE.

Laissez-moi, ou j'appelle.

LANTIER.

Appeler... qui ça? Ton mari? Eh bien! à ton aise, ma chère, appelle, fais venir toute la noce.

GERVAISE, avec effroi.

Taisez-vous, par pitié!

LANTIER.

Allons... Ne fais pas la méchante, ma chère. (Il veut la prendre dans ses bras.)

GERVAISE.

Allez-vous-en, allez-vous-en, vous dis-je! (Lantier veut l'attirer à lui, Gervaise se débat.)

SCÈNE XIII

LES MÊMES, GOUGET.

GOUGET, entrant et voyant Lantier poursuivre Gervaise.

Veux-tu laisser cette femme tranquille !

LANTIER.

D'où sort-il, celui-là?... Mêlez-vous de ce qui vous regarde.

GOUGET.

Ceci me regarde. Jamais je ne laisserai un lâche insulter une femme devant moi.

LANTIER.

Un lâche !

GOUGET.

Oui, un lâche... Allons! décampe, sinon ...! (Il le menace.)

LANTIER, caponnant.

Si tu crois me faire peur !

GOUGET.

Ah ! ne m'échauffe pas... File ou je cogne !

LANTIER.

C'est bon. Je ne fais pas le coup de poing comme un portefaix. (Sur un geste de Gouget, il se dirige vers le fond. Puis, d'un ton menaçant.) Nous nous reverrons. (Il sort.)

SCÈNE XIV

GOUGET, GERVAISE.

GOUGET.

N'ayez plus peur. Prenez mon bras, je vous en prie. (Il lui offre le bras, ils se promènent un instant ensemble.)

GERVAISE.

Ah ! que je vous remercie, monsieur Gouget.

GOUGET, surpris.

Comment ! vous savez mon nom ?

GERVAISE.

Oui... Je vous ai déjà vu, un matin que vous étiez allé chercher vos hommes à l'Assommoir.

GOUGET, riant.

Ça m'arrive si souvent!

GERVAISE.

Vous êtes bon d'avoir pris ma défense, à moi que vous ne connaissez pas!... Si vous saviez!

GOUGET.

Je ne veux rien savoir.

GERVAISE.

Il faudra vous méfier... C'est un méchant homme.

GOUGET, haussant les épaules.

Lui!... Allons donc!... C'est un capon! Un homme qui insulte une femme!

GERVAISE.

Promettez-moi de vous tenir sur vos gardes.

GOUGET, souriant.

Ah çà! mais vous êtes donc un bon petit cœur, vous!

GERVAISE.

J'aime les gens qui m'aiment et qui sont braves.

GOUGET.

Je parie que vous êtes une petite femme très bonne et très gentille... Comment vous appelez-vous?

GERVAISE.

Gervaise Coupeau.

GOUGET.

Attendez donc... Je me rappelle à présent... Je vous ai vue avec lui. Vous êtes sa parente?

GERVAISE.

Je suis sa femme depuis ce matin.

GOUGET, lui lâchant le bras.

Sa femme... Ah!

GERVAISE.

Qu'avez-vous?

GOUGET.

Rien... (A part.) Sa femme !

(On entend les danseurs qui reviennent couple par couple.)

GERVAISE.

Voulez-vous me faire le plaisir d'assister à notre noce.

GOUGET.

Merci... Je suis là avec ma mère... Tout de même, je suis bien content de vous avoir revue... Et si un jour je puis vous être utile à quelque chose...

GERVAISE.

De mon côté, jamais, je n'oublierai... Jamais !

GOUGET.

Au revoir !

GERVAISE.

Au revoir ! Merci... merci bien !

GOUGET, à part en sortant.

Sa femme !... C'est dommage ! (Il disparaît.)

SCÈNE XV

GERVAISE, COUPEAU, POISSON, VIRGINIE, LORILLEUX, MADAME LORILLEUX, MES-BOTTES, BIBI, BEC-SALÉ, INVITÉS.

(Les couples entrent en dansant, le quadrille se développe sur la scène.)

COUPEAU, entrant avec Virginie.

En voilà des enragés ! (A Gervaise.) Vous n'êtes pas venue ?

GERVAISE.

Je vous l'ai dit, j'étais lasse.

ADOLPHE, paraissant à la porte du restaurant.

Mesdames et messieurs, dans cinq minutes, on vous sert. (La musique reprend.)

MADAME BOCHE.

Allons, finissons notre quadrille.

MES-BOTTES.

Quel crampon que cette madame Boche! (Il la repasse à Bibi.) A toi, Bibi!

BIBI.

Merci bien!... Au revoir! (Il la passe à Bec-Salé.)

BEC-SALÉ, la recevant.

Avec plaisir! Je n'en espérais pas autant.

COUPEAU, à Gervaise.

Ah! ma petite femme, tu vas danser avec moi.

MES-BOTTES, à Coupeau.

Non, pas avec toi... T'as le temps, toi!

VIRGINIE.

Avec moi, monsieur Coupeau.

BEC-SALÉ.

En avant deux! (Quadrille sur le devant de la scène. Pas de deux de Mes Bottes qui danse avec madame Boche. A ce moment, Bazouge paraît, tout à fait gris. Il se met à festonner, au fond, au milieu du quadrille. Les femmes, en l'apercevant, poussent un cri de terreur. Le quadrille s'arrête.)

SCÈNE XVI

LES MÊMES, BAZOUGE.

GERVAISE, poussant un cri.

Ah!

BAZOUGE.

Je vous fais peur. Bêtes, va!... J'en vaux un autre!... (A Gervaise.) Voulez-vous danser avec Bibi, dit le consolateur des dames?

GERVAISE, avec effroi.

Ne me touchez pas. (Sur un mouvement de Bazouge, elle crie.) Coupeau! (Elle se réfugie dans ses bras toute tremblante.) Coupeau!

COUPEAU, à Bazouge.

Veux-tu bien t'en aller, toi!...(A Adolphe.) On ne devrait pas laisser entrer ces gens-là!

BAZOUGE, à Gervaise, en haussant les épaules.

Ça ne vous empêchera pas d'y passer, ma petite... Vous serez peut-être bien contente d'y passer un jour!... Oui, j'en connais des femmes qui diraient merci, si on les emportait !

GERVAISE, terrifiée.

Ah ! (On s'empresse autour d'elle. Adolphe et les garçons entraînent Bazouge.)

(*Rideau.*)

16 minutes du n° 5 [illegible]

ACTE TROISIÈME

CINQUIÈME TABLEAU. — La Maison en réparation.

Un chantier, encombré de grosses pierres de taille. A gauche, une maison à laquelle on ajoute un étage. Grand échafaudage. Une rue passe au fond.

SCÈNE PREMIÈRE

BIBI, BEC-SALÉ, TROIS MAÇONS, travaillant sur l'échafaudage. COUPEAU, en bas, occupé à tailler du zinc sur un établi.

BIBI, à Bec-Salé.

Dis donc, mon vieux, quelle heure est-il?

BEC-SALÉ.

Je ne sais pas. Depuis le mois dernier, ma toquante retarde de douze francs.

BIBI.

Douze francs! Elle est donc en vrai?

BEC-SALÉ.

Je crois bien. C'est ce farceur de Lantier qui me l'a fait avoir à vingt sous par semaine.

BIBI.

A propos de Lantier, qu'est-ce qu'il devient donc, ce paroissien-là?

BEC-SALÉ.

J'ai entendu dire qu'il était parti en Angleterre pour monter une fabrique de castors.

BIBI, à un ouvrier qui est au-dessous de lui.

Ohé! l'Écureuil, envoie-moi un seau d'eau. (L'ouvrier accroche le seau d'eau à une corde. Bibi le hisse. Le seau, arrivé au 1er étage, casse un carreau.)

COUPEAU, chantant

Encore un carreau d'cassé,
V'là l'vitrier qui passe...

BIBI

Ah! sapristi! j'ai fait un beau coup, juste dans la fenêtre de madame Poisson.

SCÈNE II

LES MÊMES, VIRGINIE.

VIRGINIE, ouvrant la fenêtre.

Eh bien, c'est du gentil! qui est-ce qui m'a cassé un carreau?

BEC-SALÉ, riant.

Faites pas attention, madame Poisson, c'est pour faire aller le commerce.

VIRGINIE.

La poussière va entrer de plus belle chez moi... Quelle idée a eu le propriétaire de faire ajouter un étage à sa maison!

BEC-SALÉ.

Dame, au prix où sont les loyers!

BIBI.

Ne vous tourmentez pas, nous aurons bientôt fini. (Criant, à Coupeau.) N'est-ce pas, Coupeau?

COUPEAU, levant la tête.

Hein! qu'y a-t-il? (Il aperçoit Virginie.) Bonjour, madame Poisson! Votre mari va bien?

VIRGINIE.

Pas mal. Toujours en course pour tâcher d'obtenir sa place de sergent de ville.

BIBI.

Il paraît que c'est difficile d'entrer à la préfecture.

BEC-SALÉ.

Il y en a qui prétendent que c'est encore plus difficile d'en sortir !

VIRGINIE, refermant sa fenêtre.

Ah ! la maudite poussière ! (Elle disparaît.)

SCENE III

LES MÊMES, MES-BOTTES.

MES-BOTTES, entrant, à Coupeau.

Bonjour, mon vieux !

COUPEAU.

Qu'est-ce que tu viens faire par ici ?

MES-BOTTES.

J'apporte des chaînages pour cette bâtisse... Et toujours content ?

COUPEAU.

Mais oui, merci.

MES-BOTTES.

La petite famille va bien ?

COUPEAU.

Très bien ! Gervaise, ma petite Nana, tout le monde se porte comme un charme.

MES-BOTTES.

Ah ! tu es heureux, toi !

COUPEAU.

Le fait est que j'aurais tort de me plaindre. Depuis sept ans que je suis marié, tout m'a réussi.

MES-BOTTES.

T'as de la chance ! Et tout ça, parce que tu n'as pas comme moi, sous le nez, un trou qui a toujours soif.

BIBI, apercevant Mes-Bottes.

Ohé! Mes-Bottes!

MES-BOTTES, regardant en l'air.

Bibi et Bec-Salé! qu'est-ce que vous faites donc là-haut?

BEC-SALÉ, fièrement.

Nous travaillons!

MES-BOTTES.

Vous travaillez!... En v'là des fainéants! (On entend sonner onze heures.)

BEC-SALÉ.

Onze heures! L'heure de la soupe.

BIBI.

Descendons vite! (Ils descendent ainsi que les autres ouvriers qui s'en vont.)

MES-BOTTES, riant.

Hein! ça ne traîne pas.

BEC-SALÉ.

Viens-tu déjeuner avec nous?

MES-BOTTES.

Il faut que je monte mes chaînages là-haut. (Il monte sur l'échafandage.)

BIBI.

Dépêche-toi, on t'attend.

BEC-SALÉ, à Coupeau.

Et toi, tu ne viens pas?

COUPEAU.

Merci, la bourgeoise doit m'apporter la becquée.

BEC-SALÉ.

Plus que ça de genre!

COUPEAU.

Et, en attendant, je vais chercher Zidore, mon polisson d'apprenti, qui est parti depuis vingt minutes pour m'avoir du zinc. Je parie qu'il joue au bouchon sur la place. (Il sort.)

SCÈNE IV

BEC-SALÉ, BIBI, MES-BOTTES, puis VIRGINIE.

BEC-SALÉ, à Mes-Bottes qui est monté sur l'échafaudage.

Eh bien, ça y est-il?

MES-BOTTES.

Un instant donc!... Ah çà! mais, les amis, ce n'est pas solide du tout, votre échafaudage! Il y a une planche qui fait bascule.

BIBI.

Oui, nous arrangerons cela après le déjeuner... Allons, descends!

MES-BOTTES, redescendant.

On ferait une fameuse culbute, tout de même... Les camarades sont-ils prévenus?

BIBI.

Certainement... Ah! mais non! Et Coupeau? On n'a rien dit à Coupeau.

MES-BOTTES.

Bigre! il faut le prévenir... Où est-il donc?

BIBI.

Il est parti à la recherche de son apprenti.

MES-BOTTES.

Comment faire? (Voyant Virginie sortir de la maison.) Ah! madame Poisson... Est-ce que vous vous absentez pour longtemps?

VIRGINIE.

Je ne sors pas. Je descends travailler là, à l'ombre, dans le chantier.

MES-BOTTES.

Alors, quand Coupeau reviendra, dites-lui de ne pas monter sur l'échafaudage.

VIRGINIE.

Tiens, pourquoi?

BIBI.

Parce qu'il n'est pas solide.

VIRGINIE.

Ah! mon Dieu!

MES-BOTTES.

Coupeau risquerait de se casser la margoulette.

VIRGINIE.

Soyez tranquille, je suis là.

BIBI.

Viens-tu?

MES-BOTTES.

Me voilà. (A Virginie.) Je compte sur vous.

VIRGINIE.

Oui, oui, n'ayez pas peur. Le temps d'aller emprunter une chaise à la concierge, et je m'installe. (Les ouvriers et Virginie sortent. A ce moment, Coupeau rentre du côté opposé, avec Zidore.)

SCÈNE V

COUPEAU, ZIDORE.

COUPEAU, tenant Zidore par l'oreille.

Ah! petit drôle!

ZIDORE.

Oh! la la! ne tirez pas si fort, patron. Elles sont déjà trop longues.

COUPEAU.

Ça t'apprendra à jouer au bouchon, quand l'ouvrage presse... Et, maintenant, va mettre les fers au feu, sur le toit.

ZIDORE.

Oui, patron. (A part.) Vieux singe! (Il va pour monter à l'échelle.)

COUPEAU.

Eh bien! où vas-tu?

ZIDORE.

Sur le toit.

COUPEAU.

Veux-tu passer par l'escalier!

ZIDORE.

Mais, patron, vous montez bien par là, vous!

COUPEAU, le faisant descendre de l'échelle.

Ces machines, ce n'est pas fait pour des gosses comme toi. Allons, décampe!

ZIDORE.

Oui, patron. (Il disparaît dans la maison.)

COUPEAU, seul, se remettant au travail.

Je vais finir de couper mon zinc... C'est égal, il commence à faire faim.

SCÈNE VI

COUPEAU, GERVAISE, NANA, ZIDORE, sur le toit, puis VIRGINIE.

(*Gervaise et Nana portent chacune une gamelle.*)

NANA.

Papa! papa! Voilà ton déjeuner!

COUPEAU.

Ah! enfin! (Embrassant Nana.) Bonjour, fillette!

NANA.

Bonjour, petit papa.

GERVAISE.

Nous sommes un peu en retard.

COUPEAU.

Je n'en mangerai que mieux, car j'ai un appétit!

GERVAISE, cherchant des yeux.

Où veux-tu déjeuner?

COUPEAU.

Là! (Il montre une pierre.)

NANA.

Je vais t'aider, maman. (Nana et Gervaise posent les gamelles sur une grosse pierre, qu'elles recouvrent d'une serviette.)

ZIDORE, paraissant sur le toit.

Eh bien! patron, vous ne montez pas?

COUPEAU.

Fais chauffer les fers, pendant que je déjeunerai. (A Gervaise.) Qu'est-ce que tu m'apportes là?

GERVAISE.

Une bonne soupe grasse et un haricot de mouton.

NANA.

Avec de la salade... C'est moi qui l'ai retournée.

COUPEAU, riant.

Ah! bah!

NANA.

Oh! je suis très forte, moi, pour retourner la salade. N'est-ce pas, maman?

GERVAISE.

Une vraie petite femme!

COUPEAU, à Gervaise, qui lui sert la soupe.

Quel parfum! Ça embaume! (A Nana.) As-tu déjeuné, toi?

NANA.

Oui, papa, j'ai déjeuné avec maman.

GERVAISE.

Mademoiselle n'a pas voulu manger de soupe.

COUPEAU.

Pas de soupe!... Mais c'est très laid. Les petites filles qui ne mangent pas de soupe ne grandissent jamais.

NANA.

Oh! tu crois?

COUPEAU.

Certainement. (Il la prend et l'assoit sur ses genoux.)

NANA.

A dada! à dada!... Papa, fais le cheval.

GERVAISE.

Laisse ton père manger tranquille.

NANA.

Je veux qu'il fasse le cheval!

COUPEAU, riant et faisant sauter Nana.

Quand mademoiselle va-t-à cheval, il va au pas, au pas, puis au trot, au trot, puis au galop, au galop...

NANA.

Encore!

GERVAISE, à Coupeau.

Mets-la par terre, elle te gène. (Coupeau la pose par terre.)

NANA.

Alors, donne-moi de ta soupe.

COUPEAU.

Comment! tu veux de la soupe, maintenant.

NANA.

Puisque tu dis que ça fait grandir.

COUPEAU, lui donnant une cuillerée de soupe.

Est-ce bon?

NANA.

Oh! oui, papa.

GERVAISE, à Nana.

Alors, pourquoi n'en manges-tu pas à la maison?

NANA.

Parce que c'est meilleur dans la gamelle à papa.

COUPEAU, à Gervaise.

Passe-moi le ragoût.

NANA, descendant des genoux de son père.

Je vais aller jouer, dis, veux-tu, papa?

COUPEAU.

Va. Mais surtout ne touche pas à mes outils. (Nana s'assied par terre et joue avec des morceaux de zinc. — A Gervaise.) Pourquoi es-tu venue si tard?

GERVAISE, souriant avec embarras.

Je me suis un peu amusée... Je n'ose pas te dire...

COUPEAU.

Quoi donc? (Virginie paraît. Elle écoute.)

GERVAISE.

Eh bien! la boutique du petit mercier, tu sais, rue de la Goutte d'Or...

COUPEAU.

Je sais, dans la maison des Lorilleux.

GERVAISE.

Elle est à louer.

COUPEAU.

Ah!

GERVAISE.

Ça me conviendrait joliment pour m'établir blanchisseuse.

COUPEAU, souriant.

Ambitieuse, va!

GERVAISE.

Seulement, c'est bien cher, le propriétaire parle de 500 francs par an.

COUPEAU.

Tu as donc demandé le prix?

GERVAISE.

Oh! tu sais, par curiosité, ça n'engage à rien... Mais non, décidément, c'est trop cher.

COUPEAU, souriant.

Le fait est que 500 francs... Tu en as bien envie?

GERVAISE.

Oh! envie... D'ailleurs, peut-être qu'on obtiendrait une diminution.

COUPEAU.

Allons, avoue que tu en as envie.

GERVAISE, sans répondre.

Madame Gouget, que j'ai consultée, approuve beaucoup mon idée de m'établir.

COUPEAU.

Ah! madame Gouget approuve...

GERVAISE.

Oui... Nous avons l'argent, nos économies qui sont à la Caisse d'épargne.

COUPEAU.

Eh bien! alors, il n'y a pas à hésiter.

GERVAISE

Vrai! tu consens! Comme tu es bon!... Je puis bien te

le dire, maintenant, si tu n'avais pas voulu, j'en serais tombée malade. Ah! que je t'aime!... (Elle saute à son cou. Nana vient les retrouver. Ils la prennent et l'embrassent aussi.) Tiens! regarde la jalouse!

VIRGINIE, se montrant.

Eh bien! ne vous gênez pas!

GERVAISE.

Oh! si vous saviez, madame Poisson... Coupeau consent à ce que je loue la boutique de la rue de la Goutte d'Or... Je vais m'établir blanchisseuse.

VIRGINIE.

Mes compliments.

COUPEAU.

J'espère que vous donnerez votre pratique à ma femme?

VIRGINIE.

Comment donc! avec plaisir.

ZIDORE, sur le toit.

Patron, les fers sont chauds.

COUPEAU.

A l'ouvrage!

GERVAISE, à Coupeau, en ôtant le couvert aidée par Nana.

Après ta journée, viens me prendre chez madame Fauconnier, et nous passerons rue de la Goutte d'Or.

COUPEAU.

C'est entendu, au revoir.

GERVAISE.

Tu m'as rendue bien contente! Vois-tu, pour nous, c'est la fortune peut-être.

VIRGINIE, à part.

Oui, oui, elle va être heureuse!

NANA.

Embrasse-moi encore, papa.

COUPEAU, gaiement, après l'avoir embrassée.

Allons, allons, faut que je monte! (Il se dirige vers l'échelle.)

VIRGINIE, en le voyant monter.

Monsieur Coupeau !

COUPEAU, s'arrêtant.

Quoi? madame Poisson.

VIRGINIE, après une hésitation.

Rien ! (Elle rentre vivement dans la maison.)

SCÈNE VII

LES MÊMES, moins VIRGINIE.

GERVAISE, à Coupeau qui monte à l'échelle.

Surtout, pas d'imprudence. Si tu savais combien je tremble, quand je te sais entre ciel et terre, à des endroits où les moineaux eux-mêmes ne se risqueraient pas.

COUPEAU.

Ici, il n'y a pas de danger. Je vais travailler sur l'échafaudage; c'est comme si j'étais sur un vrai parquet. (Il monte. Gervaise lui tourne le dos, occupée à prendre les gamelles.)

GERVAISE, à Nana.

Nana, rentrons vite à la maison.

NANA.

Oui, maman. (Se retournant.) Adieu, papa ! (Elle lui envoie des baisers.)

COUPEAU, du haut de l'échafaudage.

Adieu, fifille !

NANA.

Non, non, je ne te vois pas tout entier... Adieu, papa ! (Elle lui envoie encore des baisers.)

COUPEAU, s'avançant au bout de la planche.

Adieu !

NANA.

Plus près encore... Comme ça : un baiser, deux baisers...

COUPEAU, riant, l'imitant.

Un baiser, deux baisers...

NANA.

Trois baisers.

COUPEAU, répétant.

Trois baisers. (La planche bascule. Il tombe dans le vide.)

GERVAISE, avec un cri terrible.

Ah!

NANA.

Papa!

SCÈNE VIII

LES MÊMES, MES-BOTTES, BEC-SALÉ, BIBI, OUVRIERS.

GERVAISE.

Au secours! au secours! Ah! mon Dieu! quel malheur!... Coupeau, mon pauvre Coupeau!

MES-BOTTES.

Il est tombé!

BIBI.

Est-ce qu'il est mort?

BEC-SALÉ.

Peut-être bien.

BIBI.

Il faut l'emporter.

BEC-SALÉ.

Ah! cette échelle!

MES-BOTTES, à part.

Virginie ne l'a donc pas prévenu.

BEC-SALÉ.

Portons-le à Lariboisière.

GERVAISE.

A l'hôpital... non, je ne veux pas!... Chez nous, chez nous! (On emporte Coupeau sur l'échelle.)

(Rideau.)

SIXIÈME TABLEAU. — La Fête de Gervaise.

Une boutique de blanchisseuse. Porte au fond, laissant voir la rue de la Goutte d'Or. A gauche, porte donnant sur la cuisine. Un fourneau de blanchisseuse, à droite. Une grande table occupe presque toute la scène.

SCÈNE PREMIÈRE

CLÉMENCE, MADAME PUTOIS, puis AUGUSTINE.

(Clémence et madame Putois sont occupées à mettre le couvert sur l'établi.

MADAME PUTOIS.

Là... tout sera bientôt prêt pour le grand balthazar que madame Coupeau donne à l'occasion de sa fête.

CLÉMENCE.

Les petits plats dans les grands, comme on dit.

MADAME PUTOIS, désignant une planche à droite.

Posez donc sur cette planche les pots de fleurs que nous avons offerts à la patronne. Ils embarrassent.

CLÉMENCE.

C'est gentil à elle, tout de même, de nous avoir invitées à dîner.

MADAME PUTOIS.

Dame! c'est tout juste, puisqu'on va manger sur l'établi.

CLÉMENCE, riant.

Je crois qu'on y donnera encore plus de coups de fourchette qu'on n'y a donné de coups de fer.

AUGUSTINE, entrant avec un panier vide.

Je viens de porter le linge aux pratiques... Cristi! quel couvert!

CLÉMENCE.

Tu y a mis le temps, gamine.

AUGUSTINE.

J'vas vous dire ce qui m'a retardée. C'est que je me suis arrêtée chez le marchand de vin du coin à regarder M. Coupeau.

CLÉMENCE.

Le patron...

AUGUSTINE.

Oui, il buvait avec des amis. Ah! ils étaient rien drôles!

MADAME PUTOIS.

Pourvu qu'il rentre dans des états convenables... Hier, il était d'un gai!

CLÉMENCE.

Il paraît qu'il ne buvait pas, dans le temps.

AUGUSTINE.

C'est depuis son accident que ça l'a pris. Pendant sa convalescence, il a commencé à fréquenter les marchands de vin...

MADAME PUTOIS.

Et un verre en pousse un autre... Ah! les hommes!

AUGUSTINE.

Quels pas grand'choses!

SCÈNE II

LES MÊMES, GERVAISE, puis MADAME BOCHE.

GERVAISE, sortant de la cuisine, le tablier retroussé.

Mes enfants, et ce couvert, ça avance-t-il?

CLÉMENCE.

Regardez, madame, on n'aura jamais vu ça, rue de la Goutte-d'Or.

MADAME BOCHE, entrant par le fond.

Me voilà! Je viens voir où vous en êtes. Eh bien, cette fameuse oie?

MADAME PUTOIS.

Elle est à la broche.

MADAME BOCHE.

Ah! ma chère, on ne parle que de cette bête-là dans le quartier!

GERVAISE, aux ouvrières.

Allez donc la surveiller.

MADAME PUTOIS ET CLÉMENCE.

Oui, madame.

MADAME BOCHE.

Et faites bien attention. Pas trop près du feu, de peur qu'e'le ne brûle! Arrosez-la bien!

AUGUSTINE.

Moi, j'vas tout de suite apprêter mon pain pour torcher la rôtissoire.

SCÈNE III

MADAME BOCHE, GERVAISE.

MADAME BOCHE.

Hein! vous êtes dans tous vos états?

GERVAISE.

Dame! c'est le moment du coup de feu!

MADAME BOCHE.

Il y a loin d'aujourd'hui à ce terrible jour... il y a six mois.

GERVAISE.

Oui, l'accident arrivé à mon pauvre homme.

MADAME BOCHE.

Ah! vous avez passé par de vilains moments.

GERVAISE.

Heureusement, nous avions des économies, Coupeau n'a manqué de rien... Puis, quand le tiroir a été vide, nous avons trouvé de bons cœurs.

MADAME BOCHE.

Vos voisins, M. Gouget et sa mère.

GERVAISE.

M. Gouget s'est conduit comme un frère pour nous... Et,

plus tard, c'est grâce à lui que j'ai pu m'établir ici. Cette boutique, c'était mon rêve.

MADAME BOCHE.

Enfin, vous êtes heureuse?

GERVAISE.

Oui, bien heureuse... bien heureuse!

MADAME BOCHE.

Vous ne dites pas ça gaiement.

GERVAISE.

C'est qu'il n'y a pas de joie complète.

MADAME BOCHE.

Votre mari se dérange.

GERVAISE.

Oh! je ne me plains pas. Sans doute, autrefois, il m'avait juré de ne jamais boire. Enfin, il n'est pas mauvais pour moi... jusqu'à présent.

MADAME BOCHE.

Vous avez peur pour plus tard... Une fois que l'eau-de-vie s'est emparée d'un homme...

GERVAISE.

Ah! tenez, ne parlons pas de ça aujourd'hui! Pour avoir la paix dans son ménage, il faut qu'une femme en supporte un peu.

MADAME BOCHE, à part.

Je crois que ce n'est pas le moment de lui parler de ce propre à rien de Lantier que j'ai vu traîner dans le quartier. Faut la laisser tranquille. (Haut.) Dites donc, combien serons-nous à table ?

GERVAISE.

Nous serons douze.

MADAME BOCHE.

Eh bien! nous serons quatorze, si vous voulez.

GERVAISE.

Comment ça?

MADAME BOCHE.

Telle que vous me voyez, madame Gervaise, je suis

chargée d'une ambassade... Oui, de la part des Lorilleux, avec qui vous êtes brouillés depuis deux mois.

GERVAISE.

Ah! les Lorilleux!

MADAME BOCHE.

Ils demandent à se raccommoder avec vous.

GERVAISE.

Ils se sont bien mal conduits pendant la maladie de Coupeau.

MADAME BOCHE, insistant.

Voyons... A l'occasion de votre fête.

GERVAISE.

Je sais bien qu'on ne peut pas rester toujours brouillés dans les familles.

MADAME BOCHE.

Et puis, ils crèveront de jalousie, en voyant votre dîner.

GERVAISE, riant.

Alors, ça me décide. Amenez-les, madame Boche. Tenez, passez par la cuisine, vous serez plus vite chez vous. Et à sept heures juste, n'est-ce pas? (Madame Boche sort.— Gervaise revient à la table.) Oh! ces Lorilleux, des pingres qui s'enferment chez eux, quand ils mangent un bon morceau, de peur d'être obligés d'en offrir... Voyons, il va falloir deux couverts de plus. (Elle arrange le couvert.)

SCÈNE IV

GERVAISE, GOUGET.

GOUGET, entrant avec un superbe rosier

C'est moi, madame Gervaise, je ne vous dérange pas?

GERVAISE, avec joie.

Monsieur Gouget... Ah! vous êtes le premier...

GOUGET.

C'est que... nous ne pouvons pas venir dîner ce soir... Alors, j'ai voulu vous apporter...

GERVAISE.

Comment! vous ne venez pas dîner... C'est impossible! Votre mère m'avait promis.

GOUGET.

Il faut nous excuser, maman est un peu souffrante.

GERVAISE, avec intérêt.

Souffrante!

GOUGET.

Rien d'inquiétant, je vous assure.

GERVAISE.

Mon Dieu! que cela me fait de la peine! Voilà tout mon plaisir gâté.

GOUGET, hésitant.

Alors, j'ai voulu vous apporter... si cela ne vous fâche pas...

GERVAISE, souriant.

Non, non, cela ne me fâche pas.

GOUGET.

Je vous souhaite une bonne fête, madame Gervaise. (Il lui donne le rosier.)

GERVAISE, souriant.

Eh bien, c'est tout?

GOUGET, répétant.

Une bonne fête. (Elle a tendu la joue, il hésite, finit par l'embrasser. Tout deux restent saisis et embarrassés. Un silence.)

GERVAISE, se remettant.

Il est superbe, votre rosier. Je vais le mettre là, sur la table, à la place d'honneur... Que je suis contrariée que vous ne puissiez pas venir, vous à qui je dois tout!

GOUGET.

Ne parlons pas de ça.

GERVAISE.

Si... si... C'est vous qui m'avez forcée d'accepter les cinq cents francs avec lesquels j'ai pu m'établir. Et cet argent, votre mère m'a tout conté, cet argent était des-

tiné à votre mariage. Je me repens souvent de ne pas avoir refusé.

GOUGET, *vivement.*

Il n'y a pas de quoi vous repentir, allez!... Oui, un moment ma mère aurait désiré... Mais c'est moi qui n'ai plus voulu.

GERVAISE.

Vous n'avez plus voulu vous marier, pourquoi donc?

GOUGET.

Parce que je n'aurais pas pu.

GERVAISE.

Vous n'auriez pas pu?

GOUGET.

Non, j'avais une autre idée en tête.

GERVAISE.

Ah! (*Nouveau moment d'embarras.*)

GOUGET.

Oui, une autre idée!... Et comme la personne n'est pas libre...

GERVAISE, *très émue.*

Je ne veux pas connaître vos secrets. Tout ce que je sais, c'est que vous avez été bien bon et que je vous en serai éternellement reconnaissante.

GOUGET.

Madame Gervaise...

GERVAISE.

Oh! ça, vous ne pouvez pas m'en empêcher.

GOUGET.

Assez, je vous en prie. (*Il s'est approché d'elle, comme s'il allait la prendre dans ses bras, et il se recule vivement, lorsque Nana entre.*)

SCÈNE V

LES MÊMES, NANA.

NANA.

Bonjour, maman. Je viens de l'école. Tiens! monsieur Gouget. Bonjour, monsieur Gouget.

GOUGET.

Bonjour, ma petite Nana. (Il l'embrasse fiévreusement sur le front.)

NANA.

Oh! comme vous m'embrassez fort. Jamais vous ne m'avez embrassée si fort.

GOUGET, très ému.

Adieu, madame Gervaise. (Il sort.)

SCÈNE VI

NANA, GERVAISE.

NANA.

Maman, j'apporte un compliment pour toi. Veux-tu que je te le lise?

GERVAISE, troublée.

Tout à l'heure, devant le monde.

NANA.

Tu me donneras dix sous, pour acheter un ruban rose que je mettrai dans mes cheveux.

GERVAISE, fouillant dans sa poche.

Tiens!

NANA.

Merci, maman. Je vais l'acheter tout de suite. Je veux être belle pour ta fête. (Elle sort.)

SCÈNE VII

GERVAISE, puis AUGUSTINE, CLÉMENCE, MADAME PUTOIS, MADAME BOCHE, LES LORILLEUX.

(*A peine Nana est-elle partie que Gervaise cueille une rose au rosier de Gouget et la met à son corsage, sans dire une parole. Augustine, madame Putois et Clémence paraissent à la porte de la cuisine, en même temps que madame Boche, précédant les Lorilleux, paraît à la porte du fond*).

MADAME BOCHE, entrant avec un pot de fleurs.

Ah! j'espère que je ne suis pas la dernière .. Per-

mettez-moi de vous la souhaiter. (Elle l'embrasse et lui donne son bouquet.)

GERVAISE.

Merci bien, madame Boche.

MADAME BOCHE, allant à la porte.

Voici vos parents.

GERVAISE.

Entrez, mais entrez donc.

MADAME BOCHE, à part.

Comment? ils n'ont même pas apporté un bouquet de violettes.

GERVAISE, embrassant madame Lorilleux.

C'est fini, n'est-ce pas? nous devons être gentilles toutes les deux.

MADAME LORILLEUX, très pincée.

Je ne demande pas mieux que ça dure toujours.

LORILLEUX.

Vous voyez que nous avons accepté votre invitation... Où est Coupeau?

GERVAISE.

Il va venir. Asseyez-vous donc. Je vous demande pardon, j'ai peur que l'oie ne brûle; un coup d'œil seulement! (Elle entre dans la cuisine.)

MADAME LORILLEUX.

Faites comme chez vous. (A son mari.) Quel couvert!

LORILLEUX.

Elle a donc invité tout le quartier?

MADAME LORILLEUX.

Où prend-elle tout cet argent?

LORILLEUX.

N'approfondissons pas! (Poisson paraît avec deux pots de fleurs.)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, POISSON, puis VIRGINIE.

POISSON.

Où est donc madame Coupeau ?

MADAME BOCHE.

Elle est à la cuisine, je vais l'appeler... Madame Coupeau ! madame Coupeau !

GERVAISE, une cuillère à la main.

Me voilà, me voilà !

POISSON, lui offrant un des pots.

Permettez-moi de vous souhaiter une bonne fète. (Il l'embrasse.)

GERVAISE.

Merci !... Oh ! les belles fleurs !

POISSON, galamment.

Vous en êtes la reine !

GERVAISE.

Monsieur Poisson, vous êtes d'une galanterie !

POISSON, lui présentant l'autre pot.

Et, maintenant, voici le cadeau de ma femme. Elle vient derrière moi.

VIRGINIE, entrant essoufflée.

C'est moi. Je ne suis pas en retard, au moins? (Embrassant Gervaise avec une effusion affectée.) Toutes les prospérités, chère amie. (Bas.) J'ai un mot à vous dire.

GERVAISE.

A moi ?

VIRGINIE, l'entraînant dans un coin.

Oui. (Les autres personnages placent les chaises pendant les répliques suivantes.)

GERVAISE.

Qu'est-ce que c'est?

VIRGINIE.

Il ne faut pas vous effrayer... Une personne... une

personne que vous connaissez bien, est revenue à Paris.

GERVAISE, frissonnante.

Lantier! Vous voulez parler de Lantier!

VIRGINIE.

J'hésitais à vous causer de ça; mais, comme je viens de le voir au bout de la rue, j'ai pensé qu'il valait mieux vous prévenir.

GERVAISE.

Ah! mon Dieu!

VIRGINIE.

Il est à croire qu'il n'osera pas se présenter ici.

GERVAISE, effrayée.

Coupeau le tuerait.

LORILLEUX.

Est-ce qu'on ne va pas bientôt se mettre à table?

GERVAISE.

Dans un instant, on n'attend plus que le patron.

MADAME LORILLEUX.

Alors, la soupe a le temps de se refroidir.

CLÉMENCE, à la porte de la rue.

Le voici!

SCÈNE IX

LES MÊMES, COUPEAU, MES-BOTTES, BIBI, BEC-SALÉ, puis NANA, puis AUGUSTINE.

(*Mes-Bottes, Bibi et Bec-Salé, entrent avec des fleurs ridicules.*)

COUPEAU, à ses amis.

Allons, arrivez, vous autres!

CLÉMENCE, bas à Gervaise.

Ne vous tourmentez pas, madame, il n'est qu'un peu allumé, mais ça ne se voit pas.

GERVAISE, rassurée.

Oui, j'avais peur...

MES-BOTTES, offrant ses fleurs.

En ce jour, acceptez de bon cœur ce présent.

BEC-SALÉ, même jeu.

Moi, je n'en dis pas plus, mais j'en fais tout autant.

BIBI.

Avec mes vœux aussi, le mien pareillement.

GERVAISE.

Merci, merci.

COUPEAU, présentant un pot qu'il cachait derrière son dos.

Et moi, la bourgeoise?... Hein? on est gentil, on songe à sa petite femme. (Il l'embrasse.) Tiens, mon beau-frère!

MES-BOTTES, lui montrant madame Lorilleux.

Et ta sœur!

MADAME LORILLEUX.

Nous avons fait la paix avec ta femme.

COUPEAU.

A la bonne heure!

GERVAISE.

A table!

MES-BOTTES.

La main aux dames.

BIBI, bas à Mes-Bottes.

Tu ne donnes donc pas la main à la belle madame Poisson? Elle est d'un chic aujourd'hui!

MES-BOTTES, bas.

Non, je ne l'aime pas, cette particulière. Elle a des yeux!... Enfin, suffit, j'ai mon idée... (Haut.) Allons, la main aux dames! (Au moment où tout le monde s'assoit, entre Nana avec un ruban dans les cheveux et son compliment à la main.)

NANA.

Et moi donc?

GERVAISE.

Mets-toi à côté de madame Putois... Et ne fais pas de bruit.

NANA.

J'aurai de tout, n'est-ce pas?

GERVAISE.

Oui. Tiens-toi tranquille !

NANA.

C'est-y l'moment de lire mon compliment?

GERVAISE.

Tout à l'heure, après le potage.

AUGUSTINE, apportant le potage.

V'là la soupe !

TOUS.

Ah !

COUPEAU.

Un instant !.. Avant de commencer, je propose de trinquer à la bonne amitié de la famille. (Ils boivent et se mettent à manger.)

MES-BOTTES.

Ous qu'est le pain ?

MADAME BOCHE.

Attendez donc que vous ayez mangé votre potage.

MES-BOTTES.

Pourquoi ça? J'en mange avec.

BIBI.

Ah bien ! vous ne le connaissez pas ! En voilà un qui en cache !

BEC-SALÉ.

Elle est rien réussie, cette soupe !

MES-BOTTES.

Hum ! un velours, quoi !

MADAME BOCHE, à Mes-Bottes.

Ne mangez pas votre assiette, il y a autre chose.

NANA, à Gervaise.

C'est-y à présent, dis?

GERVAISE

Oui, si tu veux.

TOUS.

Qu'est-ce qu'il y a ?

GERVAISE.

Un compliment que Nana a écrit à la pension.

TOUS.

Le compliment !... Le compliment !

NANA, lisant.

« Cette nuit, mon petit ange gardien m'a dit : C'est demain la fête de ta mère, il faut lui faire un compliment, lui promettre d'être bien sage, de toujours suivre le chemin du devoir et de la vertu, afin de gagner celui du paradis. »

TOUS.

Bravo ! bravo !

GERVAISE, l'embrassant.

Chère petite !

COUPEAU, ému.

Elle m'a attendri, la gamine !... C'est bête de pleurer comme ça. Trinquons à la santé de Nana.

TOUS.

A la santé de Nana !

NANA, à son père.

Tu me donneras aussi dix sous, n'est-ce pas, mon petit père ?

COUPEAU.

Tiens ! en voilà vingt.

MES-BOTTES.

Il commence à faire chaud ici. Je demande à ces dames la permission d'ôter ma redingote.

LES DAMES.

Accordé, accordé.

BIBI.

Je vais faire comme toi, alors. (Bibi et Bec-Salé ôtent leur redingote.)

COUPEAU.

Au fait ! on peut bien ouvrir la porte.

VIRGINIE.

Oui, c'est ça, ouvrez la porte.

MADAME LORILLEUX.

Et les voisins ?

COUPEAU.

Je m'en fiche pas mal, des voisins! Nous sommes chez nous, et s'ils ne sont pas contents, ils viendront le dire!

AUGUSTINE, entrant avec l'oie sur un plat.

V'là la bête!

TOUS.

Bravo! (On bat aux champs.)

GERVAISE.

Hein? on n'en voit pas tous les jours comme celle-là!

LORILLEUX, bas à sa femme.

Ça doit coûter au moins quinze francs.

MADAME LORILLEUX, bas.

Si ce n'est pas une honte, de jeter ainsi l'argent par les fenêtres!

GERVAISE.

Qui est-ce qui va découper?

CLÉMENCE.

Ça revient de droit à monsieur Poisson, qui a l'usage des armes.

TOUS.

Oui, à monsieur Poisson!

POISSON, ému.

Je vais faire mes efforts pour me rendre digne de votre confiance. (Il prend un couteau à découper, le repasse sur son assiette et découpe l'oie.)

BEC-SALÉ.

Je propose de faire un trou!

TOUS.

C'est ça, faisons un trou! (On boit.)

GERVAISE, à Poisson.

Eh bien, est-elle tendre?

POISSON.

Comme une poulette! Je vais vous faire le bonnet d'évêque.

MADAME BOCHE.

Il n'y a que les anciens militaires pour être aimables en société.

POISSON.

Je servirai les dames. (A madame Lorilleux.) Quel morceau désirez-vous ?

MADAME LORILLEUX.

Je me contenterai d'une aile et d'un peu de blanc, avec un morceau de croupion.

POISSON.

Voici, madame.

CLÉMENCE.

Moi, je voudrais de la carcasse.

MES-BOTTES.

La carcasse est le morceau des dames.

POISSON.

Et, maintenant, faites circuler.

COUPEAU.

Surtout arrosons!... arrosons !

CLÉMENCE, bas à son voisin.

Il commence à avoir une jolie cocarde, le patron.

POISSON.

A la santé de la patronne ! (A ce moment, on aperçoit Lantier à la porte de la boutique.)

TOUS.

A la santé de la patronne !

MADAME LORILLEUX, à Gervaise.

Quel est donc ce monsieur qui rôde depuis quelques minutes?... Voyez donc.

GERVAISE.

Lantier !

COUPEAU.

Qu'as-tu ?... Pourquoi regardes-tu dehors?

GERVAISE, tremblante.

Je ne regarde pas.

COUPEAU, se retournant.

Si... Il y a donc quelqu'un?... (Apercevant Lantier.) Lui!... Ah! gredin si tu entres, je te fais ton affaire.

SCÈNE X

LES MÊMES, LANTIER.

LANTIER, sur le seuil.

Quoi donc? Il n'est plus permis de passer dans la rue. On vous insulte!

COUPEAU, prenant le couteau à découper pour se précipiter sur lui.

Si tu fais un pas, tu ne sortiras pas vivant.

POISSON, le désarmant.

Pas de bêtises! (Plusieurs convives se sont levés pour s'interposer.)

GERVAISE.

Oh! mon Dieu!

LANTIER, faisant un pas dans la boutique.

Si les anciens amis refusent de me reconnaître, c'est bon.

COUPEAU, furieux.

File ou je t'étrangle.

VIRGINIE, qui s'est rapprochée de Lantier, bas.

Vous êtes venu trop tôt. Il n'a pas assez bu.

LANTIER.

C'est bon, c'est bon!... Je ne cherche querelle à personne. Qu'on me laisse passer tranquillement. (Il sort.)

SCÈNE XI

LES MÊMES, moins LANTIER. (On se rassoit.)

MES-BOTTES, à part.

Ça a jeté un froid.

AUGUSTINE, revenant de la cuisine.

V'là le dessert!

MES-BOTTES.

Oh! l'dessert, c'est pour les dames... Si on le permet, je préfère en griller une.

CLÉMENCE.

A votre aise.

BEC-SALÉ.

Prête-moi du tabac.

MES-BOTTES.

Tiens! mon vieux.... Est-ce que ça ne serait pas le moment de chanter chacun la sienne?

COUPEAU.

Je veux bien. Chacun la sienne... Et buvons!... (Il se verse coup sur coup et boit d'un air sombre.)

MADAME BOCHE.

Dites donc, si vous voulez, pour commencer, je vous chanterai: « Petit enfant, reste toujours petit. »

TOUS.

Oui, oui.

MADAME BOCHE, se levant et chantant.

Petit enfant, que j'ai l'âme attendrie,
Quand je te vois te livrer au plaisir,
Et follement chasser dans la prairie
Un papillon que tu ne peux saisir.
L'orage vient, un éclair fend la nue.
Reviens bien vite, enfant, voici la nuit.
La gaîté seule à ton âge est connue.
Petit enfant, reste toujours petit.

(Tout le monde applaudit.)

COUPEAU.

Le second couplet! (Il boit.)

TOUS.

Oui... oui... le second couplet!

MADAME BOCHE.

Je n'ai jamais su que le premier... Si ça vous fait plaisir, je vais le recommencer.

BEC-SALÉ.

Ah! non, fichtre!

MES-BOTTES.

Je le sais, moi ! (Il chante.)

Tous les matins quand je me lève,
J'ai le cœur sens dessus dessous,
J'l'envoie chercher contre la grève
Un poisson d'quat'sous.

POISSON, furieux.

Un poisson d'quat'sous !

BIBI.

Mais non... Ça n'est pas de vous qu'il s'agit.

POISSON.

Ah ! bon ! (Il se rassied.)

MES-BOTTES, reprenant.

Un poisson d'quat'sous.
Y rest' trois quarts d'heure en route,
Et puis en r'montant,
Y m'lich' la moitié de ma goutte,
Qué coquin d'enfant ! (*bis.*)
(Reprise par tout le monde.)

GERVAISE.

Mon ami, ne bois plus, tu vas te faire du mal !

COUPEAU.

Laisse-moi, toi... J'ai soif.

MADAME LORILLEUX, bas à Lorilleux.

Vrai, je ne regrette plus d'être venue, c'est drôle !

NANA, se mettant à crier.

Oh ! oh ! la la !

GERVAISE.

Qu'as-tu donc, ma chérie ?

NANA.

J'ai bobo !

CLÉMENCE.

La pauvre petite, elle s'est coupée !

GERVAISE.

Viens, ma chérie... Ça ne sera rien. (Nana et les femmes sortent.)

POISSON.

En attendant le café, on pourrait tous prendre l'air dans la cour.

BIBI.

C'est une bonne idée. (Ils sortent.)

SCÈNE XII

COUPEAU, GERVAISE, puis LANTIER.

(*Coupeau est tombé ivre-mort sur la table.*)

GERVAISE, voulant emmener Coupeau.

Oh! le malheureux! Coupeau, viens-tu?... (Le secouant.) Mais réponds-moi donc!... Se mettre dans un pareil état devant tout le monde! (Voyant entrer Lantier et poussant un cri.) Encore vous!

LANTIER.

Oui, j'ai attendu que tu sois seule.

GERVAISE, appelant.

Coupeau! Coupeau!

LANTIER.

Écoute, Gervaise, il est impossible que tu aies tout à fait oublié le passé, que tu ne te souviennes pas de ce que nous avons été l'un pour l'autre .. Rappelle-toi, là-bas, à Plassans, comme nous nous aimions! Le premier à qui tu as dit : Je t'aime, c'est moi, tu le sais bien... Et je veux que tu me le dises encore... Oui, je viens te reprendre; car c'est à moi que tu appartiens, oui, à moi!

GERVAISE, à Coupeau.

Coupeau, entends-tu?

LANTIER.

Eh! non, il n'entend pas! Il est ivre. Tu peux l'appeler, il ne viendra pas à ton secours.

GERVAISE, suppliante.

Coupeau, au nom du ciel, réveille-toi!

COUPEAU, poussant un soupir d'ivrogne.

Hum!

LANTIER.

Pourquoi refuses-tu de me suivre?... Qu'est-ce qui te retient auprès de cet ivrogne?

GERVAISE.

Laissez-moi. (Il veut la prendre entre ses bras et l'embrasser.) Non, non! (Tentant un dernier effort.) Coupeau! défends-moi!

COUPEAU, levant enfin la tête.

Hein! qu'y a-t-il?

GERVAISE.

Regarde... Il est revenu!

COUPEAU, à Lantier.

Tiens! c'est Lantier... Bonjour, ma vieille.

GERVAISE.

Mais tu n'entends donc pas!... Il veut me reprendre, il veut m'emmener avec lui!

COUPEAU.

Ah! elle est farce, celle-là! (Il retombe sur la table.)

LANTIER.

Eh bien! tu vois?

GERVAISE, affolée.

Mon Dieu! c'est vrai! je n'ai plus de mari. Le vin m'a pris mon mari. Que vais-je faire, moi?... Ce n'est pas ma faute, pourtant.

LANTIER, cherche à l'entraîner vers la porte.

Suis-moi!

GERVAISE.

Ne me touchez pas!... Jamais! Jamais!

SCÈNE XIII

LES MÊMES, TOUS LES PERSONNAGES du dîner, moins NANA. (Ils paraissent à la porte de gauche.)

TOUS.

Que se passe-t-il donc?

GERVAISE.

Rien!... Je n'ai besoin de personne. Je saurai me faire respecter... C'est cet homme qui s'est introduit ici, et que je chasse... Allons! sortez... Mais sortez donc, misérable !

LANTIER, bas à Gervaise en s'éloignant.

Tu me payeras ça, ma petite. (Il sort.)

VIRGINIE, à part.

Je crois que, maintenant, il m'aidera à me venger.

MES-BOTTES, riant en regardant sortir Lantier.

..s de veine aujourd'hui, le chapelier!

(*Rideau.*)

ACTE QUATRIÈME

SEPTIÈME TABLEAU. — L'Assommoir.

Un grand débit de liqueurs. Comptoir d'étain ; gros tonneaux cerclés de cuivre ; étagères de cristal couvertes de bouteilles. Au fond, on aperçoit l'appareil à distiller. A gauche, une porte donnant dans une salle voisine. A droite, la porte de la rue, garnie de glaces sans tain. Tables de marbre, chaises. Le gaz est allumé.

SCÈNE PREMIÈRE

LANTIER, LE PÈRE COLOMBE, BIBI, BEC-SALÉ, BAZOUGE, OUVRIERS, puis UNE PETITE FILLE.

(*Au lever du rideau, Lantier assis à gauche, près du comptoir, lit un journal, tandis que Bibi et Bec-Salé, assis à une autre table, à droite, jouent aux cartes. Le père Colombe verse des tournées à des ouvriers, debout devant le comptoir. Des consommateurs occupent plusieurs tables. Bazouge au fond, à gauche, boit silencieusement un verre de cognac.*)

BEC-SALÉ, à Bibi.

A toi de donner, ma vieille! (Bibi donne les cartes.)

UNE PETITE FILLE, entrant.

Père Colombe!

LE PÈRE COLOMBE.

Qu'est-ce que tu veux, moucheron?

LA PETITE FILLE.

Quatre sous de goutte dans ma tasse.

LE PÈRE COLOMBE, la servant.

C'est pour toi ?

LA PETITE FILLE.

Non, c'est pour maman qui est enrhumée. N'y a que ça qui la calme... Merci. (Elle sort.)

BAZOUGE, appelant.

Père Colombe !

LE PÈRE COLOMBE.

Monsieur Bazouge... Vous désirez ?

BAZOUGE.

Un verre de vieille. (Le père Colombe le sert.)

BEC-SALÉ, qui a relevé ses cartes.

Ah ! sacrebleu ! (Il rit aux éclats et donne un coup de poing sur la table.)

SCÈNE II

LES MÊMES, MES-BOTTES.

MES-BOTTES, entrant par la porte de gauche

Bonjour, les amis.

BEC-SALÉ.

Un moment, tout à l'heure !... J'ai la révolution. Quinte mangeuse portant son point dans l'herbe à la vache. Vingt, n'est-ce pas ?... Ensuite tierce major dans les vitriers, vingt-trois... trois bœufs, vingt-six... trois larbins, vingt-neuf... trois borgnes, quatre-vingt-douze... Et je joue an un de la République... 93 !

MES-BOTTES, à Bibi.

T'es rincé, mon vieux.

BIBI.

Eh bien ! je te dois une tournée pour plus tard... (A Mes-Bottes.) D'où sors-tu donc, toi ?

MES-BOTTES.

De la salle d'à côté, où nous posons des solives de fer. Le patron s'est en allé, et je profite de ça pour voir s'il pleut... Cré père Colombe! il s'agrandit, il veut une salle de billard, à présent.

BEC-SALÉ.

Pardi, avec ce qu'il nous vole... Alors, t'as travaillé, toi, cette quinzaine?

MES-BOTTES.

Oh! je te crois... J'ai fait trois journées et une heure.

BIBI.

Juste trois journées de plus que moi... T'es heureux de pouvoir passer à la caisse. C'est ça qu'est fichant, les premiers samedis du mois, les jours de grande paye comme aujourd'hui, de n'avoir rien à toucher... Moi, ça m'ennuie!

BEC-SALÉ, riant.

Tu voudrais ne pas travailler et toucher tout de même.

MES-BOTTES.

Voilà qui résoudrait la question sociale... Père Colombe! trois cognacs.

LE PÈRE COLOMBE.

Voilà. (Il les sert. Mes-Bottes s'est assis.)

BEC-SALÉ, au père Colombe.

Hein! ce filou de père Colombe, va-t-il faire son beurre aujourd'hui!

BIBI.

On s'écrasera à votre comptoir dans une heure. Il y en a plus d'un que sa femme attend et que vous flanquerez à la porte le gousset vide.

LE PÈRE COLOMBE.

Je ne me plains pas, le commerce va bien.

BAZOUGE, appelant.

Père Colombe!... Un verre de vieille! (Le père Colombe le sert.)

BEC-SALÉ, regardant Bazouge.

Ça fait trois... Cré matin! faut-il que le travail donne dans sa partie!

MES-BOTTES.

Dites donc, les amis, j'ai rencontré tout à l'heure madame Coupeau.

BEC-SALÉ.

Chut! (Il lui montre Lantier.)

MES-BOTTES, bas.

Tiens! il est là, ce particulier... Je ne l'avais pas vu... Eh bien! qu'est-ce que ça fait? Il est fâché avec les Coupeau, mais ça n'empêche pas de parler d'eux.

BIBI.

Alors, Coupeau?

MES-BOTTES.

Oh! mes amis, une vraie conversion. . Dame! il était temps de s'arrêter. On ne faisait plus de noces comme autrefois, dans la boutique. Vous vous souvenez? Coupeau avait fini par la boire, la boutique... Mais, quand il s'est vu dans un taudis, crevant de faim avec sa fille, qui gagnait le goût de la coquetterie, avec sa femme, qui perdait le goût du travail : alors, il a juré de ne plus boire.

BIBI.

Et il tient son serment?

MES-BOTTES.

Mais oui! Voilà six jours qu'il va régulièrement à l'atelier. Et plus une goutte de liquide!

BEC-SALÉ.

Pas possible! C'est donc ça qu'on ne le voit plus! (Mouvement de Lantier qui a écouté sans en avoir l'air.)

MES-BOTTES.

Parbleu!... Je vous disais donc que j'ai rencontré madame Coupeau. Elle était bien contente. (Lantier écoute.) Elle comptait sur ses doigts l'argent qu'il va rapporter ce soir... Six journées à sept francs, ça fait quarante-deux francs.

BIBI.

Mâtin! il y aurait de quoi rigoler!

MES-BOTTES.

Et il paraît que ça tombe à propos... Elle attend ce soir la monnaie pour manger.

BEC-SALÉ.

Nous connaissons ça... Plus de bricheton dans le buffet!... N'importe! Coupeau a tort de mépriser les amis. Quand il boirait un coup de temps à autre, ça ne l'empoisonnerait pas!

MES-BOTTES.

Bien sûr... A votre santé!

BAZOUGE, allant payer au comptoir.

Père Colombe, trois verres de vieille. Voilà! (Il sort. Bibi la Grillade, Bec-salé et Mes-Bottes boivent et continuent de parler à voix basse. Lantier s'est approché du comptoir.)

LANTIER, à demi-voix.

Père Colombe!

LE PÈRE COLOMBE.

Quoi? monsieur Lantier.

LANTIER.

Vous êtes certain qu'il passe devant votre maison tous les jours?

LE PÈRE COLOMBE.

Qui ça, M. Coupeau?... Oh! absolument certain, je vous l'ai dit. Je le vois qui file sur le trottoir à six heures quarante... Dans dix minutes, il passera.

LANTIER.

Merci. (Il a gardé le journal et se remet à le lire, debout.)

MES-BOTTES, continuant à demi-voix.

C'est comme je vous le dis. Madame Poisson a pris la boutique de madame Coupeau, et elle y a installé un commerce de confiserie avec un héritage que son mari a fait.

BEC-SALÉ.

Et c'est ce finaud de Lantier qui croque la boutique.

MES-BOTTES.

Juste. Il se nourrit de douceurs, il est tout en sucre... Ça l'engraisse.

BIBI.

Sapristi! En voilà un qui va de la brune à la blonde et de la blonde à la brune! Quel métier!

BEC-SALÉ.

Mais le mari?

MES-BOTTES.

Le mari... Dame! il court toujours pour sa place de sergent de ville... Ça l'occupe. (Tous les trois rient.)

BEC-SALÉ, montrant Lantier.

Assez causé... Je crois qu'il nous moucharde. (Haussant la voix.) Alors, monsieur Lantier, il ne dit plus rien, votre papier?

MES-BOTTES, feignant de l'apercevoir.

Tiens! Lantier... Bonjour! (Ils se serrent la main.) Qu'est-ce qu'il y a de nouveau dans la politique?

LANTIER.

Des bêtises! Toujours la même chose... Je lisais les tribunaux, une drôle d'histoire. (Poisson entre et descend lentement, en écoutant.) Imaginez-vous un mari qui a surpris sa femme avec un particulier...

MES-BOTTES.

Et il lui a fait son affaire?

LANTIER.

Pas du tout, il s'est fait donner un billet de mille... Très malin, ça!

BEC-SALÉ, bas, poussant le coude à Mes-Bottes.

Ah! justement, le mari!

SCÈNE III

LES MÊMES, POISSON.

MES-BOTTES, tendant la main à Poisson.

Bonjour!... Elle est bonne! Vous avez entendu l'histoire du mari?

POISSON.

Oui.

MES-BOTTES.

Moi, j'aurais sauté sur le particulier... Et vous?

POISSON.

Moi?... Je ne sais pas, il faudrait voir. (A Colombe.) Deux vermouth! (Il donne une poignée de main à Lantier et l'emmène à gauche.)

BIBI, bas à Mes-Bottes.

Ce qu'il aurait fait?... Il lui aurait offert une consommation. Regarde. (Mes-Bottes, Bibi et Bec-Salé continuent à causer bas, à droite.)

POISSON, à Lantier.

Très bien! Auguste... C'est ma femme qui m'a envoyé. Votre couvert était mis, mais du moment que vous ne pouvez pas, nous allons nous mettre à table sans vous.

LANTIER.

C'est ça... J'ai une affaire.

POISSON.

Justement, ma femme m'a dit: Va voir si l'affaire est terminée et tu me renseigneras.

LANTIER.

Non, l'affaire n'est pas terminée, mais elle est en bonne voie... Vous pouvez lui dire qu'elle est en bonne voie.

POISSON.

Et de quelle affaire s'agit-il?

LANTIER, hésitant.

Quelle affaire?... (Vivement.) Oh! un rendez-vous avec un marchand de chapeaux. Une place de trois mille francs.

POISSON.

Superbe! (Il lui donne une poignée de main.) Alors, bonsoir.

MES-BOTTES, bas.

Tiens! le mari qui file! Je parie qu'il vient de faire une commission de madame. (L'arrêtant, haut.) Bonsoir, monsieur Poisson.

POISSON.

Bonsoir. (Il sort.)

MES-BOTTES, le regardant s'éloigner.

Allons! tant mieux, il passe encore sous les portes.

LE PÈRE COLOMBE, à Mes-Bottes.

Dites donc, votre patron qui entre à côté.

MES-BOTTES.

Ah! bigre! je retourne au travail. A tout à l'heure, les amis. (Il sort par la gauche.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, moins POISSON, MES-BOTTES ~~et BAZOUGE~~.

BEC-SALÉ.

Il est bon, Mes-Bottes... A tout à l'heure! Nous n'avons pas le sou.

BIBI.

Et le père Colombe a coupé le crédit... Viens-tu au *Petit bonhomme qui tousse?*

LANTIER, qui les examine, à part.

Il ne faut pas qu'ils s'en aillent! (A Bec-Salé et à Bibi.) Dites donc, voulez-vous me rendre un service?

BIBI.

Quoi donc?

LANTIER.

Ça m'ennuie d'être fâché avec Coupeau... C'est l'heure où il passe. Et tenez! le voilà là-bas qui arrive sur le boulevard. Je paie un déjeuner, si vous l'amenez ici... Je veux faire la paix, moi. Ça me fait trop de peine, quand je suis fâché avec un ami.

BEC-SALÉ.

Un déjeuner! accepté! .. Du moment que c'est pour l'amitié!

BIBI.

Et puis nous allons voir la tête de Coupeau devant le liquide. (Tous les deux sortent.)

LANTIER.

Père Colombe!

LE PÈRE COLOMBE.

S'il vous plaît, monsieur Lantier?

LANTIER.

Père Colombe, quatre verres de fine.

LE PÈRE COLOMBE.

Voilà. (Il verse. Les quatre verres sont alignés sur le comptoir.)

SCÈNE V

LES MÊMES, COUPEAU.

COUPEAU, sur le seuil, amené par les deux autres.

Je vous dis que je ne veux pas entrer. (Il a son sac de zingueur sur l'épaule.)

BEC-SALÉ.

On ne te mangera pas, peut-être!

COUPEAU.

Ma femme m'attend. Je suis déjà en retard... Non, je n'entrerai pas.

BIBI.

T'as bien une minute.

BEC-SALÉ.

On te répète que c'est quelqu'un qui veut te voir... Une belle affaire pour toi... Un capitaliste, un ambassadeur!

COUPEAU, entrant.

Allons! un mot, je veux bien, puis je file!... Où est-il, votre capitaliste?

LANTIER, s'avançant la main tendue.

Comment! tu n'as pas deviné?

COUPEAU.

Toi!... (Aux deux autres.) Vous savez! je n'aime pas les mauvaises farces

LANTIER.

Tu nous fuis. Il faut bien te conter des histoires... Voyons, Coupeau, nous ne pouvons rester fâchés?

COUPEAU.

Je ne suis fâché avec personne. Je fais ce qu'il me plaît, voilà tout... Comme je suis très heureux maintenant, je m'arrange pour que ça continue.

LANTIER.

Alors, tu vas trinquer avec nous?

COUPEAU.

Oh! ça, jamais!

LANTIER.

Voyons, c'est versé.

COUPEAU.

Jamais!

BEC-SALÉ, ironiquement.

Il ne peut pas! Sa femme le lui a défendu.

COUPEAU.

Oh! ma femme me l'a défendu!

BIBI.

Oui... Madame le battrait! (Les consommateurs rient.)

COUPEAU, gêné.

Ma femme me battrait... faudrait voir!

BEC-SALÉ, ironiquement.

Elle l'attend... Et c'est heureux encore qu'elle ne l'ait pas guetté à la porte de l'atelier pour lui râfler sa paye.

COUPEAU.

Râfler ma paye! (Tapant sur son gousset.) L'argent est là. Il est à moi... C'est moi qui le gagne.

LANTIER.

Es-tu un homme? Oui!.. Eh bien! avale-moi ça. Tu n'en mourras pas.

COUPEAU, hésitant, puis se décidant.

Bien sûr... C'est pour me débarrasser de vous... A votre santé!

BEC-SALÉ, tapant sur le gousset de Coupeau.

Alors, les monacos sont là?

COUPEAU.

Oui, mon vieux, quarante-deux francs, et gagnés d'attaque, on s'en flatte!... Vous blaguez, vous autres; mais si vous saviez le plaisir que ça me fait de porter ça à ma femme!... C'est très vrai qu'elle m'attend, cette pauvre Gervaise!... Adieu.

LANTIER, à part.

Eh quoi! il s'en va!

BEC-SALÉ.

Tu te sauves. Eh bien! tu es gentil!... Comment! tu as le magot et tu ne rends pas aux amis la politesse qu'ils te font!

LANTIER.

Mais non, laissez-le aller... (Payant.) Père Colombe, voilà votre monnaie.

COUPEAU, s'arrêtant, à part.

Ah! c'est lui qui paie.

BIBI.

Faut vraiment que tu sois devenu joliment pingre!

COUPEAU, revenant devant le comptoir.

Père Colombe, redoublez-moi ça, c'est mon tour. (Le père Colombe remplit les verres.) On se range; mais, vous avez raison, une politesse en vaut une autre... A votre santé! (Ils trinquent et ils boivent.)

LANTIER, posant son verre.

C'est du numéro un.

COUPEAU, très gai, en payant.

Il n'y a que le père Colombe pour maquiller ainsi son vitriol... (Il flaire le verre.) Ça vous a une odeur! Ah! mâtin! c'est bon tout de même, lorsqu'il y a longtemps qu'on n'a pas mis le nez dedans!

LANTIER.

A la bonne heure! Toi, un buveur d'eau!... Quand on pense qu'autrefois tu vidais un demi-setier d'eau-de-vie sans reprendre haleine!

COUPEAU, flatté.

Ça n'est pas pour me vanter, mais j'avais un rude souffle.

LANTIER.

Oh! j'ai vu plus fort que ça !

BEC-SALÉ.

Vraiment?

LANTIER.

Oui, en Angleterre... Un malin qui boit douze verres de brandy, pendant que l'on compte jusqu'à douze.

BEC-SALÉ, avec admiration.

Pas possible!

COUPEAU.

Avec ça que c'est difficile!... Je parie en faire autant.

LANTIER vivement.

Je tiens le pari... Qu'est-ce que nous parions?

COUPEAU.

Ce que tu voudras... Vingt sous!

LANTIER, avec dédain.

Ça vaut mieux que ça... Parions vingt francs.

COUPEAU.

Vingt francs, ça m'est égal.

LANTIER.

Père Colombe, ajoutez huit verres.

BEC-SALÉ.

Cristi! c'est émotionnant à voir!

COLOMBE, à Coupeau.

Monsieur est servi.

BEC-SALÉ.

Lâche donc ton poupon! T'as l'air d'une nourrice.

COUPEAU.

C'est vrai qu'il est d'un lourd, ce sac! (Il le pose par terre.

LANTIER.

Je compte, et pas trop vite... Un... deux... trois... quatre... cinq... six... sept... (Pendant ce temps, Coupeau boit.) Tu as perdu, nous sommes à sept, tu n'en as bu que six.

COUPEAU.

Ma revanche.

LANTIER.

Je ne veux pas te voler ton argent. Tu n'as pas de veine aujourd'hui.

COUPEAU.

Ah! tu refuses!... Voilà les vingt francs. (Il les lui donne.

LANTIER.

Écoute, je te fais quitte ou double au tourniquet.

COUPEAU.

Ça va! (Tous quatre s'asseyent à la table de gauche. Le père Colombe apporte le tourniquet et les six autres verres, que Coupeau boit pendant la scène.)

BEC-SALÉ.

Et ta bourgeoise?

COUPEAU, tout à fait lancé.

Ah! fiche-moi la paix!

LANTIER, tournant.

Vingt! (On rit.)

COUPEAU.

A moi... (Il tourne.) Dix!... Nettoyé... Mais j'ai encore de quoi payer une tournée!... Père Colombe, donnez-nous donc quelque chose.

SCÈNE VI

LES MÊMES, MES-BOTTES.

MES-BOTTES, entrant par la gauche.

Comment! Coupeau ici! Et joliment allumé, à ce que je vois!

COUPEAU, à Lantier qui se lève.

Tu t'en vas?

LANTIER.

Oui, j'en ai assez.

COUPEAU.

T'es pas un homme, alors!

BIBI.

Tu nous lâches?

BEC-SALÉ.

Tu fais Charlemagne.

COUPEAU.

Laissez-le donc! Nous n'avons pas besoin de lui. (Il boit et ricane avec Bibi et Bec-Salé.)

LANTIER, au père Colombe.

Ça n'est plus mon genre, voyez-vous. Quand ça devient du vilain, j'aime mieux me retirer... Donnez-moi un autre journal. (Il s'assied à droite et feint de lire.)

MES-BOTTES, debout, à part.

Est-ce qu'il y aurait de la Virginie là-dessous? (Depuis un instant, on voit rôder Gervaise devant la porte. Elle paraît sur le seuil, hésitante. Mes-Bottes l'aperçoit.) Madame Gervaise!

SCÈNE VII

LES MÊMES, GERVAISE, puis GOUGET.

(*Pendant la scène précédente des consommateurs ont rempli l'Assommoir*).

GERVAISE.

Mon Dieu! je n'oserai jamais!

MES-BOTTES, à part.

Pauvre femme! (Haut.) Que voulez-vous, madame Gervaise?

GERVAISE.

Ah! c'est vous... Si vous saviez! Il y a un quart d'heure que je suis là, à la porte. Jadis on m'aurait plutôt coupée en morceaux que de me faire entrer ici... Et m'y voilà! et m'y voilà!

MES-BOTTES.

Bien sûr, ce n'est guère la place d'une femme.

GERVAISE.

Il faut bien que j'entre, puisque mon homme est ici... Je veux mon homme! (Elle s'avance vers Coupeau.)

COUPEAU, l'apercevant.

Tiens! c'est toi... Oh! elle est rien farce, celle-là, par exemple!

GERVAISE.

C'est ici qu'il faut que je vienne te chercher... Après toutes tes promesses!

COUPEAU.

Je vas te dire, c'est les camarades!

GERVAISE.

Il y a deux heures que je t'attends. En ne te voyant pas rentrer, je suis allée au chantier... C'est par hasard que j'ai eu l'idée en passant de regarder ici... Allons, viens!

COUPEAU.

Je ne puis pas me lever, je suis collé... Oh! sans blague!

GERVAISE.

Qu'as-tu fait de ta paye?

COUPEAU.

Ma paye... On ne nous paiera que lundi.

GERVAISE.

Tu mens!... J'ai vu ton patron.

COUPEAU.

Je vas t'expliquer...

GERVAISE.

Donne-moi ton argent... Je le veux!

COUPEAU.

Ah! tu m'ennuies, à la fin!... Je l'ai placé, mon argent.

GERVAISE.

Misère de nous!... C'est fini. Nous voilà retombés et nous ne nous relèverons plus cette fois... Moi qui comptais les heures, moi qui ai promis de l'argent dans tout le quartier!

COUPEAU.

A Chaillot, les créanciers!

GERVAISE.

Et, veux-tu que je te dise? je n'ai pas mangé de la journée, j'attendais du pain... Allons, viens!

MES-BOTTES, à Coupeau.

Tonnerre! va donc avec elle, puisqu'elle a faim, cette femme!

COUPEAU, essayant de se lever.

J'peux pas. (A Gervaise.) Assieds-toi une minute... Quand tu feras une scène, à quoi ça avancera-t-il?

GERVAISE.

J'ai faim, entends-tu?

COUPEAU.

Bois un coup, ça nourrit.

LANTIER, qui s'est levé.

Un petit verre vous fera du bien.

GERVAISE, le reconnaissant.

Vous!... Ah! je comprends!

LANTIER, bas à Gervaise.

Je t'avais bien dit que je me souviendrais!

GOUJET, entrant, à Mes-Bottes.

C'est comme ça que tu es à l'ouvrage, toi?

COUPEAU, à Gervaise.

Ne fais pas la bête, t'as du chagrin, avale-moi ça. Tu n'en auras plus. (Il lui présente un verre.)

GERVAISE, avec une sombre décision.

Au fait, tu as raison. C'est une bonne idée! Comme ça, nous boirons la monnaie ensemble!

(Elle s'assied et porte le verre à ses lèvres).

BIBI ET BEC-SALÉ.

A votre santé!

GERVAISE, après avoir bu.

C'est vrai... Ça réchauffe.

GOUJET, l'apercevant.

Oh! la malheureuse! la malheureuse!

(*Rideau.*)

ACTE CINQUIÈME

HUITIÈME TABLEAU. — La dernière bouteille.

Une mansarde misérable. Dans un coin, un matelas jeté par terre. Une commode sans tiroirs, une vieille table, une chaise, un morceau de glace accroché au mur. Une porte au fond. Une porte à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE

GERVAISE, NANA.

(Au lever du rideau, Gervaise est sur la chaise, les yeux fixes, la tête dans les mains. Nana achève de se coiffer devant le morceau de glace).

GERVAISE, à demi-voix.

Hier soir, le boulanger m'a refusé un pain. Nous avons achevé les croûtes de la veille. Mais, aujourd'hui, que faire? où frapper?... Rien, je ne trouve rien, depuis une heure que je suis là, à me creuser la tête. Ah! je voudrais être morte!... Nana!

NANA.

Maman?

GERVAISE.

Tu n'as pas tâché d'emprunter cent sous à ta patronne?

NANA.

Si... Elle a dit que ça ne se faisait pas à l'atelier. (Un silence.)

GERVAISE.

Qu'est-ce que tu fais donc?

NANA.

Tu vois bien que je me coiffe!... C'est ennuyeux. On n'a seulement pas de pommade, et j'ai un vieux ruban qui est tout fané. Vrai, il faut en avoir, de la philosophie!... Allons, bon, voilà encore ma robe qui a craqué!

GERVAISE, qui est retombée dans ses réflexions, bas.

Nous ne pouvons pourtant pas mourir de faim. Il faut manger... Mon Dieu! mon Dieu!

NANA.

Est-elle assez mûre, cette robe? Une vraie dentelle! On m'en avait promis une pour ma fête, mais va-t'en voir s'ils viennent!... Non! ça ne peut pas durer comme ça. (Elle coud, cassant son fil avec ses dents, prise de petites rages.)

GERVAISE.

Nana!

NANA.

Maman?

GERVAISE.

C'est depuis l'autre samedi que ton père est à Sainte-Anne?

NANA.

Je ne sais plus. Il y va tous les mois, maintenant... Oui, ça doit être l'autre samedi qu'on l'a ramassé devant la *Boule-Noire*... Voyons, j'ai là des chiffons. (Elle entre à gauche.)

GERVAISE, à demi-voix.

Non, je ne peux pas aller chez son ancien patron, il me mettrait à la porte... Ah! quand il n'y a plus d'homme dans un ménage, c'est fini! Un homme trouve toujours.

NANA, rentre et va à la commode.

Sans doute. Mais, depuis que papa est fou, j'ai toujours peur qu'il ne nous massacre, quand il a bu... Il faut pourtant que je m'arrange quelque chose avec ce ruban. (Elle fait un nœud avec des bouts de vieux rubans.)

GERVAISE.

Alors, tu sors?

NANA.

Bien sûr que je sors!

GERVAISE.

Où vas-tu?

NANA.

Où je vais? mais me promener donc! C'est dimanche... Oh! sois tranquille, je rentrerai tout à l'heure pour dîner.

GERVAISE, à part.

Dîner... avec quoi?

SCÈNE II

LES MÊMES, MADAME BOCHE.

NANA, au moment de sortir.

Tiens, madame Boche!

MADAME BOCHE, à Gervaise.

Oui, c'est moi... Vous n'avez pas oublié que nous sommes le huit. Et je rends ma petite visite aux locataires... Je viens de chez les Lorilleux. En voilà qui sont exacts! ils payent rubis sur l'ongle... Je vous apporte vos quittances.

GERVAISE.

Mes quittances!

MADAME BOCHE.

Dame!... Vous devez deux termes, et vous savez que le propriétaire ne plaisante pas. Il m'a dit que, si vous ne payiez pas aujourd'hui même, il serait forcé de vous expulser.

GERVAISE.

Je n'ai pas de travail, Coupeau est à l'hôpital.

MADAME BOCHE.

C'est ce que je lui ai dit. Mais, que voulez-vous? il faut bien que l'argent rentre. Il vous mettra à la porte.

GERVAISE.

Eh bien! il nous mettra à la porte. Nous ne serons pas plus mal dans la rue qu'ici.

NANA.

Laisse donc, maman! Les propriétaires, ça menace toujours... Là, voilà qui est fait! (Elle va se regarder dans le morceau de glace.) Très chic!... Je vais jusqu'au boulevard extérieur.

MADAME BOCHE, bas.

Dis donc, Nana? qu'est-ce que c'est que ce vieux monsieur qui est venu te demander?

NANA, bas.

Chut!... N'en parlez pas à maman... (Haut.) A tout à l'heure. (Elle sort.)

SCÈNE III

GERVAISE, MADAME BOCHE.

MADAME BOCHE, à part.

Au contraire, je vais lui en parler... (Haut.) Madame Gervaise, faut que je vous prévienne. Tout à l'heure, il est venu un vieux monsieur. C'est Boche qui m'a conté la chose. Je n'y étais pas; sans ça, il aurait été bien reçu!... Il s'est informé de Nana. Enfin, méfiez-vous!

GERVAISE.

Mon Dieu! il ne manquerait plus que ça!... C'est bon, je veillerai.

MADAME BOCHE.

Alors, vous ne pouvez rien donner au propriétaire? Pas même un acompte?

GERVAISE, pleurant.

Mais puisque je vous répète que je n'ai pas un sou!

MADAME BOCHE.

Ne vous désespérez pas. Il y aurait peut-être un moyen de vous en tirer.

GERVAISE.

Comment ça?

MADAME BOCHE.

En vous adressant à des amis.

GERVAISE.

A qui voulez-vous que je m'adresse?... Aux Lorilleux, peut-être?

MADAME BOCHE.

Oh! non. Ils sont trop durs à la détente, ceux-là!... Mais, enfin, vous avez d'autres connaissances... Madame Poisson, par exemple.

GERVAISE.

Non, pas celle-là! Jamais!... Elle triomphe trop, dans mon ancienne boutique! On dirait même que plus je souffre, plus ça lui fait plaisir.

MADAME BOCHE.

Ne croyez donc pas ça! Quelle vilaine idée!... Mais il y a d'autres personnes encore.

GERVAISE.

D'autres personnes... Oui, il y a madame Gouget. Je ne les vois plus, ni elle, ni son fils... J'aimerais mieux cent fois mourir sur le pavé que de recourir à eux.

MADAME BOCHE.

Ah! si vous êtes fière! Enfin, arrangez-vous... Je reviendrai ce soir. (Elle sort.)

SCÈNE IV

GERVAISE, seule, appuyée sur la table.

Mais qu'ai-je donc fait au bon Dieu, pour qu'il me fasse endurer tout ça! Voyons, tâchons de ne pas perdre la tête... Il faut manger. Si je trouvais quelque chose à vendre. (Elle fait le tour de la chambre.) La brocanteuse du coin me donnerait bien vingt sous... Pas une guenille, pas un objet. Rien que les quatre murs. J'ai vendu jusqu'à la laine de mon matelas, poignée par poignée. Coupeau a tout bu!... Oh! la misère noire!...

A qui demander? (On entend la voix des Lorilleux.) Les Lorilleux... Allons, quoiqu'il m'en coûte! (Elle ouvre la porte et appelle.) Monsieur Lorilleux!

SCÈNE V

GERVAISE, MONSIEUR ET MADAME LORILLEUX. (Ils restent tous deux sur le seuil de la porte.)

LORILLEUX.

Qu'est-ce que vous nous voulez?

MADAME LORILLEUX.

Dépêchez-vous, car nous allons reporter de l'ouvrage.

GERVAISE, avec embarras.

Je voulais... J'ai fait un savonnage, on ne m'a pas payée, parce que c'est dimanche et que les gens sont à la campagne. On me paiera demain.

LORILLEUX, bas à madame Lorilleux.

Une craque!

GERVAISE, la voix étranglée.

Alors... je voulais... Vous ne pourriez pas me prêter vingt sous?

LORILLEUX, à part.

Ça y est!... (Haut.) Vingt sous, mâtin!

MADAME LORILLEUX, bas à son mari.

En voilà une mangeuse! Aujourd'hui, elle nous tape de vingt sous, demain ce serait du double... Pas de ça!

GERVAISE.

Vous me rendriez un bien grand service.

MADAME LORILLEUX.

Ma chère, vous savez bien que nous n'avons pas d'argent.. Ça serait de bon cœur, naturellement.

LORILLEUX.

Le cœur y est toujours! Seulement, quand on ne peut pas, on ne peut pas!

GERVAISE.

Je vous les rendrai demain matin, quand j'aurai touché mon savonnage.

LORILLEUX, haussant les épaules.

Votre savonnage!... Nous n'ignorons pas que vous ne travaillez plus depuis longtemps.

MADAME LORILLEUX.

Ma chère, nous avons payé notre terme, nous restons sans un liard, si bien que nous sommes nous-mêmes très embarrassés pour ce soir... Et puis, voyez-vous, c'est votre faute ! Il y a longtemps que nous vous avertissons. Il fallait travailler et être économe... A une autre fois... Bonsoir ! (Elle sort.)

LORILLEUX.

Oui, à une autre fois... Bonsoir ! (Il sort.)

SCÈNE VI

GERVAISE seule, puis VIRGINIE.

GERVAISE, éclatant en sanglots.

Mon Dieu ! tout m'abandonne ! (Elle tombe accablée sur la chaise. La porte s'ouvre, Virginie paraît. Elle regarde un moment Gervaise qui pleure.)

VIRGINIE.

Bonjour, Gervaise !

GERVAISE, se levant.

Qu'est-ce que vous me voulez?

VIRGINIE.

J'ai appris que vous étiez tout à fait dans la peine et je viens voir ce qu'on peut faire pour vous.

GERVAISE, farouche.

Merci ! je ne veux rien de personne, laissez-moi.

VIRGINIE, d'un ton doucereux.

Ne pleurez pas ainsi... Vous voyez sans doute les choses en noir... Je sais que vous ne trouvez plus d'ouvrage nulle part, et je suis venue pour vous proposer

un petit travail, dans l'idée de vous rendre service... Une fois par semaine, si vous voulez venir chez moi laver la boutique...

GERVAISE.

Laver... laver par terre...

VIRGINIE.

Ça ne vous va pas?... A votre aise!... Songez que vous n'avez à compter sur personne. Tout le monde s'est éloigné de vous. On ne vous ferait pas crédit d'un sou dans le quartier... Le propriétaire va vous mettre sur le pavé, et vous serez bientôt tout à fait seule, car Nana...

GERVAISE, avec un sanglot.

Taisez-vous! Vous me rendez folle.

VIRGINIE, toujours doucereuse.

Mais, ma chère, c'est pour votre bien que je vous montre votre position... Encore si vous aviez votre mari...

GERVAISE.

Oh! oui!... Si Coupeau était là, je me croirais sauvée.

VIRGINIE.

Mais il n'est pas là... Et même quelqu'un l'a vu à Sainte-Anne, il y a trois jours. Les médecins ont dit qu'il ne pouvait s'en relever. Pardonnez-moi de vous donner cette nouvelle...

GERVAISE.

Seigneur! c'est le dernier coup!

VIRGINIE, à part.

Enfin! je vais donc pouvoir lui dire une bonne fois... (Haut.) Ainsi, vous en êtes là, sans aucune ressource. Une fille qui tourne mal, un mari qui se meurt...

SCÈNE VII

LES MÊMES, COUPEAU, MES-BOTTES.

COUPEAU, entrant.

Salut à la société!

GERVAISE.

Coupeau! (Elle se jette dans ses bras.) Ah! Dieu de Dieu! mon pauvre homme!

VIRGINIE, à part.

Elle n'est pas encore à terre!

GERVAISE, à Coupeau.

Mais comment se fait-il...?

MES-BOTTES.

Voici la chose... Ce matin, je suis allé à Sainte-Anne pour le voir, je le croyais fichu! oui, mon vieux, je peux te dire ça, je te croyais fichu!... Pas du tout! Il était hors d'affaire! et le médecin m'a dit : Si vous voulez l'emmener, ne vous gênez pas.

COUPEAU.

Aussi, ne me suis-je pas fait prier. (Embrassant Gervaise.) Je suis content tout de même de te revoir.

GERVAISE.

Et moi donc!

COUPEAU.

Et Nana? Où est-elle, que je l'embrasse?

GERVAISE, avec embarras.

Nana... Elle est sortie.

COUPEAU.

Ah!... Tiens! c'est madame Poisson... Ça va bien, madame Poisson?

VIRGINIE.

Très bien. (A part.) Allons! partie remise!

COUPEAU.

Ça fait plaisir de se retrouver chez soi. Et en bonne santé! Car je me porte comme le Pont-Neuf, à présent... Ah! nom d'un chien! ce que je vais travailler!

GERVAISE, avec élan.

Mon Dieu! nos malheurs sont finis!

VIRGINIE, à Coupeau.

Alors, vraiment, vous voilà guéri?

COUPEAU.

Tout ce qu'il y a de plus guéri!

MES-BOTTES.

A une condition. (A Coupeau.) Tu sais ce que le médecin t'a dit?

COUPEAU.

N'aie pas peur!

MES-BOTTES.

S'il t'entre seulement un petit verre d'eau-de-vie dans le corps, tu seras flambé, oh! mais flambé comme un bol de punch! (Il souffle.) Plus de Coupeau!

COUPEAU.

Oui, mais il m'a permis le bordeaux, le vieux bordeaux. Quant à l'eau-de-vie, sois tranquille, s'il n'y a que moi pour enrichir le père Colombe, il peut fermer boutique.

GERVAISE.

Tu l'as dit si souvent...

COUPEAU.

Cette fois, c'est la bonne. Merci! je sais ce qu'il en coûte. (Frissonnant.) Si tu crois qu'on s'amuse là-bas!... Ne pensons plus à tout ça. J'ai un appétit!... Qu'est-ce qu'il y a à manger?

GERVAISE.

Rien.

COUPEAU.

C'est peu!

VIRGINIE, vivement.

Je vais vous envoyer quelque chose, monsieur Coupeau. Faut bien s'entr'aider. Au revoir. (Elle sort.)

COUPEAU.

Au revoir.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, moins VIRGINIE.

COUPEAU.

Comme ça, le tiroir à la monnaie, hein? tout à fait vide?... Sapristi! j'arrive bien... Voyons, tu vas aller tout

de suite chez mon ancien patron, tu lui demanderas s'il veut de moi... Dès demain, je serai au chantier... Et tu le prieras de me faire une petite avance.

GERVAISE.

C'est ça... J'y vais.

MES-BOTTES.

Et moi, je cours après Bibi ! Ce gredin-là me doit dix-sept sous depuis six mois... S'il me les rend, je vous les apporte.

GERVAISE.

Descendons ensemble.

MES-BOTTES.

A tout à l'heure, mon vieux.

GERVAISE.

Ne t'impatiente pas. (A part, en sortant.) C'est peut-être le bonheur qui revient. (Elle sort avec Mes-Bottes.)

SCÈNE IX

COUPEAU, puis MADAME BOCHE.

COUPEAU, seul, regardant autour de lui.

Bigre ! ça ne sent pas l'opulence, ici. Ma pauvre Gervaise doit avoir eu bien du mal. Mais je veux qu'elle soit heureuse à cette heure... (Regardant dans l'armoire.) Pas un morceau de pain ! Famine complète. Il est temps que j'arrive !... Mâtin ! comme j'ai l'estomac creux !

MADAME BOCHE, entrant avec une bouteille à la main.

Bonjour, monsieur Coupeau, ça va bien ?

COUPEAU.

Très bien, merci.

MADAME BOCHE.

Enchantée de vous revoir... Je vous apporte ça de la part de madame Poisson. Une bonne bouteille de vieux bordeaux ! (Elle pose la bouteille sur le buffet.)

COUPEAU.

Ce n'est pas de refus.

MADAME BOCHE.

C'est pour arroser votre dîner. Attendez que votre femme soit revenue des provisions.

COUPEAU.

Bien sûr! Et nous boirons à la santé de madame Poisson et à la vôtre.

MADAME BOCHE.

C'est ça... Au revoir! (Elle sort.)

SCÈNE X

COUPEAU, seul.

Il y a encore de braves gens. Nous allons fêter mon retour... Ça n'empêche pas, j'ai joliment faim. Et Gervaise qui ne revient pas. Si je buvais deux doigts de vin pour me soutenir. Ça n'est pas défendu, au contraire! (Il va prendre la bouteille.) Fichtre! ça doit être du fameux, et une odeur!... (Il flaire la bouteille qu'il a débouchée.) Tiens! c'est drôle, on se sera trompé... (Avec effroi.) Qu'est-ce que c'est que ça? Mais tonnerre! c'est du poison! c'est de l'eau-de-vie!... Je n'en veux pas! je n'en veux pas! je n'en veux pas!... (Il pose la bouteille sur la table et s'enfuit à l'autre bout de la scène.) Pourquoi m'a-t-on apporté cette bouteille? Ça brûle. Le médecin l'a bien dit : un seul petit verre et je suis mort! Jamais! jamais!... (Il se rapproche.) Voyons, je suis un homme. C'est bête de trembler devant une bouteille. Je n'y toucherai pas, voilà tout! Gervaise va la reporter... (Un silence.) Après ça, les médecins vous racontent un tas de machines pour vous effrayer. Comme si un petit verre pouvait tuer un homme! En voilà une farce! (Il reprend la bouteille.) Parbleu! quand on ne veut pas boire, on ne boit pas!... Si je me trompais pourtant! Ce n'est peut-être pas de l'eau-de-vie. (Il goûte.) Ça en est!... (Il repose la bouteille en tremblant.) Mon Dieu! on me laisse seul,

et cette bouteille qui est là, et il ne faut pas que je boive!... Ah! bast! ce sont des menteries, ça ne tue pas, ça fait vivre. Je veux vivre! Oui, je veux vivre!. Gervaise! (Il se précipite avec la bouteille dans la pièce voisine.)

SCÈNE XI

GERVAISE, puis NANA.

GERVAISE, le voyant fermer la porte.

Eh bien! qu'a-t-il donc?... Il saura toujours assez tôt la mauvaise nouvelle. Son patron refuse de le reprendre. Les bons ouvriers ne manquent pas, dit-il. Inutile de faire travailler les mauvais. (Tristement.) Allons, ce ne sera pas commode d'en sortir, pas commode du tout.

NANA, entrant.

Ah! la belle journée! Il y a un monde sur les boulevards! J'ai gagné une belle faim!... Est-ce qu'on ne mange pas?

GERVAISE.

Non!

NANA.

Comment! pas même du pain?

GERVAISE.

Non!

NANA.

Hier, au moins, il y avait du pain... Alors, bonsoir!

GERVAISE.

Où vas-tu?

NANA, avec effronterie.

Je vais dîner.

GERVAISE.

Malheureuse!

NANA.

Oh! je t'en prie, maman, pas de scène!

GERVAISE.

Tu ne sortiras pas!... Ton père est revenu, il saura bien te faire rester, lui.

NANA.

Papa est ici. Je n'ai pas envie d'être massacrée, bonsoir!

GERVAISE, appelant.

Coupeau! Coupeau! ta fille s'en va... Coupeau!

SCÈNE XII

LES MÊMES, COUPEAU.

COUPEAU, entrant en chancelant, la bouteille vide à la main.

Hein?... Quoi?... Qui est-ce qui m'appelle? (Nana se sauve et laisse la porte ouverte.)

GERVAISE, avec terreur.

Grand Dieu! il est ivre!

COUPEAU, jetant la bouteille vide dans un coin.

Celle-là est vide, j'en veux une autre.

GERVAISE, reculant.

Nous sommes perdus.

COUPEAU, pris d'un accès de delirium tremens.

C'est gentil ici, il y a des chalets, une vraie fête! Et de la musique un peu chouette!... V'là que ça s'illumine, des lanternes dans les arbres, des ballons rouges en l'air; et ça saute, et ça file!... Des fontaines partout, des cascades, de l'eau qui chante. Oh! l'on dirait la voix d'un enfant de chœur.

GERVAISE.

Mon Dieu, il devient fou!

COUPEAU, furieux.

Encore des traîtrises, tout ça!... Je me méfiais... Silence, tas de gredins! Oui, c'était pour me vexer... Je vas vous démolir, moi, dans votre chalet!... Oh! je brûle, je brûle! (Il tombe en criant.)

SCÈNE XIII

GERVAISE, COUPEAU, MADAME BOCHE, MONSIEUR ET MADAME LORILLEUX puis MES-BOTTES.

GERVAISE, à la porte, appelant.

Au secours!

MADAME BOCHE, arrivant.

Qu'y a-t-il?

GERVAISE.

Coupeau, regardez!

MADAME LORILLEUX, arrivant avec Lorilleux.

C'est encore un accès qui le prend.

MADAME BOCHE.

C'est effrayant, il faudrait un médecin.

LORILLEUX.

Si vous croyez qu'un médecin y ferait quelque chose!

COUPEAU.

Bon! les rats! v'là les rats, à cette heure!... Voulez-vous me laisser, vilaines bêtes!... Tiens! ce gros-là qui me grimpe après la jambe! Va-t'en! Il me dévore la main... Les rats, les rats, délivrez-moi!

MES-BOTTES, arrivant.

Ah! le malheureux! (Il veut le relever.)

COUPEAU.

Ne me touchez pas... (Regardant dans le vide.) Ma femme! Comme tu es belle!

GERVAISE.

J'ai peur, j'ai peur...

COUPEAU.

T'as de la toilette... Dis donc, quel est le particulier qui se cache derrière toi?... Tonnerre! c'est encore lui, le chapelier! (Écumant.) A nous deux, mon cadet! Faut

que je te nettoie à la fin!... Empoche ça... Et atout! et atout!... Ah! le gredin, il m'a tué! c'est plein de sang... Ah! (Il tombe comme une masse sur le matelas où il meurt.)

GERVAISE, à genoux.

Il est mort!

TOUS.

Mort!

MES-BOTTES, ramassant la bouteille et la flairant.

De l'eau-de-vie. (Bas à madame Boche.) Qu'est-ce donc que cette bouteille-là?

MADAME BOCHE, bas.

Une bouteille que madame Poisson a envoyée. Elle m'a dit que c'était du bordeaux.

MES-BOTTES, à part.

Ah! la gueuse!

LORILLEUX, à sa femme.

Bah! un ivrogne de moins!

(*Rideau.*)

NEUVIÈME TABLEAU. — Le boulevard Rochechouart.

Le boulevard Rochechouart. Au fond, l'Élysée-Montmartre. Un marchand de vin, à droite. Un banc, à gauche. Il fait nuit, le gaz est allumé.

SCÈNE PREMIÈRE

BIBI, BEC-SALÉ, GERVAISE.

(*Au lever du rideau, on entend la musique d'un quadrille dans l'Élysée-Montmartre. Des passants traversent le boulevard, enveloppés jusqu'au nez. Gervaise en guenilles, la tête enveloppée dans un vieux fichu, méconnaissable, regarde à travers les vitres du marchand de vin*).

BIBI, battant la semelle.

Gredin de froid! Il va en tomber tout à l'heure, une sacrée neige!

BEC-SALÉ.

Ça n'empêche pas qu'il y en a qui s'amusent.

BIBI, *montrant Gervaise qu'il ne reconnaît pas.*

Pas celle-là toujours! V'là une demi-heure qu'elle regarde les gens boire et manger chez le marchand de vin; ça doit la creuser. *(Gervaise s'en va lentement.)* Dis donc, Bec-Salé, est-ce que tu rentres chez toi?

BEC-SALÉ.

On m'a mis à la porte de mon garni.

BIBI.

Moi aussi.

BEC-SALÉ.

Et, comme il y a une noce là, il va y avoir besoin de voitures.

BIBI.

Mon vieux, la vie tourne mal pour nous... Je n'ai pas un sou d'économie et ça me fait rudement réfléchir.

BEC-SALÉ.

C'est comme moi... Je crois qu'il va falloir travailler.

BIBI.

Je n'osais pas te le dire... Oui, je crois qu'il est temps de travailler.

SCÈNE II

BEC-SALÉ, BIBI, MES-BOTTES.

MES-BOTTES, *sortant de chez le marchand de vin.*

Tiens! vous êtes là? Vous prenez le frais?

BEC-SALÉ.

Il est joli, le frais... Je grelotte.

MES-BOTTES.

Moi, je suis en train de marier Gouget, notre patron. *(Montrant le marchand de vin.)* La noce est là... Ah! mes amis, ça fait du bien d'être avec d'honnêtes gens! Le patron

a fini par épouser une bonne petite femme que sa mère lui gardait. Et ils rient, et ils sont heureux! (Avec importance.) Vous savez, je me range.

BEC-SALÉ.

Hein ?

MES-BOTTES.

Regardez-moi, je suis de noce, et sain comme l'œil !... Mon demi-litre, pas davantage.

BIBI, stupéfié.

Pas possible!

MES-BOTTES.

Vous n'avez pas vu mourir Coupeau, vous autres! Moi, je l'ai vu... Ah! tonnerre! ça m'a guéri. J'avalerais plutôt un fer rouge que d'entrer prendre une goutte à l'Assommoir du père Colombe... Canaille de père Colombe!

BIBI ET BEC-SALÉ, ensemble.

Canaille de père Colombe!

MES-BOTTES.

Et si vous saviez, la pauvre femme de Coupeau ! En voilà une qui est rien punie ! Une misère, ça fait froid dans le dos ! J'aime mieux passer dix heures par jour à l'enclume.

BEC-SALÉ.

Alors, tu travailles?

MES-BOTTES.

Je crois bien, du matin au soir.

BIBI, à Bec-Salé.

Cet animal de Mes-Bottes! Il a toujours été le plus malin. Demain, nous allons au chantier.

BEC-SALÉ.

C'est dit! Et plus de vitriol !

MES-BOTTES.

Bravo! camarades! je désire que tous les mauvais ouvriers vous entendent et fassent comme nous. (Musique dans l'Élysée. De nouveaux passants traversent le théâtre. Virginie et Lantier paraissent et se dirigent vers le bal.)

SCÈNE III

LES MÊMES, LANTIER, VIRGINIE.

LANTIER, à Virginie.

Si nous allions à l'Elysée?

VIRGINIE.

Non, je vous en prie, rentrons.

LANTIER.

Que craignez-vous? Ne sommes-nous pas libres jusqu'à demain?

BEC-SALÉ, bas aux deux autres.

Eh! oui, c'est Lantier avec la femme à Poisson... Je comprends! Poisson a dû partir ce matin. Il est allé dans son pays chercher ses papiers, pour sa place de sergent de ville qu'il a enfin obtenue.

MES-BOTTES, voulant s'avancer vers eux.

Les gredins!

BIBI, le retenant.

Tu vas te faire une affaire. Ça ne te regarde pas.

MES-BOTTES.

Vous ne savez pas, vous autres. J'en ai long sur le cœur. (Haussant la voix.) Tous les coquins ne sont pas à Mazas.

BEC-SALÉ.

Tais-toi donc!

MES-BOTTES, s'avançant encore.

Alors, c'est la canaille qui prend du plaisir, tandis que les bons cœurs crèvent de faim. (Il s'est planté devant Lantier et Virginie.)

LANTIER.

Que nous veut cet homme?... Passez votre chemin, ivrogne.

MES-BOTTES.

Tu fais bien de ne plus me tutoyer... Ivrogne, oui, mon

petit, on l'a été, mais on ne l'est plus; tandis que, lorsqu'on a commis de mauvaises actions, ça ne s'efface jamais.

LANTIER.

Prenez garde!

MES-BOTTES.

Je voulais vous dire ça depuis longtemps à tous les deux. Vous pouvez passer maintenant. (Lantier et Virginie s'éloignent et entrent à l'Elysée-Montmartre.) Ça m'a un peu soulagé!

BEC-SALÉ.

Ils n'ont pas l'air à leur aise.

MES-BOTTES.

Et dire qu'on ne peut pas les coffrer, ces gredins qui savent respecter la loi!... Si vous donnez de l'arsenic à votre voisin, on vous coupe le cou. Mais si vous le tuez, en lui faisant boire de l'eau-de-vie, les sergents de ville vous ôtent leur chapeau. Il y a des poisons qui sont permis... Est-ce qu'il ne tombera pas une tuile de quelque part pour écraser ces deux scélérats? (Poisson entre et se promène.)

SCÈNE IV

MES-BOTTES, BIBI, BEC-SALÉ, POISSON.

BIBI, apercevant Poisson.

Eh! voilà Poisson!

MES-BOTTES.

Hein?

BEC-SALÉ.

Est-ce qu'il guetterait les deux autres?... Non, il est trop jobard!

BIBI.

Je me défie de ces gens qui ne parlent pas. On ne sait jamais ce qu'ils roulent dans leur tête.

MES-BOTTES.

Bonsoir, monsieur Poisson.

POISSON, sèchement.

Bonsoir.

MES-BOTTES.

On prétendait que vous étiez parti en voyage.

POISSON.

J'ai changé d'avis.

MES-BOTTES.

Ah!... Et qu'est-ce que vous venez faire par ici?

POISSON.

Je me promène.

MES-BOTTES.

Vous choisissez un fichu temps.

POISSON.

C'est possible.

MES-BOTTES, à part.

Il est peu aimable... Bien sûr, il y a quelque chose... (A Bibi et à Bec-Salé.) Dites donc, vous autres, laissez-moi causer avec ce particulier.

BEC-SALÉ.

Volontiers. On gèle, nous allons marcher un peu. (Ils s'en vont.)

SCÈNE V

POISSON, MES-BOTTES.

(*Poisson regarde toujours à droite et à gauche.*)

MES-BOTTES.

Monsieur Poisson?

POISSON.

Quoi?

MES-BOTTES.

Il fait un froid de loup.

POISSON.

Vous croyez?

MES-BOTTES.

C'est-à-dire que si nous restons là, nous allons être figés... Voulez-vous accepter un vin chaud?

POISSON.

Merci, j'ai affaire.

MES-BOTTES.

Là, chez ce marchand de vin.

POISSON, après avoir regardé l'Élysée.

Là?... Je veux bien.

MES-BOTTES.

Alors, passez devant!... Après vous, monsieur Poisson. (Ils entrent chez le marchand de vin.)

SCÈNE VI

GERVAISE, puis LANTIER ET VIRGINIE, puis POISSON ET MES-BOTTES.

(L'orchestre joue la Rêverie de Schumann. Gervaise se promène lentement. Lantier et Virginie sortent de l'Élysée et descendent la scène en causant).

VIRGINIE.

Non, j'aime mieux rentrer, je ne suis pas tranquille.

LANTIER.

Parce que nous avons rencontré cet homme?... Vraiment, ce n'est pas raisonnable. Votre mari est loin et nous n'avons guère à le craindre.

VIRGINIE.

C'est égal... Rentrons.

LANTIER.

Voilà notre soirée gâtée. (Gervaise s'est approchée d'elle e tend la main, comme prenant une décision brusque.)

GERVAISE.

La charité, s'il vous plaît... Je n'ai pas mangé depuis deux jours. (Le vieux fichu qui la masque tombe, et on la voit en larmes, les cheveux tout blancs.)

VIRGINIE, la reconnaissant.

Gervaise!

GERVAISE.

Virginie!

VIRGINIE, avec éclat.

Elle mendie, elle mendie! regarde donc, Lantier, elle mendie!

LANTIER, voulant l'entraîner.

Allons venez... C'est inutile.

VIRGINIE.

Non, non, je ne suis plus pressée, maintenant... Je veux rester.

GERVAISE.

Ayez pitié.

VIRGINIE.

Mais tu ne sais donc pas que, depuis le jour du lavoir, je guette ton malheur!... Enfin, je suis vengée!

GERVAISE.

Elle me fait peur!... (A Lantier.) Mais vous, vous?

LANTIER.

Je n'aime pas les scènes. (Poisson paraît.)

VIRGINIE.

Je t'ai tout pris, tu n'as plus rien. Et je ne crains personne... Je l'aime! (Poisson s'est approché, il lève son bras armé d'un couteau.)

POISSON.

Tu l'aimes!... Tiens! (Il la frappe.)

VIRGINIE, tombant morte.

Ah!

POISSON, prenant Lantier au collet.

Et quant à toi... (Il le pousse dans la coulisse où il le frappe.)

LANTIER, dans la coulisse.

Ah!

GERVAISE.

Grand Dieu! Dieu juste! (Elle recule et tombe évanouie sur le banc. Du monde accourt. On voit des sergents de ville qui se précipitent. Mes-Bottes, Bibi et Bec-Salé entrent en scène, pendant qu'on emporte le corps de Virginie et que deux sergents de ville emmènent Poisson.)

SCÈNE VII

GERVAISE, MES-BOTTES, BIBI, BEC-SALÉ.

MES-BOTTES, entrant.

Qu'est-ce donc ?

BEC-SALÉ.

Le mari les a trappés tous les deux.

MES-BOTTES.

Enfin !... Il y a un bon Dieu !

BIBI, riant à Bec-Salé.

Et lui qui voulait entrer à la préfecture !... Il y est (Tous trois sortent. La neige tombe.)

SCÈNE VIII

GERVAISE, GOUGET.

GOUGET, sortant de chez le marchand de vin.

Ce monde qui s'éloigne, une femme évanouie, mourante... (Il reconnaît Gervaise.) Gervaise !... Gervaise, c'est moi, moi, Gouget !

GERVAISE.

Vous !... Je vous revois donc avant de m'en aller... Ah ! que je remercie le bon Dieu !

GOUGET.

Je vais chercher des secours.

GERVAISE.

Inutile... Ne me plaignez pas. Mes malheurs sont finis. Vous voyez, je souris... Il avait raison, le jour de mes noces.

GOUGET.

Qui donc?

GERVAISE.

L'homme !... Il y a des femmes qui sont bien heureuses, quand on les emporte. Oh ! oui ie suis bien heureuse !

GOUGET.

Mais c'est un crime de vous laisser ainsi.

GERVAISE.

Écoutez, monsieur Gouget, je puis vous dire ça, maintenant. Je n'offense plus personne... Je vous ai toujours aimé ! (Elle meurt.)

GOUGET.

Pauvre créature !

SCÈNE IX

LES MÊMES, MES-BOTTES, BIBI, BEC-SALÉ, BAZOUGE, PASSANTS.

MES-BOTTES, entrant au milieu d'un groupe.

Oui, il a bien fait ! Si j'étais juge, je l'acquitterais. (Voyant le cadavre de Gervaise.) Gervaise morte !

BAZOUGE, entrant.

Une femme morte !... La blanchisseuse ! (Il s'agenouille près d'elle.) T'es guérie du malheur, tu te reposes enfin... Fais dodo, ma belle.

(*Rideau.*)

FIN

Paris. — Imprimerie G. Rougie et Cie rue Cassette, 1.